Année. N° 61. 1er JANVIER 1914

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

35 & 37, RUE MADAME, PARIS *Téléph. FLEURUS 12-27*

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Directeur : JACQUES COPEAU

Secrétaire : JACQUES RIVIÈRE

Le Secrétaire reçoit le Samedi de 3 h. à 5 h.

Le Directeur des Éditions reçoit le Mercredi de 3 h. à 5 .h

Adresser tout ce qui concerne la rédaction à

M. JACQUES RIVIÈRE

et tout ce qui concerne l'administration à

M. L'ADMINISTRATEUR COMMERCIAL

de la Nouvelle Revue Française

35 & 37, RUE MADAME

Les Manuscrits ne sont pas retournés.

Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

PARIS

35 & 37, RUE MADAME, 35 & 37

1914

LES CAVES DU VATICAN

—

LIVRE PREMIER

ANTHIME ARMAND-DUBOIS

Pour ma part, mon choix est fait. J'ai opté pour l'athéisme social. Cet athéisme, je l'ai exprimé depuis une quinzaine d'années, dans une série d'ouvrages...

GEORGES PALANTE
Chronique Philosophique du Mercure de France (Déc. 1912).

I

L'an 1890, sous le pontificat de Léon XIII, la renommée du docteur X, spécialiste pour maladies d'origine rhumatismale, appela à Rome Anthime Armand-Dubois, franc-maçon.

— Eh quoi ? s'écriait Julius de Baraglioul son beau-frère, c'est votre corps que vous vous en allez soigner ! à Rome ! Puissiez-vous reconnaître là-bas combien votre âme est plus malade encore !

A quoi répondait Armand-Dubois sur un ton de commisération renchérie :

— Mon pauvre ami, regardez donc mes épaules.

Le débonnaire Baraglioul levait les yeux malgré lui

vers les épaules de son beau-frère ; elles se trémoussaient, comme soulevées par un rire profond, irrépressible ; et c'était certes grand'pitié que de voir ce vaste corps à demi perclus occuper à cette parodie le reliquat de ses disponibilités musculaires. Allons ! décidément leurs positions étaient prises ; l'éloquence de Baraglioul n'y pourrait rien changer. Le temps peut-être ? le secret conseil des saints lieux... D'un air immensément découragé Julius disait seulement :

— Anthime, vous me faites beaucoup de peine (les épaules aussitôt s'arrêtaient de danser ; car Anthime aimait son beau-frère). Puissé-je, dans trois ans, à l'époque du jubilé lorsque je viendrai vous rejoindre, puissé-je vous trouver amendé.

Du moins Véronique accompagnait-elle son époux dans des dispositions d'esprit bien différentes ; pieuse autant que sa sœur Marguerite et que Julius, ce long séjour à Rome répondait à l'un des chers entre ses vœux ; elle meublait de menues pratiques pieuses sa monotone vie déçue, et, bréhaigne, donnait à l'idéal les soins que ne réclamait d'elle aucun enfant. Hélas ! elle ne gardait pas grand espoir de ramener à Dieu son Anthime. Elle savait depuis longtemps de quel entêtement était capable ce large front barré, de quel déni. L'Abbé Flons l'avait avertie :

— Les plus inébranlables résolutions, lui disait-il, Madame, ce sont les pires. N'espérez plus que d'un miracle.

Même, elle avait cessé de s'attrister. Dès les premiers jours de leur installation à Rome, chacun des deux époux, de son côté, avait réglé son existence retirée, Véronique

dans les occupations du ménage et dans les dévotions, Anthime dans ses recherches scientifiques. Ils vivaient ainsi l'un près de l'autre, l'un contre l'autre, se supportant en se tournant le dos. Grâce à quoi régnait entre eux une manière de concorde, planait sur eux une sorte de demi-félicité, chacun d'eux trouvant dans le support de l'autre l'emploi discret de sa vertu.

L'appartement qu'ils avaient loué par l'entremise d'une agence présentait, comme la plupart des logements italiens, joints à d'imprévus avantages, de remarquables inconvénients. Occupant tout le premier étage du palais Forgetti, via in Lucina, il jouissait d'une assez belle terrasse où tout aussitôt Véronique s'était mis en tête de cultiver des aspidistras, qui réussissent si mal dans les appartements de Paris ; mais, pour se rendre sur la terrasse, force était de traverser l'orangerie dont Anthime avait fait aussitôt son laboratoire, et dont il avait été convenu qu'il livrerait passage de telle heure à telle heure du jour.

Sans bruit Véronique poussait la porte, puis glissait furtivement, les yeux au sol, comme passse un convers devant des graffiti obscènes ; car elle dédaignait de voir, tout au fond de la pièce, débordant du fauteuil où s'accotait une béquille, l'énorme dos d'Anthime se voûter au dessus d'on ne sait quelle maligne opération. Anthime de son côté affectait de ne la point entendre. Mais, sitôt qu'elle avait repassé, il se soulevait lourdement de son siège, se traînait vers la porte et, plein de hargne, les lèvres serrées, d'un coup d'index autoritaire, vlan ! poussait le loquet.

C'était l'heure bientôt où, par l'autre porte, Beppo le procureur entrait prendre les commissions.

Galopin de douze ans ou treize, en haillons, sans parents, sans gîte, Anthime l'avait remarqué peu de jours après son arrivée à Rome. Devant l'hôtel où le couple était d'abord descendu via di Bocca di Leone, Beppo sollicitait l'attention du passant au moyen d'un criquet blotti sous une pincée d'herbe dans une petite nasse de jonc. Anthime avait donné six sous pour l'insecte, puis, avec le peu d'italien qu'il savait, tant bien que mal avait fait entendre à l'enfant que, dans l'appartement où il devait emménager le lendemain, via in Lucina, il aurait bientôt besoin de quelques rats. Tout ce qui rampait, nageait, trottait ou volait servait à le documenter. Il travaillait sur la chair vive.

Beppo, procureur né, aurait fourni l'aigle ou la louve du Capitole. Ce métier lui plaisait qui flattait son goût de maraude. On lui donnait dix sous par jour ; il aidait d'autre part au ménage. Véronique d'abord le regardait d'un mauvais œil ; mais du moment qu'elle le vit se signer en passant devant la Madone à l'angle nord de la maison, elle lui pardonna ses guenilles et lui permit de porter jusqu'à la cuisine l'eau, le charbon, le bois, les sarments ; il portait même le panier quand il accompagnait Véronique au marché — le mardi et le vendredi, jours où Caroline, la bonne qu'ils avaient amenée de Paris, était trop occupée par le ménage.

Beppo n'aimait pas Véronique ; mais il s'était épris du savant, qui bientôt, au lieu de descendre péniblement dans la cour prendre livraison des victimes, permit à

l'enfant de monter au laboratoire. On y accédait directement par la terrasse, qu'un escalier dérobé reliait à la cour. Dans sa revêche solitude le cœur d'Anthime battait un peu lorsqu'approchait le faible claquement des petits pieds nus sur les dalles. Il n'en laissait rien voir ; rien ne le dérangeait de son travail.

L'enfant ne frappait pas à la porte vitrée : il grattait ; et comme Anthime restait courbé devant sa table sans répondre, il avançait de quatre pas et jetait de sa voix fraîche un “ permesso ? ” qui remplissait d'azur la pièce. A la voix on eût dit un ange ; c'était un aide-bourreau. Dans ce sac qu'il posait sur la table à supplice, quelle nouvelle victime apportait-il ? Souvent, trop absorbé, Anthime n'ouvrait pas le sac aussitôt ; il y jetait un rapide coup-d'œil ; du moment que la toile tremblait, c'était bien ; rat, souris, passereau, grenouille, tout était bon pour ce Moloch. Parfois Beppo n'apportait rien ; il entrait tout de même : il savait qu'Armand-Dubois l'attendait, fût-ce les mains vides ; et, tandis que l'enfant silencieux aux côtés du savant se penchait vers quelque abominable expérience, je voudrais pouvoir assurer que le savant ne goûtait pas un vaniteux plaisir de faux dieu à sentir le regard étonné du petit se poser tour à tour, plein d'épouvante sur l'animal, plein d'admiration sur lui-même.

En attendant de s'attaquer à l'homme, Anthime Armand-Dubois prétendait simplement réduire en “ tropismes ” toute l'activité des animaux qu'il observait. Tropismes ! Le mot n'était pas plus tôt inventé que déjà l'on ne comprenait plus rien d'autre ; toute une catégorie de psychologues ne consentit plus qu'aux *tropismes*. Tro-

pismes ! Quelle lumière soudaine émanait de ces syllabes ! Evidemment l'organisme cédait aux mêmes incitations que l'héliotrope lorsque la plante involontaire tourne sa fleur face au soleil (ce qui est aisément réductible à quelques simples lois de physique et de thermo-chimie). Le cosmos enfin se douait d'une bénignité rassurante. Dans les plus surprenants mouvements de l'être on pouvait uniment reconnaître une parfaite obéissance à l'agent.

Pour servir à ses fins, pour obtenir de l'animal maté l'aveu de sa simplicité, Anthime Armand-Dubois venait d'inventer un compliqué système de boîtes à couloirs, à trappes, à labyrinthes, à compartiments contenant les uns la nourriture, les autres rien, ou quelque poudre sternutatoire, à portes de couleurs ou de formes différentes : instruments diaboliques qui tôt après firent fureur en Allemagne et qui, sous le nom de *Vexierkasten* [1] servirent à la nouvelle école psycho-physiologique à faire un pas de plus dans l'incrédulité. Et pour agir distinctement sur l'un ou l'autre sens de l'animal, sur l'une ou l'autre partie du cerveau, il aveuglait ceux-ci, assourdissait ceux-là, les châtrait, les décortiquait, les écervelait, les dépouillait de tel ou tel organe que vous eussiez juré indispensable, dont l'animal, pour l'instruction d'Anthime, se passait.

Son *Communiqué sur les* “ *réflexes conditionnels* ” venait de révolutionner l'Université d'Upsal ; d'âpres discussions s'étaient élevées, auxquelles avaient pris part l'élite des savants étrangers. Dans l'esprit d'Anthime cependant s'ameutaient les questions nouvelles ; laissant donc ergoter ses collègues, il poussait ses investigations dans d'autres

[1] L'auteur n'invente pas.

voies, prétendant forcer Dieu dans de plus secrets retranchements.

Que toute activité entraînât une usure, il ne lui suffisait pas de l'admettre *grosso modo*, ni que l'animal, par le seul exercice de ses muscles ou de ses sens, dépensât. Après chaque dépense, il demandait : Combien ? Et le patient exténué cherchait-il à récupérer, Anthime, au lieu de le nourrir, le pesait. L'apport de nouveaux éléments eût compliqué par trop l'expérience que voici : six rats jeûnants et ligottés entraient quotidiennement en balance ; deux aveugles, deux borgnes, deux y voyant ; de ces derniers un petit moulin mécanique fatiguait sans cesse la vue. Après cinq jours de jeûne, dans quels rapports étaient les pertes respectives ? Sur de petits tableaux *ad hoc*, Armand-Dubois, chaque jour, à midi, ajoutait de nouveaux chiffres triomphaux.

II

Le jubilé était tout proche. Les Armand-Dubois attendaient les Baraglioul d'un jour à l'autre. Le matin que parvint la dépêche annonçant leur arrivée pour le soir, Anthime sortit pour s'acheter une cravate.

Anthime sortait peu ; le moins souvent possible, se remuant malaisément ; Véronique faisait volontiers pour lui ses emplettes, ou amenait à lui les fournisseurs qui prenaient commande d'après modèle. Anthime ne se souciait plus des modes ; mais, pour simple qu'il désirât sa cravate (modeste nœud de surah noir), encore la voulait-il choisir. Le plastron en satin carmélite qu'il avait acheté pour le voyage et mis durant son séjour à l'hôtel s'échap-

pait constamment du gilet qu'il avait accoutumé de porter très ouvert ; Marguerite de Baraglioul trouverait certainement trop négligé le foulard crême qui l'avait remplacé, et que maintenait, monté sur épingle, un vieux gros camée sans valeur ; il avait eu bien tort de quitter les petits nœuds noirs tout faits qu'il portait à Paris communément, et surtout de n'en pas garder un pour modèle. Quelles formes allait-on lui proposer ? Il ne se déciderait pas avant d'avoir visité plusieurs chemisiers du Corso et de la via dei Condotti. Les coques, pour un homme de cinquante ans, étaient trop libres ; décidément c'était un nœud tout droit, d'un noir bien mat qui convenait...

Le déjeuner n'était que pour une heure. Anthime rentra vers midi avec l'emplette, à temps pour peser ses animaux.

Ce n'était pas qu'il fût coquet, mais Anthime éprouva le besoin d'essayer sa cravate avant de se mettre au travail. Un débris de miroir gisait là, qui lui servait naguère à provoquer des tropismes ; il le posa de champ contre une cage et se pencha vers son propre reflet.

Anthime portait en brosse des cheveux encore épais, jadis roux, aujourd'hui de cet inconstant jaune grisâtre que prennent les vieux objets d'argent doré ; ses sourcils avançaient en broussaille au-dessus d'un regard plus gris, plus froid qu'un ciel d'hiver ; ses favoris, arrêtés haut et coupés court, avaient conservé le ton fauve de sa moustache bourrue. Il passa le revers de la main sur ses joues plates, sous son large menton carré :

— Oui, oui, marmonna-t-il ; je me raserai tantôt.

Il sortit de l'enveloppe la cravate, la posa devant lui ;

enleva l'épingle-camée, puis le foulard. Sa nuque était puissante, qu'encerclait un col demi-haut, échancré par devant et dont il rabattait les pointes. Ici, malgré tout mon désir de ne relater que l'essentiel, je ne puis passer sous silence la loupe d'Anthime Armand-Dubois. Car, tant que je n'aurai pas plus sûrement appris à démêler l'accidentel du nécessaire, qu'exigerais-je de ma plume sinon exactitude et rigueur ? Qui pourrait affirmer en effet que cette loupe n'avait joué aucun rôle, qu'elle n'avait pesé d'aucun poids dans les décisions de ce qu'Anthime appelait sa *libre* pensée ? Plus volontiers il passait outre sa sciatique ; mais cette mesquinerie, il ne la pardonnait pas au bon Dieu.

Ça lui était venu il ne savait comment, peu de temps après son mariage ; et d'abord il n'y avait eu, au sud-ouest de son oreille gauche, où le cuir devient chevelu, qu'un cicer sans autre importance ; longtemps, sous l'abondant cheveu qu'il ramenait en boucle par dessus, il put dissimuler l'excroissance ; Véronique elle-même ne l'avait pas encore remarquée, lorsque, dans une caresse nocturne sa main soudain la rencontrant :

— Tiens ! qu'est-ce que tu as là ? s'était-elle écriée.

Et comme si, démasquée, la grosseur n'avait plus à garder de retenue, elle prit en peu de mois les dimensions d'un œuf de perdrix, puis de pintade, puis de poule et s'en tint là, tandis que le cheveu plus rare se partageait à l'entour d'elle et l'exposait. A quarante-six ans Anthime Armand-Dubois n'avait plus à songer à plaire ; il coupa ras ses cheveux et adopta cette forme de faux-cols demi-hauts dans lesquels une sorte d'alvéole réservée cachait la loupe et la révélait à la fois. Suffit pour la loupe d'Anthime.

Il passa la cravate autour de son cou. Au centre de la cravate, à travers un petit couloir de métal devait glisser le ruban d'attache, que s'apprêtait à coincer un bec en levier. Ingénieux appareil, mais qui n'attendait que la visite du ruban pour abandonner la cravate ; celle-ci retomba sur la table d'opération. Force était de recourir à Véronique ; elle accourut à l'appel.

— Tiens : recouds-moi ça, dit Anthime.

— Travail à la machine : ça ne vaut rien, murmura-t-elle.

— Il est de fait que ça ne tient pas.

Véronique portait toujours, piquées à son caraco d'intérieur, sous le sein gauche, deux aiguilles tout enfilées, l'une de blanc, l'autre de noir. Près de la porte-fenêtre, sans même s'asseoir, elle commença la réparation. Anthime cependant la regardait. C'était une assez forte femme ; aux traits marqués ; entêtée comme lui, mais accorte après tout, et la plupart du temps souriante, au point qu'un peu de moustache ne durcissait pas trop son visage.

— Elle a du bon, pensait Anthime en la voyant tirer l'aiguille. J'aurais pu épouser une coquette qui m'eût trompé, une volage qui m'eût planté là, une bavarde qui m'eût rompu la tête, une bécasse qui m'eût fait sortir de mes gonds, une grinchue comme ma belle-sœur... Et sur un ton moins rogue que de coutume :

— Merci, dit-il, comme Véronique, son travail achevé, repartait.

La cravate neuve à son cou, Anthime à présent est tout à ses pesées. Plus aucune voix ne s'élève, ni au dehors, ni dans son cœur. Il a déjà pesé les rats aveugles.

Qu'est-ce à dire ? Les rats borgnes sont stationnaires. Il va peser le couple intact. Tout à coup un sursaut si brusque que la béquille roule à terre. Stupeur ! les rats intacts ...il les repèse à neuf ; mais non, il faut bien s'en convaincre : les rats intacts, depuis hier, *ont augmenté !* Une lueur traverse son cerveau :

— Véronique !

Avec un grand effort, ayant ramassé sa béquille, il se rue vers la porte :

— Véronique !

Elle accourt de nouveau, obligeante. Alors lui, sur le pas de la porte, solennellement :

— Qui est-ce qui a touché à mes rats ?

Pas de réponse. Il reprend lentement, détachant chaque mot, comme si Véronique avait cessé de comprendre facilement le français :

— Pendant que j'étais sorti, quelqu'un leur a donné à manger. Est-ce vous ?

Alors elle, qui retrouve un peu de courage, se retourne vers lui presque agressive :

— Tu les laissais mourir de faim, ces pauvres bêtes. Je n'ai pas dérangé ton expérience ; simplement je leur ai...

Mais il l'a saisie par la manche et, clopinant, la mène jusqu'à la table où, désignant les tableaux d'observations :

— Vous voyez bien ces feuilles — où depuis quinze jours je consigne mes remarques sur ces bêtes : ce sont celles mêmes qu'attend mon collègue Potier pour en donner lecture à l'Académie des Sciences en sa séance du 15 mai prochain. Ce quinze avril, jour où nous sommes, à la suite de ces colonnes de chiffres, que puis-je écrire ? que dois-je écrire ?...

Et comme elle ne souffle mot, du bout carré de son index, comme avec un style, grattant l'espace blanc du papier :

— Ce jour-là, reprend-il, Madame Armand-Dubois, épouse de l'observateur, n'écoutant que son tendre cœur, commit la... qu'est-ce que vous voulez que je mette ? la maladresse ? l'imprudence ? la sottise ?...

— Ecrivez plutôt : eut pitié de ces pauvres bêtes, victimes d'une curiosité saugrenue.

Il se redresse, très digne :

— Si c'est ainsi que vous le prenez, vous comprendrez, Madame, que désormais je doive vous prier de passer par l'escalier de la cour pour aller soigner vos plantations.

— Croyez-vous que j'entre jamais dans votre galetas pour mon plaisir ?

— Epargnez-vous la peine d'y entrer à l'avenir.

Puis, joignant à ces mots, l'éloquence du geste, il saisit les feuilles d'observations et les déchire en petits morceaux.

“ Depuis quinze jours ”, a-t-il dit : en vérité ses rats ne jeûnent que depuis quatre. Et son irritation sans doute s'est exténuée dans cette exagération du grief ; car à table il peut montrer un front serein ; même, il pousse la philosophie jusqu'à tendre à sa moitié une droite conciliatrice. Car moins encore que Véronique, il se soucie de donner à ce ménage si bien pensant des Baraglioul le spectacle de dissensions dont ceux-ci ne manqueraient pas de faire les opinions d'Anthime responsables.

Vers cinq heures Véronique change son caraco d'intérieur contre une jaquette de drap noir et part à la

rencontre de Julius et de Marguerite, qui doivent entrer en gare de Rome à six heures. Anthime va se raser ; il a bien voulu remplacer son foulard par un nœud droit : voici qui doit suffire ; il répugne à la cérémonie et prétend ne pas désavouer devant sa belle-sœur une veste d'alpaga, un gilet blanc chiné de bleu, un pantalon de coutil et de confortables pantoufles de cuir noir sans talon, qu'il garde même pour sortir, et qu'excuse sa claudication.

Il ramasse les feuilles déchirées, remet bout à bout les fragments, et recopie soigneusement tous les chiffres, en attendant les Baraglioul.

III

La famille de Baraglioul (le *gl* se prononce en *l* mouillé, à l'italienne, comme dans *Broglie* (duc de) et dans *miglionnaire*), est originaire de Parme. C'est un Baraglioli (Alessandro) qu'épousait en secondes noces Filippa Visconti, en 1514, peu de mois après l'annexion du duché aux États de l'Eglise. Un autre Baraglioli (Alessandro également) se distingua à la bataille de Lépante et mourut assassiné en 1580, dans des circonstances qui demeurent mystérieuses. Il serait aisé, mais sans grand intérêt, de suivre les destinées de la famille jusqu'en 1807, époque où Parme fut réuni à la France et où Robert de Baraglioul, grand-père de Julius vint s'installer à Pau. Juste-Agénor de Baraglioul, troisième fils du précédent (les deux premiers moururent en bas âge) reçut de Charles X en 1857 la couronne de comte en reconnaissance d'importants services rendus dans la diplomatie. Nous aurons à reparler bientôt de cette remarquable figure.

Le troisième enfant de Juste-Agénor de Baraglioul, Julius, qui depuis son mariage vivait complètement rangé, avait eu quelques passions dans sa jeunesse. Mais du moins pouvait-il se rendre cette justice que son cœur n'avait jamais dérogé. La distinction foncière de sa nature et cette sorte d'élégance morale qui respirait dans ses moindres écrits avaient toujours empêché ses désirs sur la pente où sa curiosité de romancier leur eût sans doute lâché bride. Son sang coulait sans turbulence, mais non pas sans chaleur, ainsi qu'en eussent pu témoigner plusieurs aristocratiques beautés... Et je n'en parlerais pas ici, si ses premiers romans ne l'avaient clairement laissé entendre ; à quoi ils durent en partie le grand succès mondain qu'ils remportèrent. La haute qualité du public susceptible de les admirer leur permit de paraître l'un dans le *Correspondant*, deux autres dans la *Revue des Deux-Mondes*. C'est ainsi que, comme malgré lui, encore jeune, il se trouva tout porté vers l'Académie : déjà semblaient l'y destiner sa belle allure, la grave onction de son regard, et la pâleur pensive de son front.

Anthime professait grand mépris pour les avantages du rang, de la fortune et de l'aspect, ce qui ne laissait pas de mortifier Julius ; mais il appréciait chez Julius certain bon naturel, et une grande maladresse dans la discussion, qui souvent laissait à la libre pensée l'avantage.

A six heures Anthime entend stopper devant la porte la voiture de ses hôtes. Il sort à leur rencontre sur le palier. Julius monte le premier. Avec son chapeau cronstadt, son pardessus droit à revers de soie, on le dirait en

tenue de visite, non de voyage, sans le châle écossais qu'il porte sur l'avant-bras ; la longueur du trajet ne l'a nullement éprouvé. Marguerite de Baraglioul suit, au bras de sa sœur ; elle, très défaite au contraire, capote et chignon de travers, trébuchant aux marches, un quartier de visage caché par son mouchoir qu'elle tient en compresse... Comme elle approche d'Anthime :

— Marguerite a un charbon dans l'œil, glisse Véronique.

Julie, leur fille, gracieuse enfant de neuf ans, et la bonne, qui ferment la marche, gardent un silence consterné.

Avec le caractère de Marguerite il ne s'agit pas de prendre la chose en riant : Anthime propose d'envoyer quérir un oculiste ; mais Marguerite connaît de réputation les médicastres italiens, et ne veut " pour rien au monde " en entendre parler ; elle souffle d'une voix mourante :

— De l'eau fraîche. Un peu d'eau fraîche, simplement. Ah !

— Ma chère sœur, effectivement, reprend Anthime, l'eau fraîche pourra vous soulager un instant en décongestionnant votre œil ; mais elle n'enlèvera pas le mal.

Puis, se tournant vers Julius :

— Avez-vous pu voir ce que c'était ?

— Pas très bien. Dès que le train s'arrêtait et que je me proposais d'examiner, Marguerite commençait de s'énerver...

— Mais ne dis donc pas cela, Julius ! Tu as été horriblement maladroit. Pour me soulever la paupière, tu as commencé par me retourner tous les cils...

— Voulez-vous que j'essaie à mon tour, dit Anthime : je serai peut-être plus habile.

Un facchino montait les malles. Caroline alluma une lampe à réflecteur.

— Voyons, mon ami, tu ne vas pas faire cette opération dans le passage, dit Véronique, et elle mène les Baraglioul à leur chambre.

L'appartement des Armand-Dubois se développait autour de la cour intérieure où prenaient jour les fenêtres d'un couloir qui, partant du vestibule, rejoignait l'orangerie. Sur ce couloir ouvraient les portes de la salle à manger d'abord, puis du salon (énorme pièce d'angle, mal meublée, dont ne se servaient pas les Anthime), de deux chambres d'amis préparées, la première pour le couple Baraglioul, la seconde plus petite pour Julie, auprès de la dernière chambre, celle du couple Armand-Dubois. Toutes ces pièces d'autre part communiquaient entre elles intérieurement. La cuisine et deux chambres de bonnes donnaient sur l'autre côté du palier.

— Je vous en prie, ne soyez pas tous autour de moi, gémit Marguerite ; Julius, occupe-toi donc des bagages.

Véronique a fait asseoir sa sœur dans un fauteuil et tient la lampe, tandis qu'Anthime s'attentionne :

— Le fait est qu'il est enflammé. Si vous retiriez votre chapeau.

Mais Marguerite, craignant peut-être que sa coiffure en désordre ne laisse paraître ses éléments d'emprunt, déclare qu'elle ne le retirera que plus tard ; un chapeau cabriolet à brides ne l'empêchera pas d'appuyer sa nuque au dossier.

— Alors vous m'invitez à sortir la paille de votre œil avant d'ôter la solive qui est dans le mien, dit

Anthime avec une sorte de ricanement. Voilà qui me parait bien contraire aux préceptes évangéliques !

— Ah ! je vous en prie ne me faites pas trop chèrement payer vos soins.

— Je ne dis plus rien... Avec le coin d'un mouchoir propre... je vois ce que c'est... n'ayez pas peur, cré-nom ! regardez au ciel !... la voici.

Et Anthime enlève à la pointe du mouchoir une escarbille imperceptible.

— Merci ! merci. Laissez-moi maintenant ; j'ai une affreuse migraine.

Tandis que Marguerite repose, que Julius déballe avec la bonne et que Véronique surveille les préparatifs du repas, Anthime s'occupe de Julie qu'il a emmenée dans sa chambre. Il avait quitté sa nièce toute petite et reconnaît mal cette grande fillette au sourire déjà gravement ingénu. Au bout d'un peu de temps, comme il la tient près de lui, causant des menues puérilités qu'il espérait pouvoir lui plaire, son regard s'accroche à une mince chaînette d'argent que l'enfant porte au cou et à laquelle il flaire que doivent être suspendues des médailles. D'un glissement indiscret de son gros index il ramène celles-ci sur le devant du corsage et, cachant sa maladive répugnance sous un masque d'étonnement :

— Qu'est-ce que c'est que ces machinettes-là ?

Julie comprend fort bien que la question n'est pas sérieuse ; mais pourquoi s'offusquerait-elle ?

— Comment, mon oncle ! vous n'avez jamais vu des médailles ?

— Ma foi non, ma petite, ment-il ; ça n'est pas joli-joli, mais je pense que cela sert à quelque chose.

Et comme la sereine piété ne répugne pas à quelque espièglerie innocente, l'enfant avise, contre la glace au-dessus de la cheminée, une photographie qui la représente et, la désignant du doigt :

— Vous avez là, mon oncle, le portrait d'une petite fille qui n'est pas non plus joli-joli. A quoi donc peut-il vous servir ?

Surpris de trouver chez une cagotine un si malicieux esprit de repartie, et sans doute tant de bon sens, l'oncle Anthime est momentanément désarçonné. Avec une fillette de neuf ans, il ne peut pourtant pas engager une discussion métaphysique ! Il sourit. La petite aussitôt se saisissant de l'avantage et montrant les piécettes saintes :

— Voici, dit-elle, celle de Sainte-Julie, ma patronne, et celle du Sacré-Cœur de Notre Seigneur Jésus.

— Du bon Dieu, tu n'en as pas une ? interrompt absurdement Anthime.

L'enfant répond très naturellement :

— Non ; du bon Dieu on n'en fait pas... Mais voici la plus jolie : c'est celle de Notre-Dame de Lourdes, que m'a donnée la tante Fleurissoire ; elle l'a rapportée de Lourdes ; je l'ai mise à mon cou le jour où petit père et maman m'ont offerte à la Sainte Vierge.

C'en est trop pour Anthime. Sans chercher à comprendre un instant ce qu'évoquent d'ineffablement gracieux ces images, le mois de mai, le blanc et bleu cortège des enfants, il cède à un maniaque besoin de blasphème :

— Elle n'a donc pas voulu de toi, la bonne Sainte Vierge, que tu es encore avec nous ?

La petite ne répond rien. Se rend-elle compte déjà qu'à de certaines impertinences le plus sage est de ne rien répondre ? Au reste, qu'est-ce à dire ? après cette question saugrenue, ce n'est pas Julie, c'est le franc-maçon qui rougit, — trouble léger, compagnon inavoué de l'indécence, confusion passagère que l'oncle cachera en déposant sur le front candide de sa nièce un respectueux baiser réparateur.

— Pourquoi faites-vous le méchant, l'oncle Anthime ?

La petite ne se méprend pas : au fond ce savant impie est sensible.

Alors pourquoi cette résistance obstinée ?

A ce moment Adèle ouvre la porte :

— Madame réclame Mademoiselle.

Apparemment Marguerite de Baraglioul redoute l'influence de son beau-frère et se soucie peu de laisser longtemps sa fille avec lui. C'est ce qu'il osera lui dire, à demi-voix, un peu plus tard, tandis que la famille se rend à table. Mais Marguerite lèvera sur Anthime un œil encore légèrement enflammé :

— Peur de vous ? Mais, cher ami, Julie aurait converti douze de vos pareils avant que vos moqueries aient pu remporter le plus petit succès sur son âme. Non, non, nous sommes plus solides que cela, nous autres. Tout de même, songez que c'est une enfant... Elle sait tout ce qu'on peut attendre de blasphème d'une époque aussi corrompue et dans un pays aussi honteusement gouverné que le nôtre. Mais il est triste que les premiers motifs de scandale lui soient offerts par vous, son oncle, que nous voudrions lui apprendre à respecter.

IV

Ces paroles si mesurées, si sages, sauront-elles calmer Anthime ?

Oui, pendant les deux premiers services (au reste le dîner, bon mais simple, n'a que trois plats) et tandis que la conversation familiale musardera le long de sujets non épineux. Par égard pour l'œil de Marguerite on parlera d'abord oculistique (les Baraglioul feignent de ne point voir que la loupe d'Anthime a grossi), puis de la cuisine italienne, par gentillesse pour Véronique, avec allusions à l'excellence de son dîner. Puis Anthime demandera des nouvelles des Fleurissoire que les Baraglioul ont été voir dernièrement à Pau, et de la comtesse de Saint-Prix, la sœur de Julius, qui villégiature dans les environs ; de Geneviève enfin, l'exquise fille aînée des Baraglioul, que ceux-ci auraient souhaité emmener avec eux à Rome, mais qui jamais n'avait consenti à s'éloigner de l'Hôpital des *Enfants Malades*, où chaque matin, rue de Sèvres, elle va panser les plaies des petits malheureux. Puis Julius jettera sur le tapis la grave question de l'expropriation des biens d'Anthime : il s'agit de terrains qu'Anthime avait achetés en Egypte lors d'un premier voyage qu'il fit, jeune homme, dans ce pays ; mal situés, ces terrains n'avaient pas acquis jusqu'à présent grande valeur ; mais il était question, depuis peu, que la nouvelle ligne de chemin de fer du Caire à Héliopolis les traversât : certes la bourse des Armand-Dubois, qu'ont surmenée de hasardeuses spéculations, a grand besoin de cette aubaine ; pourtant Julius, avant son départ, a pu parler à Maniton,

l'ingénieur-expert commis à l'étude de la ligne, et conseille à son beau-frère de ne point trop dorer son espérance : il pourrait bien rester Gros-Jean. Mais ce qu'Anthime ne dit pas, c'est que l'affaire est entre les mains de la Loge, qui n'abandonne jamais les siens.

Anthime à présent parle à Julius de sa candidature à l'Académie, de ses chances : il en parle en souriant, parce qu'il n'y croit guère ; et Julius lui-même feint une indifférence tranquille et comme renoncée : à quoi bon raconter que sa sœur, la comtesse Guy de Saint-Prix tient le cardinal André dans sa manche, et, partant, les quinze immortels qui toujours votent avec lui. Anthime esquisse un compliment, très léger, sur le dernier roman de Baraglioul : *L'Air des Cimes*. Le fait est qu'il a trouvé le livre exécrable ; et Julius, qui ne s'y méprend pas, se hâte de dire, pour mettre son amour-propre à couvert :

— Je pensais bien qu'un tel livre ne pourrait pas vous plaire.

Anthime consentirait encore à excuser le livre, mais cette allusion à ses opinions le chatouille ; il proteste que celles-ci n'inclinent en rien les jugements qu'il porte sur les œuvres d'art en général, et sur les livres de son beau-frère en particulier. Julius sourit avec une accommodante condescendance et, pour changer de sujet, demande à son beau-frère des nouvelles de sa sciatique, qu'il appelle par erreur : son lumbago. Ah ! pourquoi Julius ne s'est-il pas plutôt enquis de ses recherches scientifiques ? On aurait eu beau jeu de lui répondre. Son lumbago ! Pourquoi pas sa loupe, bientôt ? Mais ses recherches scientifiques, apparemment son beau-frère les ignore : il préfère les ignorer... Anthime, tout échauffé déjà et que précisément

le " lumbago " fait souffrir, ricane et répond hargneux :

— Si je vais mieux ?... Ah ! ah ! ah ! vous en seriez bien fâché !

Julius s'étonne et prie son beau-frère de lui apprendre ce qui lui vaut le prêt d'aussi peu charitables sentiments.

— Parbleu ! vous aussi vous savez appeler le médecin sitôt qu'un des vôtres est malade ; mais, quand votre malade guérit, la médecine n'y est plus pour rien : c'est à cause des prières que vous avez faites, pendant que le médecin vous soignait. Celui-là qui n'a point fait ses pâques, parbleu ! vous trouveriez bien impertinent qu'il guérît.

— Plutôt que de prier, vous préférez rester malade ? dit d'un ton pénétré Marguerite.

De quoi vient-elle se mêler ? D'ordinaire elle ne prend jamais part aux conversations d'intérêt général et fait la supprimée dès que Julius ouvre la bouche. C'est entre hommes qu'ils causent ; foin des ménagements ! Il se tourne abruptement vers elle :

— Ma charmante, sachez que si la guérison était là, là, vous m'entendez bien, et il désigne éperdûment la salière, — tout près, mais que je dusse, pour avoir le droit de m'en saisir, implorer Monsieur le Principal (c'est ainsi qu'il s'amuse, dans ses jours d'humeur, à appeler l'Etre Suprême) ou le prier d'intervenir, de renverser pour moi l'ordre établi, l'ordre naturel des effets et des causes, l'ordre vénérable, eh bien ! je n'en voudrais pas, de sa guérison ; je lui dirais, au Principal : Fichez-moi la paix avec votre miracle : je n'en veux pas.

Il scande les mots, les syllabes ; il a haussé la voix au diapason de sa colère ; il est affreux.

— Vous n'en voudriez pas... pourquoi ? demanda Julius très calme.

— Parce qu'alors cela me forcerait de croire à Celui qui n'existe pas.

Ce disant il donna du poing sur la table.

Marguerite et Véronique, inquiètes, ont échangé un clin d'œil, puis toutes deux reporté les regards vers Julie.

— Je crois qu'il est temps d'aller se coucher, ma fillette, dit la mère. Fais vite ; nous viendrons te dire adieu dans ton lit.

L'enfant, que les atroces propos et l'aspect démoniaque de son oncle épouvantent, s'enfuit.

— Je veux, si je guéris, n'en être obligé qu'à moi-même. Suffit.

— Eh bien ! et le médecin alors ? hasarda Marguerite.

— Je paie ses soins, et je suis quitte.

Mais Julius, sur son registre le plus grave :

— Tandis que de la reconnaissance envers Dieu vous lierait.

— Oui, mon frère ; et voilà pourquoi je ne prie pas.

— D'autres ont prié pour toi, mon ami.

C'est Véronique qui parle ; elle n'avait jusqu'à présent rien dit. Au son de cette douce voix trop connue, Anthime sursaute, perd toute retenue. Des propositions contradictoires se bousculent sur ses lèvres : D'abord on n'a pas le droit de prier pour quelqu'un contre son gré, de demander une faveur pour lui sans qu'il en sache ; c'est une trahison. Elle n'a rien obtenu ; tant mieux ! ça lui apprendra ce qu'elles valent, ses prières ! Il y a de quoi être fier !... Mais peut-être, après tout, qu'elle n'a pas prié suffisamment ?

— Soyez tranquille: je continue, reprend, aussi doucement que devant, Véronique. Puis toute souriante, et comme hors du vent de cette colère, elle raconte à Marguerite que, chaque soir et sans en manquer un, elle brûle, au nom d'Anthime, deux cierges, aux côtés de la Madone triviale, à l'angle nord de la maison, celle-là même devant qui Véronique avait jadis surpris Beppo se signant. L'enfant gîtait, nichait tout auprès, dans un renfoncement du mur, où Véronique était sûre de le trouver à heure dite. Elle n'eût pu atteindre à la niche, placée hors de la portée des passants ; Beppo (c'était à présent un svelte adolescent de quinze ans), s'agrippant aux pierres et à un anneau de métal, posait les cierges tout flambants devant la sainte image... Et la conversation insensiblement se détournait d'Anthime, se refermait par dessus lui, les deux sœurs à présent parlant de la piété populaire si touchante, par quoi la plus fruste statue est aussi la plus honorée... Anthime était tout submergé. Quoi ! ne suffisait-il pas que ce matin déjà, derrière son dos, Véronique eût nourri ses rats ? A présent elle brûle des cierges ! pour lui ! sa femme ! et compromet Beppo dans cette inepte simagrée...Ah ! nous allons bien voir !...

Le sang monte au cerveau d'Anthime ; il étouffe ; à ses tempes bat un tocsin. Dans un immense effort il se dresse en culbutant sa chaise ; il renverse sur sa serviette un verre d'eau ; il éponge son front... Va-t-il se trouver mal ? Véronique s'empresse ; il la repousse d'une main brutale, s'échappe vers la porte qu'il claque ; et déjà dans le corridor on entend sa marche inégale s'éloigner avec l'accompagnement de la béquille sourd et clopant.

Ce départ brusque laisse nos convives attristés et

perplexes. Quelques instants ils demeurent silencieux.

— Ma pauvre amie ! dit enfin Marguerite. Mais à cette occasion s'affirme une fois de plus la différence entre le caractère des deux sœurs. L'âme de Marguerite est taillée dans cette étoffe admirable dont Dieu fait proprement ses martyrs. Elle le sait et aspire à souffrir. La vie malheureusement ne lui accorde aucun dommage ; comblée de toutes parts, sa faculté de bon support en est réduite à chercher dans de menues vexations son emploi ; elle met à profit les moindres choses pour en tirer égratignure ; elle s'accroche et se raccroche à tout. Certes elle sait s'arranger de manière à ce qu'on lui manque ; mais Julius semble travailler à désœuvrer toujours plus sa vertu ; comment s'étonner dès lors qu'elle se montre auprès de lui toujours insatisfaite et quinteuse. Avec un mari comme Anthime, quelle belle carrière ! Elle se pique à voir sa sœur savoir en profiter si peu ; Véronique en effet se dérobe aux griefs ; sur son indéfectible onction souriante tout glisse, sarcasme, moquerie — et sans doute elle a pris son parti depuis longtemps de l'isolement de sa vie ; Anthime au demeurant n'est pas méchant pour elle, et peut bien dire ce qu'il veut ! Elle explique que s'il parle si fort, c'est qu'il est empêché de remuer ; il s'emporterait moins s'il était plus ingambe ; et comme Julius demande où il peut être allé ?

— A son laboratoire, répond-elle ; et à Marguerite qui demande si l'on ne ferait pas bien d'y passer voir — car il pourrait être souffrant, après une telle colère ! elle assure qu'il vaut mieux le laisser se calmer tout seul et ne pas prêter trop d'attention à sa sortie.

— Achevons de dîner tranquillement, conclut-elle.

V

Non, ce n'est pas à son laboratoire que s'est arrêté l'oncle Anthime.

Il a traversé rapidement cette officine où achèvent de souffrir les six rats. Que ne s'attarde-t-il sur la terrasse qu'inonde une occidentale lueur ? Le séraphique éclairement du soir, apaisant son âme rebelle, l'inclinerait peut-être... Mais non : il échappe au conseil. Par l'incommode escalier tournant, il a gagné la cour, qu'il traverse. Cette hâte infirme est tragique pour nous qui connaissons au prix de quel effort il achète chaque enjambée, au prix de quelle douleur chaque effort. Quand verrons-nous dépenser pour le bien une aussi sauvage énergie ? Parfois un gémissement échappe à ses lèvres tordues ; ses traits se convulsent. Où le mène sa rage impie ?

La Madone, qui, de ses mains offertes laissant couler la grâce et le reflet des célestes rayons sur le monde, veille sur la maison et peut-être intercède même pour le blasphémateur — n'est pas une de ces statues modernes comme en fabrique de nos jours avec le carton-romain plastique de Blafaphas la maison d'art Fleurissoire-Lévichon. Image naïve, expression de l'adoration populaire, elle n'en sera que plus belle et plus éloquente à nos yeux. Eclairant la face exsangue, les rayonnantes mains, le manteau bleu, une lanterne, en face de la statue, mais assez loin en avant d'elle, pend à un toit de zinc qui déborde la niche et abrite à la fois les ex-votos accrochés aux côtés des murs. A portée de la main du passant, une petite porte de métal dont le

bedeau de la paroisse a la clef, protège l'enroulement de la corde au bout de quoi la lanterne pend. En plus, deux cierges brûlent jour et nuit devant la statue, qu'a portés tantôt Véronique. A la vue de ces cierges, qu'il sait brûler pour lui, le franc-maçon sent se ranimer sa fureur. Beppo qui, dans le retrait du mur où il niche, achevait de croquer un croûton et quelques griffes de fenouil, est accouru à sa rencontre. Sans répondre à son accorte salutation, Anthime l'a saisi par l'épaule ; penché sur lui, que dit-il, qui fasse tressaillir l'enfant ? — Non ! non ; le petit proteste. De la poche de son gilet, Anthime sort un billet de cinq lires ; Beppo s'indigne... Plus tard il volera peut-être ; il tuera même ; qui sait de quelle éclaboussure sordide la misère tachera son front ? Mais lever la main contre la Vierge qui le protège, vers qui, chaque soir, avant de s'endormir il soupire, à qui chaque matin, au premier réveil, il sourit !... Anthime peut essayer de l'exhortation, de la corruption, du rudoiement, de la menace, il n'obtiendra de lui que refus.

Au demeurant ne nous y méprenons pas. Anthime n'en veut point précisement à la Vierge ; c'est spécialement aux cierges de Véronique qu'il en a. Mais l'âme simple de Beppo ne consent pas à ces nuances ; et du reste, ces cierges, à présent consacrés, nul n'a le droit de les souffler...

Anthime que cette résistance exaspère a repoussé l'enfant. Il agira tout seul. Accoté contre la muraille, il empoigne sa béquille par le bas, prend un terrible élan en balançant le manche en arrière et, de toutes ses forces, il la lance contre le ciel. La canne carambole contre la paroi de la niche, retombe à terre avec fracas, entraînant

il ne sait quel débris, quel platras. Il ramasse sa béquille et recule pour voir la niche... Par l'enfer ! les deux cierges brûlent toujours. Mais qu'est-ce à dire ? La statue, à la place de la main droite, ne présente plus qu'une tige de métal noir.

Il contemple un instant, dégrisé, le triste résultat de son geste : aboutir à ce dérisoire attentat... ah ! fi donc ! Il cherche des yeux Beppo ; l'enfant a disparu. La nuit se clôt ; Anthime est seul ; il avise sur le pavé le débris que tout à l'heure avait décroché sa béquille, le recueille : c'est une petite main de stuc, qu'avec un haussement d'épaules il glisse dans la poche de son gilet.

La honte au front, la rage au cœur, l'iconoclaste à présent remonte à son laboratoire ; il voudrait travailler, mais cet effort abominable l'a brisé ; il n'a plus de cœur qu'à dormir. Certes il va se mettre au lit sans souhaiter bonsoir à personne... A l'instant d'entrer dans sa chambre, un bruit de voix pourtant l'arrête. La porte de la chambre voisine est ouverte ; dans l'ombre du couloir il se glisse...

Semblable à quelque angelot familier, la petite Julie, en chemise, est sur son lit agenouillée ; au chevet du lit, baignant dans la clarté de la lampe, Véronique et Marguerite à genoux toutes deux ; un peu reculé, debout au pied du lit, Julius, une main sur son cœur, l'autre couvrant ses yeux, dans une attitude à la fois dévote et virile : ils écoutent l'enfant prier. Un grand silence enveloppe la scène et tel qu'il fait souvenir le savant, de certain soir tranquille et d'or, au bord du Nil, où, comme cette prière enfantine s'élève, s'élevait une fumée bleue, toute droite vers un ciel tout pur.

Sans doute la prière touche à sa fin ; l'enfant, à présent, laissant les formules apprises, prie d'abondance, selon la dictée de son cœur ; elle prie pour les petits orphelins, pour les malades et pour les pauvres, pour sa sœur Geneviève, pour sa tante Véronique, pour son papa ; pour que l'œil de sa chère maman soit vite guéri... Cependant le cœur d'Anthime se contracte ; du pas de la porte, très haut, sur un ton qu'il voudrait ironique, on l'entend à l'autre bout de la pièce qui dit :

— Et pour l'oncle, on ne lui demande rien, au bon Dieu ?

L'enfant alors, d'une voix extraordinairement assurée, reprend, au grand étonnement de chacun :

— Et je te prie également, mon Dieu, pour les péchés de l'oncle Anthime.

Ces mots atteignent l'athée en plein cœur.

VI

Cette nuit Anthime eut un songe. On frappait à la petite porte de sa chambre ; non point à la porte du couloir, ni à celle de la chambre voisine : on frappait à une autre porte, une porte dont, à l'état de veille, il ne s'était pas jusqu'alors avisé et qui donnait droit sur la rue. C'est là ce qui fit qu'il eut peur et d'abord, pour toute réponse, se tint coi. Une demi-clarté lui permettait de distinguer les menus objets dans sa chambre, une douce et douteuse clarté pareille à celle qu'eût répandu une veilleuse ; pourtant aucune flamme ne veillait. Comme il cherchait à s'expliquer d'où provenait cette lumière, on heurta une seconde fois.

— Qu'est-ce que vous voulez ? cria-t-il d'une voix tremblante.

A la troisième fois une extraordinaire mollesse l'engourdit, une mollesse telle que tout sentiment de peur s'y fondit (ce qu'il appelait plus tard : une tendresse résignée), soudain il sentit à la fois qu'il était sans résistance et que la porte allait céder. Elle s'ouvrit sans bruit, et durant un instant il ne vit qu'une obscure embrasure, mais où, comme dans une niche, voici que la Sainte Vierge apparut. C'était une courte forme blanche, qu'il prit d'abord pour sa petite nièce Julie, telle qu'il venait de la laisser, les pieds nus dépassant un peu sa chemise ; mais, un instant après, il reconnut Celle qu'il avait offensée ; je veux dire qu'elle avait l'aspect de la statue du carrefour ; et même il distingua la blessure de l'avant-bras droit ; pourtant le pâle visage était plus beau, plus souriant encore que de coutume. Sans qu'il la vît précisément marcher, elle avança vers lui comme en glissant, et quand elle fut tout contre son chevet :

— Crois-tu donc, toi qui m'as blessée, lui dit-elle, que j'aie besoin de ma main pour te guérir ? — et cependant elle levait sur lui sa manche vide.

Il lui semblait à présent que cette étrange clarté émanait d'Elle. Mais quand la tige de métal entra tout-à-coup dans son flanc, une atroce douleur le perça et il s'éveilla dans le noir.

Anthime resta peut-être un quart d'heure avant de reprendre ses sens. Il sentait par tout le corps, une sorte de torpeur étrange, d'hébétude ; puis un fourmillement

presque agréable, de sorte que la douleur aiguë à son flanc, il doutait maintenant s'il l'avait vraiment éprouvée ; il ne comprenait plus où commençait, où s'arrêtait son rêve, ni si maintenant il veillait, ni s'il avait rêvé tout à l'heure. Il se palpa, se pinça, se vérifia, sortit un bras du lit et enfin gratta une allumette. Véronique à ses côtés dormait la face tournée vers le mur.

Alors, débordant les draps, et rejetant les couvertures, il se laissa glisser jusqu'à reposer la pointe des pieds nus sur ses pantoufles. La béquille était là, dressée contre la table de nuit ; sans la prendre, il se souleva sur les mains, repoussant le lit en arrière ; puis enfonça ses pieds dans le cuir ; puis se dressa tout droit sur ses jambes ; puis, incertain encore, un bras étendu en avant, l'autre en arrière, il fit un pas, deux pas le long du lit, trois pas, puis à travers la chambre... Sainte Vierge ! était-il... ? — Sans bruit il enfila ses culottes, repassa son gilet, sa veste... Arrête, ô ma plume imprudente ! Où palpite déjà l'aile d'une âme qui se délivre, qu'importe l'agitation malhabile d'un corps paralysé qui guérit ?

Lorsqu'un quart d'heure après, Véronique, avertie par je ne sais quel pressentiment, s'éveilla, elle s'inquiéta d'abord de ne plus sentir Anthime auprès d'elle ; elle s'inquiéta plus encore lorsqu'ayant gratté une allumette, elle aperçut au chevet du lit la béquille, compagne obligée de l'infirme. L'allumette acheva de se consumer entre ses doigts, car Anthime en sortant avait emporté la bougie ; Véronique, à tâtons, se vêtit sommairement, puis quittant la pièce à son tour, fut aussitôt guidée par le fil de lumière qui glissait sous la porte du galetas.

— Anthime ! Es-tu là, mon ami ?

Pas de réponse. Cependant Véronique aux écoutes percevait un bruit singulier. Avec angoisse, alors elle poussa la porte ; ce qu'elle vit la cloua sur le seuil :

Son Anthime était là, en face d'elle ; il n'était assis, ni debout ; le sommet de sa tête, à hauteur de la table, recevait en plein la lumière de la bougie qu'il avait posée sur le bord ; Anthime le savant, l'athée, celui dont le jarret perclus, non plus que la volonté insoumise, depuis des ans n'avait jamais fléchi (car il est à remarquer combien chez lui l'esprit allait de pair avec le corps), Anthime était agenouillé.

Il était à genoux, Anthime ; il tenait à deux mains un petit débris de stuc qu'il trempait de larmes, qu'il couvrait de frénétiques baisers. Il ne se dérangea pas d'abord, et Véronique, devant ce mystère, interdite, n'osant ni reculer ni entrer, déjà pensait à s'agenouiller elle-même, sur le seuil, bien en face de son mari, quand celui-ci se relevant sans effort, ô miracle ! marcha vers elle d'un pas sûr, et la saisissant à plein bras :

— Désormais, lui dit-il en la pressant contre son cœur et le visage penché vers elle, — désormais, mon amie, c'est avec moi que tu prieras.

VII

La conversion du franc-maçon ne pouvait demeurer longtemps secrète. Julius de Baraglioul n'attendit pas un jour pour en faire part au cardinal André, qui l'ébruita dans le parti conservateur et dans le haut clergé français ; tandis que Véronique l'annonçait au père Anselme, de

sorte que la nouvelle en parvenait bientôt aux oreilles du Vatican.

Sans doute Armand-Dubois avait été l'objet d'une faveur insigne. Que la Vierge lui fût réellement apparue, c'est ce qu'il était peut-être imprudent d'affirmer ; mais quand bien même il l'aurait vue seulement en rêve, sa guérison du moins était là, indéniable, démontrable, miraculeuse assurément.

Or, s'il suffisait peut-être à Anthime d'être guéri, cela ne suffisait pas à l'Eglise, qui réclama une abjuration manifeste, prétendant l'entourer d'un insolite éclat.

— Eh quoi ! lui disait à quelques jours de là le père Anselme, vous auriez, au cours de vos erreurs, propagé par tous les moyens l'hérésie, et vous vous déroberiez aujourd'hui à l'enseignement supérieur que le ciel entend tirer de vous-même? Combien d'âmes les fausses lueurs de votre vaine science n'ont-elles pas détournées de la lumière ! Il vous appartient de les rallier aujourd'hui, et vous hésiteriez à le faire ? Que dis-je : il vous appartient ? C'est votre strict devoir ; et je ne vous ferai point cette injure de supposer que vous ne le sentiez pas.

Non, Anthime ne se dérobait pas à ce devoir ; toutefois il ne laissait pas d'en redouter les conséquences. De gros intérêts qu'il avait en Egypte étaient, nous l'avons dit, entre les mains des francs-maçons. Que pouvait-il sans l'assistance de la Loge ? Et comment espérer qu'elle continuerait à soutenir celui qui précisément la reniait. Comme il avait attendu d'elle sa fortune, il se voyait à présent tout ruiné.

Il s'en ouvrit au père Anselme. Celui-ci, qui ne connaissait pas le haut grade d'Anthime, s'en réjouit fort, en

pensant que l'abjuration en serait d'autant plus remarquée. Deux jours après, le haut grade d'Anthime n'était plus un secret pour aucun des lecteurs de l'*Observatore* ni de la *Santa Croce.*

— Vous me perdez, disait Anthime.

— Eh ! mon fils, au contraire, répondait le père Anselme ; nous vous apportons le salut. Quant à ce qui est des besoins matériels, n'en ayez cure : l'Eglise y subviendra. J'ai longuement entretenu de votre cas le cardinal Pazzi qui doit en référer à Rampolla ; vous dirai-je enfin que, déjà, votre abjuration n'est pas ignorée de notre Saint Père ; l'Eglise saura reconnaître ce que vous sacrifiez pour elle et n'entend pas que vous soyez frustré. Au demeurant,ne pensez-vous pas que vous vous exagérez l'efficace (il souriait) des Francs-Maçons dans l'occurence ? Ce n'est pas que je ne sache qu'il faut trop souvent compter avec eux!... Enfin avez-vous fait l'estimation de ce que vous craignez que leur hostilité ne vous fasse perdre ? Dites-nous la somme, à peu près et... (il leva l'index de la main gauche à hauteur du nez, avec une bénignité malicieuse) et ne craignez rien.

Dix jours après les fêtes du Jubilé, l'abjuration d'Anthime se fit au Jésu, entourée d'une pompe excessive. Je n'ai pas à relater cette cérémonie dont s'occupèrent tous les journaux italiens de l'époque. Le père V. Socius du général des jésuites, prononça à cette occasion un de ses plus remarquables discours: Certainement l'âme du franc-maçon était tourmentée jusqu'à la folie, et l'excès même de sa haine était un présage d'amour. L'orateur sacré rappelait alors Saul de Tarse, découvrait entre le geste iconoclaste d'Anthime et la lapidation de Saint Etienne

de surprenantes analogies. Et pendant que l'éloquence du révérend père se gonflait et roulait à travers la nef comme roule dans une grotte sonore la houle épaisse des marées, Anthime songeait à la frêle voix de sa nièce, et dans le secret de son cœur remerciait l'enfant d'avoir appelé sur les péchés de l'oncle impie l'attention miséricordieuse de Celle qu'il voulait uniquement servir désormais.

A partir de ce jour, empli de préoccupations plus hautes, c'est à peine si Anthime s'aperçut du bruit qui se faisait autour de son nom. Julius de Baraglioul prenait soin d'en souffrir pour lui, et n'ouvrait pas les journaux sans battements de cœur. Au premier enthousiasme des feuilles orthodoxes répondaient à présent les huées des organes libéraux : à l'important article de l'*Observatore*, " Une nouvelle victoire de l'Eglise ", faisait pendant la diatribe du *Tempo Felice*, " Un imbécile de plus ". Enfin dans la *Dépêche de Toulouse*, la chronique d'Anthime envoyée l'avant-veille de sa guérison, parut précédée d'une notice gouailleuse ; Julius répondit au nom de son beau-frère une lettre à la fois digne et sèche pour avertir la *Dépêche* qu'elle n'aurait plus désormais à compter " le converti " parmi ses collaborateurs. La *Zukunft* prit les devants et remercia poliment Anthime. Celui-ci acceptait les coups de ce visage serein qu'apprête l'âme vraiment dévote.

— Heureusement le *Correspondant* va vous être ouvert; ça j'en réponds, disait Julius d'une voix sifflante.

— Mais cher ami, que voulez-vous que j'y écrive ? objectait bénévolement Anthime ; rien de ce qui m'occupait hier ne m'intéresse plus aujourd'hui.

Puis le silence s'était fait. Julius avait dû rentrer à Paris.

Anthime cependant, pressé par le père Anselme avait docilement quitté Rome. Sa ruine matérielle avait vite suivi le retrait de l'appui des Loges ; et les visites auxquelles Véronique, confiante dans l'appui de l'Eglise, le poussait, n'ayant pas eu d'autre résultat que de lasser et finalement d'indisposer le haut Clergé, amicalement il avait été conseillé d'aller attendre à Milan la compensation naguère promise et les reliefs d'une faveur céleste éventée.

LIVRE DEUXIÈME

JULIUS DE BARAGLIOUL

“ Puisqu'il ne faut jamais ôter le retour à personne. ”

RETZ — VIII, p. 93.

I

Le 30 mars, à minuit, les Baraglioul rentrèrent à Paris et réintégrèrent leur appartement de la rue de Verneuil.

Tandis que Marguerite s'apprêtait pour la nuit, Julius, une petite lampe à la main et des pantoufles aux pieds, pénétra dans son cabinet de travail, qu'il ne retrouvait jamais sans plaisir. La décoration de la pièce était sobre ; quelques Lépine et un Boudin pendaient aux murs ; dans un coin sur un socle tournant, un marbre, le buste de sa femme par Chapu, faisait une tache un peu crue ; au milieu de la pièce, une table renaissance énorme où, depuis son départ, s'amoncelaient livres, brochures et prospectus, sur un plateau d'émail cloisonné quelques cartes de visite cornées et, à l'écart du reste, appuyée bien en évidence contre un bronze de Barye, une lettre où Julius reconnut l'écriture de son vieux père. Il déchira tout aussitôt l'enveloppe et lut :

Mon cher fils,

Mes forces ont beaucoup diminué ces derniers jours. A de certains avertissements qui ne trompent pas, je comprends qu'il

est temps de plier bagage ; aussi bien n'ai-je plus grand profit à attendre d'une station plus prolongée.

Je sais que vous rentrez à Paris cette nuit et je compte que vous voudrez bien me rendre sans tarder un service : En vue de quelques dispositions dont je vous aviserai tôt ensuite, j'ai besoin de savoir si un jeune homme, du nom de Lafcadio Wluiki (on prononce Louki, le W et l'i se font à peine sentir) habite encore au douze de l'impasse Claude Bernard.

Je vous serais obligé de bien vouloir vous rendre à cette adresse et de demander à voir le susdit. (Vous trouverez facilement, romancier que vous êtes, un prétexte pour vous introduire). Il m'importe de connaître :

1° *ce que fait le jeune homme,*

2° *ce qu'il compte faire (a-t-il de l'ambition ? de quel ordre ?)*

3° *Enfin vous m'indiquerez quels vous paraissent être ses ressources, ses facultés, ses appétits, ses goûts...*

Ne cherchez pas à me voir pour l'instant ; je suis d'humeur chagrine. Ces renseignements aussi bien pouvez-vous me les écrire en quelques mots. S'il me prend désir de causer, ou si je me sens près du grand départ, je vous ferai signe.

Je vous embrasse.

Juste-Agénor de Baraglioul.

P.SC. Ne laissez point paraître que vous venez de ma part ; le jeune homme m'ignore et doit continuer de m'ignorer.

Lafcadio Wluiki a présentement dix-neuf ans. Sujet roumain. Orphelin.

J'ai parcouru votre dernier livre. Si après cela vous n'entrez pas à l'Académie, vous êtes impardonnable d'avoir écrit ces sornettes.

On ne pouvait le nier : le dernier livre de Julius avait mauvaise presse. Bien qu'il fût fatigué, le romancier parcourut les découpures des journaux où l'on citait son nom sans bienveillance. Puis il ouvrit une fenêtre et respira l'air brumeux de la nuit. Les fenêtres du cabinet de Julius donnaient sur des jardins d'ambassade, bassins d'ombre lustrale où les yeux et l'esprit se lavaient des vilenies du monde et de la rue. Il écouta quelques instants le chant pur d'un merle invisible... Puis rentra dans la chambre où Marguerite reposait déjà.

Comme il redoutait l'insomnie il prit sur la commode un flacon de fleurs d'oranger dont il faisait fréquent usage. Soucieux des prévenances conjugales il avait pris cette précaution de poser en contrebas de la dormeuse la lampe à la mèche baissée ; mais un léger tintement du cristal, lorsqu'ayant bu il reposa le verre, atteignit au profond de son engourdissement Marguerite qui, poussant un gémissement animal, se tourna du côté du mur. Julius, heureux de la tenir pour éveillée, s'approcha d'elle et tout en se déshabillant :

— Veux-tu savoir comment mon père parle de mon livre ?

— Mon cher ami, ton pauvre père n'a aucun sentiment littéraire, tu me l'as dit cent fois, murmura Marguerite qui ne demandait qu'à dormir. Mais Julius avait trop gros cœur :

— Il dit que je suis inqualifiable d'avoir écrit ces sornettes.

Il y eut un assez long silence où Marguerite plongea, perdant de vue toute littérature ; et déjà Julius prenait son parti d'être seul ; mais elle fit, par amour pour lui, un grand effort, et revenant à la surface :

— J'espère que tu ne vas pas te faire du mauvais sang.

— Je prends la chose très froidement, tu le vois bien, reprit aussitôt Julius. Mais ce n'est tout de même pas à mon père, je trouve, qu'il appartient de parler ainsi ; à mon père moins qu'à tout autre ; et précisément à propos de ce livre, qui n'est, à proprement parler, qu'un monument en son honneur.

N'était-ce pas, précisément, en effet, la carrière si représentative du vieux diplomate que Julius avait retracée dans ce livre ? En regard des turbulences romantiques, n'y avait-il pas magnifié la digne, calme, classique, à la fois politique et familiale existence de Juste-Agénor ?

— Tu n'as heureusement pas écrit ce livre pour qu'il t'en sache gré.

— Il me fait entendre que j'ai écrit l'*Air des cimes* pour entrer à l'Académie.

— Et quand cela serait ! Et quand tu entrerais à l'Académie pour avoir écrit un beau livre ! puis sur un ton de pitié : — Enfin ! espérons que les journaux et les revues sauront l'instruire.

Julius éclata :

— Les journaux ! parlons-en !... les revues ! ! et furieusement, vers Marguerite, comme s'il y allait de sa faute, avec un rire amer : — On m'éreinte de toutes parts.

Du coup Marguerite se réveilla complétement.

— Tu as reçu beaucoup de critiques ? demanda-t-elle avec sollicitude.

— Et des éloges, d'une émouvante hypocrisie.

— Comme tu faisais bien de les mépriser, ces journa-

listes ! Mais souviens-toi de ce que t'a écrit avant-hier Monsieur de Voguë : " Une plume comme la vôtre défend la France comme une épée. "

— " Une plume comme la vôtre, contre la barbarie qui nous menace, défend la France mieux qu'une épée ", rectifia Julius.

— Et le cardinal André, en te promettant sa voix, t'a affirmé dernièrement encore que tu avais derrière toi toute l'Eglise.

— Voilà qui me fait une belle jambe !

— Mon ami !...

— Nous venons de voir avec Anthime ce que valait la haute protection du clergé.

— Julius, tu deviens amer. Tu m'as souvent dit que tu ne travaillais pas en vue de la récompense ; ni de l'approbation des autres, et que la tienne te suffisait ; tu as même écrit là-dessus de très belles pages.

— Je sais, je sais, fit Julius impatienté.

Son tourment profond n'avait que faire de ces tisanes. Il passa dans le cabinet de toilette.

Pourquoi se laissait-il aller devant sa femme à ce débordement pitoyable ? Son souci, qui n'est point de la nature de ceux que les épouses savent dorloter et complaindre, par fierté, par vergogne, il devrait l'enfermer en son cœur. " Sornettes ! " Le mot, tandis qu'il se lavait les dents, battait ses tempes, bousculait ses plus nobles pensées. Et qu'importait son dernier livre ! Il oubliait la phrase de son père ; du moins il oubliait que cette phrase vînt de son père... Une interrogation affreuse, pour la première fois de sa vie, se soulevait en lui — en lui qui n'avait jamais rencontré jusqu'alors qu'approbation et sou-

rires — un doute sur la sincérité de ces sourires, sur la valeur de cette approbation, sur la valeur de ses ouvrages, sur la réalité de sa pensée, sur l'authenticité de sa vie.

Il rentra dans la chambre, tenant distraitement d'une main le verre à dents, de l'autre la brosse ; il posa le verre, à demi plein d'une eau rose, sur la commode, la brosse dans le verre, et s'assit devant un petit bonheur-du-jour en érable où Marguerite avait accoutumé d'écrire sa correspondance. Il saisit le porte-plume de son épouse ; sur un papier violâtre et délicatement parfumé commença :

Mon cher père,

Je trouve votre mot ce soir en rentrant. Dès demain je m'acquitterai de cette mission que vous me confiez et que j'espère mener à votre satisfaction, désireux de vous prouver ainsi mon dévouement.

Car Julius est une de ces nobles natures qui, sous le froissement, manifestent leur vraie grandeur. Puis rejetant le haut du corps en arrière, il demeura quelques instants, balançant sa phrase, la plume levée :

Il m'est dur de voir suspecter précisément par vous un désintéressement qui... Non. Plutôt :

Pensez-vous que j'attache moins de prix à cette probité littéraire que...

La phrase ne venait pas. Julius était en costume de nuit ; il sentit qu'il allait prendre froid ; froissa le papier, reprit le verre à dents et l'alla reposer dans le cabinet de toilette, tandis qu'il jetait le papier froissé dans le seau.

Sur le point de monter dans le lit, il toucha l'épaule de sa femme.

— Et toi, qu'est-ce que tu en penses, de mon livre?

Marguerite entr'ouvrit un œil morne. Julius dut répéter sa question. Marguerite, se retournant à demi, le regarda. Les sourcils relevés sous un amas de rides, les lèvres contractées, Julius faisait pitié.

— Mais qu'est-ce que tu as, mon ami? Quoi! tu crois donc vraiment que ton dernier livre est moins bon que les autres?

Ce n'était pas une réponse, cela; Marguerite se dérobait:

— Je ne crois pas que les autres soient meilleurs que celui-ci; na!

— Oh! alors!... — Et Marguerite, devant cet excès, perdant cœur, et sentant ses tendres arguments inutiles, se retourna vers l'ombre et se rendormit.

II

Malgré certaine curiosité professionnelle et la flatteuse illusion que rien d'humain ne lui devait demeurer étranger, Julius était peu descendu jusqu'à présent hors des coutumes de sa classe et n'avait guère eu de rapports qu'avec des gens de son milieu. L'occasion, plutôt que le goût lui manquait. Sur le point de sortir pour cette visite, Julius se rendit compte qu'il n'avait point non plus tout à fait le costume qu'il y fallait. Son pardessus, son plastron, son chapeau cronstadt même présentaient je ne sais quoi de décent, de restreint et de distingué... Mais peut-être, après tout, valait-il mieux que sa mise n'invitât pas à trop brusque familiarité le jeune homme. C'est par le propos, pensait-il, qu'il sied de l'amener à confiance.

Et, tout en se dirigeant vers l'impasse Claude Bernard, Julius imaginait avec quelles précautions, sous quel prétexte s'introduire et pousser son inquisition.

Que pouvait bien avoir affaire avec ce Lafcadio le comte Juste-Agénor de Baraglioul? La question bourdonnait autour de Julius, importune. Ce n'est pas maintenant qu'il venait d'achever d'écrire la vie de son père, qu'il allait se permettre des questions à son sujet. Il n'en voulait savoir que ce que son père voudrait lui dire. Ces dernières années le comte était devenu taciturne, mais il n'avait jamais été cachotier... Une averse surprit Julius tandis qu'il traversait le Luxembourg.

Impasse Claude Bernard, devant la porte du douze, un fiacre stationnait où Julius, en passant, put distinguer, sous un trop grand chapeau, une dame à toilette un peu tapageuse.

Son cœur battit tandis qu'il jetait le nom de Lafcadio Wluiki au portier de la maison meublée; il semblait au romancier qu'il s'enfonçait dans l'aventure; mais, tandis qu'il montait l'escalier, la médiocrité du lieu, l'insignifiance du décor le rebuta; sa curiosité qui ne trouvait où s'alimenter fléchissait et cédait à la répugnance.

Au quatrième étage, le couloir sans tapis, qui ne recevait de jour que par la cage de l'escalier, à quelques pas du palier faisait coude; de droite et de gauche des portes closes y donnaient; celle du fond, entr'ouverte, laissait passer un mince rais de jour. Julius frappa; en vain; timidement poussa la porte un peu plus; personne dans la chambre. Julius redescendit.

— S'il n'est pas là, il ne tardera pas à rentrer, avait dit le portier.

La pluie tombait à flots. Dans le vestibule, en face de l'escalier, ouvrait un salon d'attente où Julius allait pénétrer ; l'odeur poisseuse, l'aspect désespéré du lieu le recula jusqu'à penser qu'il eût aussi bien pu pousser la porte, là-haut, et de pied ferme attendre le jeune homme dans la chambre. Julius remonta.

Comme il tournait à nouveau le corridor, une femme sortit de la chambre voisine de celle du fond. Julius donna contre elle et s'excusa.

— Vous désirez ?...

— Monsieur Wluiki, c'est bien ici ?

— Il est sorti.

— Ah ! fit Julius, sur un ton de contrariété si vive que la femme lui demanda :

— C'est pressé, ce que vous aviez à lui dire ?

Julius, uniquement armé pour affronter l'inconnu Lafcadio, restait décontenancé ; pourtant l'occasion était belle : cette femme, peut-être, en savait long sur le jeune homme ; s'il savait la faire parler...

— C'est un renseignement que je voulais lui demander.

— De la part de qui ?

Me croirait-elle de la police ? pensa Julius :

— Je suis le comte Julius de Baraglioul, dit-il d'une voix un peu solennelle, en soulevant légèrement son chapeau.

— Oh ! Monsieur le comte... Je vous demande bien pardon de ne pas vous avoir... Dans ce couloir il fait si sombre ! Donnez-vous la peine d'entrer. (Elle poussa la porte du fond.) Lafcadio ne doit pas tarder à... Il a seulement été jusque chez le... Oh ! permettez !...

Et, comme Julius allait entrer, elle s'élança d'abord

dans-la pièce, vers un pantalon de femme, indiscrètement étalé sur une chaise, que, ne parvenant pas à dissimuler, elle s'efforça du moins de réduire.

— C'est dans un tel désordre, ici...

— Laissez ! laissez ! Je suis habitué, disait complaisamment Julius.

Carola Venitequa était une jeune femme assez forte, ou mieux : un peu grasse, mais bien faite et saine d'aspect ; de traits communs mais non vulgaires, et passablement engageants ; au regard animal et doux ; à la voix bêlante. Comme elle était prête à sortir, un petit feutre mou la coiffait ; sur son corsage en forme de blouse, qu'un nœud marin coupait par le milieu, elle portait un col d'homme et des poignets blancs.

— Il y a longtemps que vous connaissez Monsieur Wluiki ?

— Je pourrais peut-être lui faire votre commission ? reprenait-elle sans répondre.

— Voilà... J'aurais voulu savoir s'il est très occupé pour le moment !

— Ça dépend des jours.

— Parce que, s'il avait eu un peu de temps de libre, je pensais lui demander de... s'occuper pour moi d'un petit travail.

— Dans quel genre ?

— Eh bien ! précisément, voilà... j'aurais voulu d'abord connaître un peu le genre de ses occupations.

La question était sans astuce ; mais l'apparence de Carola n'invitait guère aux subtilités. Cependant le comte de Baraglioul avait recouvré son assurance ; il était assis à présent sur la chaise qu'avait débarrassée

Carola, et celle-ci, près de lui, accotée contre la table, déjà commençait de parler, lorsqu'un grand bruit se fits dans le corridor : la porte s'ouvrit avec fracas et cette femme parut, que Julius avait aperçue dans la voiture.

— J'en étais sûre, dit-elle ; quand je l'ai vu monter...

Et Carola, tout aussitôt, s'écartant un peu de Julius :

— Mais pas du tout, ma chère... nous causions. Mon amie Bertha Grand-Marnier ; Monsieur le comte... pardon ! voilà que j'ai oublié votre nom !

— Peu importe, fit Julius, un peu contraint, en serrant la main gantée que Bertha lui tendait.

— Présente-moi aussi, dit Carola...

— Ecoute, ma petite : voilà une heure qu'on nous attend, reprit l'autre, après avoir présenté son amie. Si tu veux causer avec Monsieur, emmène-le : j'ai une voiture.

— Mais ce n'est pas moi qu'il venait voir.

— Alors viens ! Vous dînerez ce soir avec nous ?...

— Je regrette beaucoup.

— Excusez-moi, Monsieur, dit Carola rougissante, et pressée à présent d'emmener son amie. Lafcadio va rentrer d'un moment à l'autre.

Les deux femmes en sortant avaient laissé la porte ouverte ; sans tapis, le couloir était sonore ; le coude qu'il faisait empêchait qu'on ne vit venir ; mais on entendrait approcher.

— Après tout, mieux que la femme encore, la chambre me renseignera, j'espère, se dit Julius. Tranquillement il commença d'examiner.

Presque rien dans cette banale chambre meublée ne se prêtait hélas ! à sa curiosité malexperte :

Pas de bibliothèque, pas de cadres aux murs. Sur la cheminée, la *Moll Flanders* de Daniel Defoë, en anglais, dans une vile édition coupée seulement aux deux tiers, et les *Novelle* d'Anton-Francesco Grazzini, dit le Lasca, en Italien. Ces deux livres intriguèrent Julius. A côté d'eux, derrière un flacon d'alcool de menthe, une photographie ne l'inquiéta pas moins : sur une plage de sable, une femme, non plus très jeune, mais étrangement belle, penchée au bras d'un homme de type anglais très accusé, élégant et svelte, en costume de sport ; à leurs pieds, assis sur une périssoire renversée, un robuste enfant d'une quinzaine d'années, aux épais cheveux clairs en désordre, l'air effronté, rieur, et complétement nu.

Julius prit la photographie et l'approcha du jour pour lire, au coin de droite, quelques mots pâlis : *Duino ; juillet* 1886,— qui ne lui apprirent pas grand chose, bien qu'il se souvînt que Duino est une petite bourgade sur le littoral autrichien de l'Adriatique. Hochant la tête de haut en bas et les lèvres pincées, il reposa la photographie. Dans l'âtre froid de la cheminée se refugiaient une boîte de farine d'avoine, un sac de lentilles et un sac de riz ; dressé contre le mur, un peu plus loin, un échiquier. Rien ne laissait entrevoir à Julius le genre d'études ou d'occupation auxquelles ce jeune homme employait ses journées.

Lafcadio venait apparemment de déjeûner ; sur une table dans une petite casserole d'aluminium, au-dessus d'un réchaud à essence, trempait encore ce petit œuf creux en métal perforé dont se servent pour préparer leur thé les touristes soucieux du moindre bagage ; et des miettes autour d'une tasse salie. Julius s'approcha de la table ; la table avait un tiroir et le tiroir avait sa clef...

Je ne voudrais pas qu'on se méprît sur le caractère de Julius, à ce qui va suivre: Julius n'était rien moins qu'indiscret ; il respectait, de la vie de chacun, ce revêtement qu'il plaît à chacun de lui donner ; il tenait en grand respect les décences. Mais devant l'ordre de son père il devait plier son humeur. Il attendit encore un instant, prêtant l'oreille, puis, n'entendant rien venir — contre son gré, contre ses principes, mais avec le sentiment délicat du devoir — il amena le tiroir de la table dont la clef n'était pas tournée.

Un carnet relié en cuir de Russie se trouvait là ; que prit Julius et qu'il ouvrit. Il lut sur la première page ces mots, de la même écriture que ceux de la photographie :

A Cadio, pour qu'il y inscrive ses comptes.
A mon loyal compagnon ; son vieux oncle.
Faby

et, presque sans intervalle, au dessous, d'une écriture un peu enfantine, sage, droite et régulière :

Duino. Ce matin, 10 *juillet* 86, *lord Fabian est venu nous rejoindre ici. Il m'apporte une périssoire, une carabine et ce beau carnet.*

Rien d'autre sur cette première page.

Sur la troisième page, à la date du 29 *août*, on lisait :

Rendu 4 *brasses à Faby.* — Et le lendemain :

Rendu 12 *brasses...*

Julius comprit qu'il n'y avait là qu'un carnet d'entraînement. La liste des jours, toutefois, s'interrompait bientôt, et, après une page blanche, on lisait :

20 *septembre : Départ d'Alger pour l'Aurès.*

Puis quelques indications de lieux et de dates ; et, enfin, cette dernière indication :

5 *Octobre : Retour à El Kantara.* 50 *kilom. on horse back, sans arrêt.*

Julius tourna quelques feuillets blancs ; mais un peu plus loin le carnet semblait reprendre à neuf. En manière de nouveau titre, au chef d'une page était écrit en caractères plus grands et appliqués :

QUI INCOMINCIA IL LIBRO
DELLA NOVA ESIGENTIA
E
DELLA SUPPREMA VIRTU.

Puis au-dessous, en guise d'épigraphe :

" *tanto quanto se ne taglia* "
Boccacio.

Devant l'expression d'idées morales l'intérêt de Julius s'éveillait brusquement ; c'était gibier pour lui. Mais dès la page suivante il fut déçu : on retombait dans la comptabilité. Pourtant c'était une comptabilité d'un autre ordre. On lisait, sans plus d'indication de dates ni de lieux :

Pour avoir gagné Protos aux échecs = 1 punta.
Pour avoir laissé voir que je parlais italien = 3 punte.
Pour avoir répondu avant Protos = 1 p.
Pour avoir eu le dernier mot = 1 p.
Pour avoir pleuré en apprenant la mort de Faby = 4 p.

Julius, qui lisait hâtivement, prit " punta " pour une pièce de monnaie étrangère et ne vit dans ces comptes qu'un puéril et mesquin marchandage de mérites et de

rétributions. Puis, de nouveau, les comptes cessaient. Julius tournait encore la page, lisait :

Ce 4 avril, conversation avec Protos :
“ Comprends-tu ce qu'il y a dans ces mots : PASSER OUTRE ” ?

Là s'arrêtait l'écriture.

Julius haussa les épaules, serra les lèvres, hocha la tête et remit en place le cahier. Il tira sa montre, se leva, s'approcha de la fenêtre, regarda dehors ; la pluie avait cessé. Il se dirigea vers le coin de la chambre où en entrant il avait posé son parapluie ; c'est à ce moment qu'il vit, accoté un peu en retrait, dans l'embrasure de la porte, un grand jeune homme blond qui l'observait en souriant.

III

L'adolescent de la photographie avait à peine vieilli ; Juste-Agénor avait dit : dix-neuf ans ; on ne lui en eût pas donné plus de seize. Certainement Lafcadio venait à peine d'arriver ; en remettant à sa place le carnet, Julius avait déjà levé les yeux vers la porte et n'avait vu personne ; mais comment ne l'avait-il pas entendu approcher ? alors, instinctivement, regardant les pieds du jeune homme Julius vit qu'en guise de bottines il avait chaussé des caoutchoucs.

Lafcadio souriait d'un sourire qui n'avait rien d'hostile ; il semblait plutôt amusé, mais ironique ; il avait gardé sur la tête une casquette de voyage, mais, dès qu'il rencontra le regard de Julius, se découvrit et s'inclina cérémonieusement.

— Monsieur Wluiki ? demanda Julius.

Le jeune homme s'inclina de nouveau sans répondre.

— Pardonnez-moi de m'être installé dans votre chambre à vous attendre. A vrai dire, je n'aurais pas osé y entrer de moi-même et si l'on ne m'y avait introduit.

Julius parlait plus vite et plus haut que de coutume, pour se montrer qu'il n'était point gêné. Le front de Lafcadio se fronça presque insensiblement ; il alla vers le parapluie de Julius ; sans mot dire, le prit et le mit à ruisseler dans le couloir ; puis, rentrant dans la chambre, fit signe à Julius de s'asseoir.

— Sans doute vous étonnez-vous de me voir ?

Lafcadio tira tranquillement une cigarette d'un étui d'argent et l'alluma.

— Je m'en vais vous expliquer en peu de mots les raisons qui m'amènent, et que vous allez comprendre très vite...

Plus il parlait, plus il sentait se volatiliser son assurance.

— Voici... Mais permettez d'abord que je me nomme ; — puis, comme gêné d'avoir à prononcer son nom, il tira de son gilet une carte et la tendit à Lafcadio, qui la posa, sans la regarder, sur la table.

— Je suis... je viens d'achever un travail assez important ; c'est un petit travail que je n'ai pas le temps de mettre au net moi-même. Quelqu'un m'a parlé de vous comme ayant une excellente écriture, et j'ai pensé que, d'autre part (ici le regard de Julius circula éloquemment à travers le dénûment de la pièce) — j'ai pensé que vous ne seriez peut-être pas fâché de...

— Il n'y a personne à Paris, interrompit alors Lafcadio, personne qui ait pu vous parler de mon écriture. — Il

porta alors ses yeux sur le tiroir où Julius avait, sans s'en douter, fait sauter un imperceptible sceau de cire molle, puis tournant violemment la clef dans la serrure et la mettant ensuite dans sa poche : — personne qui ait le droit d'en parler, reprit-il en regardant Julius rougir. — D'autre part (il parlait très lentement, comme bêtement, sans intonation aucune) je ne discerne pas encore nettement les raisons que peut avoir Monsieur... (il regarda la carte) que peut avoir de s'intéresser particulièrement à moi le comte Julius de Baraglioul. Cependant (et sa voix soudain, à l'instar de celle de Julius, se fit onctueuse et flexible) votre proposition mérite d'être prise en considération par quelqu'un qui a besoin d'argent, ainsi que vous y avez été sensible. (Il se leva.) — Permettez-moi, Monsieur, de venir vous porter ma réponse demain matin.

L'invite à sortir était nette. Julius se sentait en trop mauvaise posture pour insister ; il prit son chapeau, hésita un instant :

— J'aurais voulu causer avec vous davantage, dit-il gauchement. Permettez-moi d'espérer que demain... Je vous attendrai dès dix heures.

Lafcadio s'inclina.

Sitôt que Julius eut tourné le couloir, Lafcadio repoussa la porte et tira le verrou. Il courut au tiroir, sortit son cahier, l'ouvrit à la dernière page indiscrète et, juste au point où, depuis bien des mois, il l'avait laissé, il écrivit au crayon, d'une grande écriture cabrée, très différente de la première :

Pour avoir laissé Olibrius fourrer son sale nez dans ce carnet = 1 punta.

Il tira de sa poche un canif, dont une lame très effilée ne formait plus qu'une sorte de court poinçon, la flamba sur une allumette et, à travers la poche de sa culotte, d'un coup, se l'enfonça droit dans la cuisse. Il ne put réprimer une grimace. Mais cela ne lui suffit pas. Au-dessous de sa phrase, sans s'asseoir, penché sur la table, il récrivit :

Et pour lui avoir montré que je le savais : 2 punte.

Cette fois il hésita ; détacha sa culotte et la rabattit de côté. Il regarda sa cuisse où la petite blessure qu'il venait de faire saignait : il examina d'anciennes cicatrices qui, tout autour, laissaient comme des traces de vaccin. Il flamba la lame à nouveau, puis, très vite, par deux fois, l'enfonça derechef dans sa chair.

— Je ne prenais pas tant de précautions autrefois, se dit-il en allant au flacon d'alcool de menthe, dont il versa quelques gouttes sur les plaies.

Sa colère était un peu calmée, lorsque, en reposant le flacon, il remarqua que la photographie qui le représentait avec sa mère, n'était plus tout-à-fait à la même place. Alors il la saisit, la contempla une dernière fois avec une sorte de détresse, puis tandis qu'un flot de sang lui montait au visage, la déchira rageusement. Il voulut mettre le feu aux morceaux ; mais ceux-ci prenaient mal la flamme ; alors, débarrassant la cheminée des sacs qui l'encombraient, il posa dans le foyer, en guise de chenets ses deux seuls livres, dépeça, lacéra, chiffonna son carnet, jeta, par-dessus, son image et alluma le tout.

Le visage contre la flamme il se persuadait que, ces souvenirs, il les voyait brûler avec un contentement indicible ; mais quand il se releva, après que tout fut en

cendre, la tête lui tournait un peu. La chambre était pleine de fumée. Il alla à sa toilette et s'épongea le front.

A présent il considérait la petite carte de visite d'un œil plus clair.

— *Comte Julius de Baraglioul*, répétait-il. Dapprima importa sapere chi è.

Il arracha le foulard qu'il portait en guise de cravate et de col, défit à demi sa chemise et devant la fenêtre ouverte laissa l'air frais baigner ses flancs. Puis, soudain pressé de sortir, promptement chaussé, cravaté, coiffé d'un décent feutre gris — apaisé et civilisé dans la mesure du possible, Lafcadio ferma derrière lui la porte de sa chambre et s'achemina vers la place Saint-Sulpice. Là, en face de la mairie, à la bibliothèque Cardinal, il trouverait sans doute les renseignements qu'il souhaitait.

IV

En passant sous l'Odéon, le roman de Julius, exposé, frappa ses regards ; c'était un livre à couverture jaune, dont l'aspect seul eût fait bailler Lafcadio tout autre jour. Il tâta son gousset et jeta un écu de cent sous sur le comptoir.

— Quel beau feu pour ce soir ! pensa-t-il, en emportant livre et monnaie.

A la bibliothèque, un “dictionnaire des contemporains” retraçait en peu de mots la carrière amorphe de Julius, donnait les titres de ses ouvrages, les louait en termes convenus, propres à rebuter tout désir.

Pouah ! fit Lafcadio... Il allait refermer le dictionnaire,

quand trois mots de l'article précédent entrevus le firent sursauter. Quelques lignes au-dessus de :

Julius de Baraglioul (*Vmte*), dans la biographie de *Juste-Agénor*, Lafcadio lisait : " *Consul à Bucharest en* 1873 ". Qu'avaient ces simples mots à faire ainsi battre son cœur ?

Lafcadio, à qui sa mère avait donné cinq oncles, n'avait jamais connu son père ; il acceptait de le tenir pour mort et s'était toujours abstenu de questionner à son sujet. Quant aux oncles (chacun de nationalité différente, et trois d'entre eux dans la diplomatie), il s'était assez vite avisé qu'ils n'avaient avec lui d'autre parenté que celle qu'il plaisait à la belle Wanda de leur prêter. Or Lafcadio venait de prendre dix-neuf ans. Il était né à Bucharest en 1874, précisément à la fin de la seconde année où le comte de Baraglioul y avait été retenu par ses fonctions.

Mis en éveil par cette visite mystérieuse de Julius, comment n'aurait-il pas vu là plus qu'une fortuite coïncidence ? Il fit un grand effort pour lire l'article *Juste-Agénor* ; mais les lignes tourbillonnaient devant ses yeux ; tout au moins comprit-il que le comte de Baraglioul, père de Julius, était un homme considérable.

Une joie insolente éclata dans son cœur, y entonnant un tel tapage qu'il pensa qu'on allait l'entendre au dehors. Mais non ! ce vêtement de chair était décidément solide, imperméable. Il considéra sournoisement ses voisins, habitués de la salle de lecture, tous absorbés dans leur travail stupide... Il calculait : " né en 1821, le comte aurait 72 ans. Ma chi sa si vive ancora ?... " Il remit en place le dictionnaire et sortit.

L'azur se dégageait de quelques nuages légers que bousculait une brise assez vive. " Importa di domesticare

questo nuovo proposito ", se dit Lafcadio, qui prisait par-dessus tout la libre disposition de soi-même ; et, désespérant de mettre au pas cette turbulente pensée, il résolut de la bannir pour un moment de sa cervelle. Il tira de sa poche le roman de Julius et fit un grand effort pour s'y distraire ; mais le livre était sans détour ni mystère et rien n'était moins propre à lui permettre de s'échapper.

— C'est pourtant chez l'auteur de *cela* que demain je m'en vais jouer au secrétaire ! se répétait-il malgré lui.

Il acheta le journal à un kiosque, et entra dans le Luxembourg. Les bancs étaient trempés; il ouvrit le livre, s'assit dessus et déploya le journal pour lire les faits-divers. Tout de suite, comme s'il avait su devoir les trouver là, ses yeux tombèrent sur ces lignes :

La santé du comte Juste-Agénor de Baraglioul, qui, comme l'on sait, avait donné de graves inquiétudes ces derniers jours, semble devoir se remettre ; son état reste néanmoins encore précaire et ne lui permet de recevoir que quelques intimes.

Lafcadio bondit de dessus le banc ; en un instant sa résolution fut prise. Oubliant le livre, il s'élança vers une papeterie de la rue Médicis où il se souvenait d'avoir vu à la devanture promettre des *cartes de visite à la minute, à 3 francs le cent.* Il souriait en marchant ; la hardiesse de son projet subit l'amusait, car il était en mal d'aventure.

— Combien de temps pour me livrer un cent de cartes ? demanda-t-il au marchand.

— Vous les aurez avant la nuit.

— Je paie double si vous les livrez dès 2 heures.

Le marchand feignit de consulter son livre de commandes.

— Pour vous obliger... oui, vous pourrez passer les prendre à 2 heures. A quel nom ?

Alors, sur la feuille que lui tendit l'homme, sans trembler, sans rougir, mais le cœur un peu sursautant, il signa

LAFCADIO DE BARAGLIOUL

— Ce faquin ne me prend pas au sérieux, se dit-il en partant, piqué de ne recevoir pas un salut plus profond du fournisseur. Puis, comme il passait devant la glace d'une devanture : Il faut reconnaître que je n'ai guère l'air Baraglioul ! Nous tâcherons d'ici tantôt de nous faire plus ressemblant.

Il n'était pas midi. Lafcadio, qu'une exaltation fantasque emplissait, ne se sentait point d'appétit encore.

— Marchons un peu, d'abord, ou je vais m'envoler, pensait-il. Et gardons le milieu de la chaussée ; si je m'approche d'eux, ces passants vont s'apercevoir que je les dépasse énormément de la tête. Une supériorité de plus à cacher. On n'a jamais fini de parfaire un apprentissage.

Il entra dans un bureau de poste.

— *Place Malesherbes*... ce sera pour tantôt ! se dit-il en relevant l'adresse du comte Juste-Agénor dans un annuaire des téléphones. — Mais qui m'empêche ce matin de pousser une reconnaissance jusqu'à la rue de Verneuil ? (c'était l'adresse inscrite sur la carte de Julius.)

Lafcadio connaissait ce quartier et l'aimait ; quittant les rues trop fréquentées, il fit détour par la tranquille rue Vaneau où sa plus jeune joie pourrait respirer mieux à l'aise. Comme il tournait la rue de Babylone il vit des

gens courir : près de l'impasse Oudinot un attroupement se formait devant une maison à deux étages d'où sortait une assez maussade fumée. Il se força de ne point allonger le pas malgré qu'il l'eût très élastique...

Lafcadio, mon ami, vous donnez dans un fait-divers et ma plume vous abandonne. N'attendez pas que je rapporte les propos interrompus d'une foule, les cris...

Pénétrant, traversant cette tourbe comme une anguille, Lafcadio parvint au premier rang. Là sanglotait une pauvresse agenouillée.

— Mes enfants ! mes petits enfants ! disait-elle.

Une jeune fille la soutenait, dont la mise simplement élégante dénonçait qu'elle n'était point sa parente ; très pâle, et si belle qu'aussitôt attiré par elle Lafcadio l'interrogea.

— Non, Monsieur, je ne la connais pas. Tout ce que j'ai compris, c'est que ses deux petits enfants sont dans cette chambre au second, où bientôt vont atteindre les flammes ; elles ont conquis l'escalier ; on a prévenu les pompiers, mais, le temps qu'il viennent, la fumée aura étouffé ces petits... Dites, Monsieur, ne serait-il pourtant pas possible d'atteindre au balcon par ce mur, et, voyez, en s'aidant de ce mince tuyau de descente ? C'est un chemin qu'ont déjà pris une fois des voleurs, disent ceux-ci ; mais ce que d'autres ont fait pour voler, aucun ici, pour sauver des enfants, n'ose le faire. En vain j'ai promis cette bourse. Ah ! que ne suis-je un homme !...

Lafcadio n'écouta pas plus long. Posant sa canne et son chapeau aux pieds de la jeune fille, il s'élança. Pour agripper le sommet du mur il n'eut recours à l'aide de personne ; une traction le rétablit ; à présent, tout debout

il avançait sur cette crête, évitant les tessons qui la hérissaient par endroits.

Mais l'ébahissement de la foule redoubla lorsque, saisissant le conduit vertical, on le vit s'élever à la force des bras, prenant à peine appui, de-ci de-là, du bout des pieds aux pitons de support. Le voici qui touche au balcon, dont il empoigne d'une main la grille ; la foule admire et ne tremble plus, car vraiment son aisance est parfaite. D'un coup d'épaule, il a fait voler en éclats les carreaux ; il disparaît dans la pièce... Moment d'attente et d'angoisse indicible... Puis on le voit reparaître, tenant un marmot pleurant dans ses bras. D'un drap de lit qu'il a déchiré et dont il a noué bout à bout les deux lés, il a fait une sorte de corde ; il attache l'enfant, le descend jusqu'aux bras de sa mère éperdue. Le second a le même sort...

Quand Lafcadio descendit à son tour, la foule l'acclamait comme un héros :

— On me prend pour un clown, pensa-t-il, exaspéré de se sentir rougir, et repoussant l'ovation avec une mauvaise grâce brutale. Pourtant, lorsque la jeune fille auprès de laquelle il s'était de nouveau rapproché, lui tendit confusément, avec sa canne et son chapeau, cette bourse qu'elle avait promise, il la prit en souriant et, l'ayant vidée des soixante francs qu'elle contenait, tendit l'argent à la pauvre mère qui maintenant étouffait ses fils de baisers.

— Me permettrez-vous de garder la bourse en souvenir de vous, Mademoiselle ?

C'était une petite bourse brodée, qu'il baisa. Tous deux se regardèrent un instant. La jeune fille semblait

mue, plus pâle encore et comme désireuse de parler. Mais brusquement s'échappa Lafcadio, fendant la foule coups de canne, l'air si froncé qu'on s'arrêta presque ussitôt de l'acclamer et de le suivre.

Il regagna le Luxembourg, puis, après un sommaire pas au Gambrinus voisin de l'Odéon, remonta prestement dans sa chambre. Sous une latte du plancher, il ssimulait ses ressources ; trois pièces de 20 frs et une de x sortirent de la cachette. Il calcula :

Cartes de visite : six francs.

Une paire de gants : cinq francs.

Une cravate : cinq francs (et qu'est-ce que je trouverai propre pour ce prix-là ?)

Une paire de chaussures : trente-cinq francs (je ne leur emanderai pas long usage).

Reste dix-neuf francs pour le fortuit.

(Par horreur du devoir Lafcadio payait toujours comptant.)

Il alla vers une armoire et sortit un complet de souple heviotte, sombre, de coupe parfaite, point fatigué :

— Le malheur c'est que j'ai grandi, depuis... se dit-il n se ressouvenant de la brillante époque, non lointaine, u le marquis de Gesvres, son dernier oncle, l'emmenait ut fringant chez ses fournisseurs.

La malséance d'un vêtement était pour Lafcadio hoquante autant que pour le calviniste un mensonge.

— Au plus pressé d'abord. Mon oncle de Gesvres isait qu'on reconnaît l'homme aux chaussures.

Et par égard pour les souliers qu'il allait essayer, il ommença par changer de chaussettes.

V

Le comte Juste-Agénor de Baraglioul n'avait plus quitté depuis cinq ans son luxueux appartement de la place Malesherbes. C'est là qu'il se préparait à mourir, errant pensivement dans ces salles encombrées de collections, ou, plus souvent, confiné dans sa chambre et prêtant ses épaules et ses bras douloureux au bienfait des serviettes chaudes et des compresses sédatives. Un énorme foulard couleur madère enveloppait sa tête admirable en manière de turban, dont une extrémité restait flottante et rejoignait la dentelle de son col et l'épais gilet justaucorps de laine havane sur lequel sa barbe en cascade d'argent s'épandait. Ses pieds gantés de babouches en cuir blanc posaient sur un coussin d'eau chaude. Il plongeait tour à tour l'une et l'autre de ses mains exsangues dans un bain de sable brûlant, au-dessous duquel une lampe à alcool veillait. Un châle gris couvrait ses genoux. Certainement il ressemblait à Julius ; mais davantage encore à quelque portrait du Titien ; et Julius ne donnait de ses traits qu'une réplique affadie, comme il n'avait donné dans l'*Air des Cimes* qu'une image édulcorée de sa vie, et réduite à l'insignifiance.

Juste-Agénor de Baraglioul buvait une tasse de tisane en écoutant une homélie du père Avril, son confesseur, qu'il avait pris l'habitude de consulter fréquemment ; à ce moment on frappa à la porte et le fidèle Hector, qui depuis vingt ans remplissait auprès de lui les fonctions de valet de pied, de garde-malade et au besoin de conseiller, apporta sur un plateau de laque une petite enveloppe fermée.

— Ce Monsieur espère que Monsieur le comte voudra bien le recevoir.

Juste-Agénor posa sa tasse, déchira l'enveloppe et en tira la carte de Lafcadio. Il la froissa nerveusement dans sa main :

— Dites que... puis, se maîtrisant : Un Monsieur ? tu veux dire : un jeune homme ? Enfin quel genre de personne est-ce ?

— Quelqu'un que Monsieur peut recevoir.

— Mon cher abbé, dit le comte en se tournant vers le père Avril, excusez-moi s'il me faut vous prier d'arrêter à notre entretien ; mais ne manquez pas de revenir demain ; sans doute aurai-je du nouveau à vous apprendre, et je pense que vous serez satisfait.

Il garda le front dans la main, tandis que le père Avril se retirait par la porte du salon ; puis, relevant enfin la tête :

— Fais entrer.

Lafcadio s'avança dans la pièce le front haut, avec une mâle assurance ; arrivé devant le vieillard, il s'inclina gravement. Comme il s'était promis de ne parler point avant d'avoir pris temps de compter jusqu'à douze, ce fut le comte qui commença :

— D'abord sachez, Monsieur, qu'il n'y a pas de Lafcadio de Baraglioul, dit-il en déchirant la carte ; et veuillez avertir Monsieur Lafcadio Wluiki, puisqu'il est de vos amis, que s'il s'avise de jouer de ces cartons, s'il ne les déchire pas tous comme je fais celui-ci (il le réduisit en très petits morceaux qu'il jeta dans sa tasse vide), je le signale aussitôt à la police et le fais arrêter comme un

vulgaire flibustier. Vous m'avez compris?... Maintenant venez au jour, que je vous regarde.

— Lafcadio Wluiki vous obéira, Monsieur. (Sa voix très déférente tremblait un peu.) Pardonnez le moyen qu'il a pris pour s'introduire auprès de vous; dans son esprit il n'est entré aucune intention malhonnête. Il voudrait vous convaincre qu'il mérite... au moins votre estime.

— Vous êtes bien bâti. Mais cet habit va mal, reprit le comte qui ne voulait avoir rien entendu.

— Je ne m'étais donc pas mépris? dit, en hasardant un sourire, Lafcadio qui se prêtait complaisamment à l'examen.

— Dieu merci ! c'est à sa mère qu'il ressemble, murmura le vieux Baraglioul.

Lafcadio prit son temps, puis, à voix presque basse et regardant le comte fixement :

— Si je ne laisse pas trop paraître, m'est-il tout à fait défendu de ressembler aussi à...

— Je parlais du physique. Quand vous ne tiendriez pas de votre mère seulement, Dieu ne me laissera pas le temps de le reconnaître.

A ce moment le châle gris glissa de ses genoux à terre. Lafcadio s'élança, et, tandis qu'il était courbé, sentit la main du vieux peser doucement sur son épaule.

— Lafcadio Wluiki, reprit Juste-Agénor quand il fut redressé, mes instants sont comptés ; je ne lutterai pas de finesse avec vous; cela me fatiguerait. Je consens que vous ne soyez pas bête ; il me plaît que vous ne soyez pas laid. Ce que vous venez de risquer annonce un peu de braverie, qui ne vous messied pas; j'ai d'abord cru à de

l'impudence, mais votre voix, votre maintien me rassurent. Pour le reste, j'avais demandé à mon fils Julius de m'en instruire ; mais je m'aperçois que cela ne m'intéresse pas beaucoup, et m'importe moins que de vous avoir vu. Maintenant, Lafcadio, écoutez-moi : Aucun acte civil, aucun papier ne témoigne de votre identité. J'ai pris soin de ne vous laisser les possibilités d'aucun recours. Non, ne protestez pas de vos sentiments, c'est inutile ; ne m'interrompez pas. Votre silence jusqu'aujourd'hui m'est garant que votre mère avait su garder sa promesse de ne point vous parler de moi. C'est bien. Ainsi que j'en avais pris l'engagement vis-à-vis d'elle, vous connaîtrez l'effet de ma reconnaissance. Par l'entremise de Julius, mon fils, nonobstant les difficultés de la loi, je vous ferai tenir cette part d'héritage que j'ai dit à votre mère que je vous réserverais. C'est-à-dire que, sur mon autre enfant, la comtesse Guy de Saint-Prix, j'avantagerai mon fils Julius dans la mesure où la loi m'y autorise, et précisément de la somme que je voudrais, à travers lui, vous laisser. Cela s'élèvera je pense à... mettons quarante mille livres de rente ; je dois voir mon notaire tantôt et j'examinerai ces chiffres avec lui... Asseyez-vous, si vous devez être mieux pour m'entendre. (Lafcadio venait de s'appuyer au bord de la table.) Julius peut s'opposer à tout cela ; il a la loi pour lui ; je compte sur son honnêteté pour n'en rien faire ; je compte sur la vôtre pour ne jamais troubler la famille de Julius, non plus que votre mère n'avait jamais troublé la mienne. Pour Julius et les siens, Lafcadio Wluiki seul existe. Je ne veux pas que vous portiez mon deuil. Mon enfant, la famille est une grande chose fermée ; vous ne serez jamais qu'un bâtard.

Lafcadio ne s'était pas assis malgré l'invitation de son père qui l'avait surpris chancelant ; déjà maîtrisé le vertige, il s'appuyait au rebord de la table où posaient la tasse et les réchauds ; il gardait une posture très déférente.

— Dites-moi, maintenant : vous avez donc vu ce matin mon fils Julius ; il vous a dit...

— Il n'a rien dit précisément ; j'ai deviné.

— Le maladroit !... oh ! c'est de l'autre que je parle... Devez-vous le revoir ?

— Il m'a prié d'entrer chez lui en qualité de secrétaire.

— Vous avez accepté ?

— Cela vous déplaît-il ?

— ... Non. Mais je crois qu'il vaut mieux que vous ne vous ... reconnaissiez pas.

— Je le pensais aussi. Mais, sans le reconnaître précisément, je voudrais le connaître un peu.

— Vous n'avez pourtant pas l'intention, je suppose, de demeurer longtemps dans ces fonctions subalternes.

— Le temps de me retourner, simplement.

— Et après, qu'est-ce que vous comptez faire, maintenant que vous voici fortuné ?

— Ah ! Monsieur, hier j'avais à peine de quoi manger ; laissez-moi le temps de connaître ma faim.

A ce moment Hector frappa à la porte :

— C'est Monsieur le vicomte qui demande à voir Monsieur. Dois-je faire entrer ?

Le front du vieux se rembrunit ; il garda le silence un instant, mais comme Lafcadio discrètement s'était levé et faisait mine de se retirer :

— Restez ! cria Juste-Agénor avec une violence qui conquit le jeune homme ; puis, se tournant vers Hector :

— Ah ! tant pis ! Je lui avais pourtant bien recommandé de ne pas chercher à me voir... Dis-lui que je suis occupé, que... je lui écrirai.

Hector s'inclina et sortit.

Le vieux comte garda quelques instants les yeux clos ; il semblait dormir, mais à travers sa barbe on pouvait voir les lèvres remuer. Enfin il releva ses paupières, tendit la main à Lafcadio, et d'une voix toute changée, adoucie et comme rompue :

— Touchez là, mon enfant. Vous devez me laisser, maintenant.

— Il me faut vous faire un aveu, dit Lafcadio en hésitant ; pour me présenter décemment devant vous, j'ai vidé mes dernières ressources. Si vous ne m'aidez pas, je ne sais trop comment je dînerai ce soir ; et pas du tout comment demain... à moins que Monsieur votre fils...

— Prenez toujours ceci, dit le comte en sortant cinq cents francs d'un tiroir. — Eh bien ! qu'attendez-vous ?

— J'aurais voulu vous demander encore... si je ne puis espérer de vous revoir ?

— Ma foi ! j'avoue que ça ne serait pas sans plaisir. Mais les révérendes personnes qui s'occupent de mon salut m'entretiennent dans une humeur à faire passer mon plaisir en second. Quant à ma bénédiction, je m'en vais vous la donner tout de suite — et le vieux ouvrit ses bras pour l'accueillir. Mais Lafcadio, au lieu de se jeter dans les bras du comte, s'agenouilla pieusement devant lui, et, la tête dans ses genoux, sanglotant, tout tendresse aussitôt sous l'étreinte, sentit fondre son cœur aux résolutions farouches.

— Mon enfant, mon enfant, balbutiait le vieux, je suis en retard avec vous.

Quand Lafcadio se releva, son visage était plein de larmes.

Comme il allait partir et mettait dans sa poche les billets qu'il n'avait pas pris aussitôt, Lafcadio retrouva les cartes de visite et, les tendant au comte :

— Tenez, voici tout le paquet.

— J'ai confiance en vous ; vous le déchirerez vous-même. Adieu.

— Ç'aurait fait le meilleur des oncles, pensait Lafcadio en regagnant le quartier latin ; — et même avec quelque chose en plus, ajoutait-il avec un rien de mélancolie. — Bah ! — Il sortit le paquet de cartes, l'ouvrit en éventail et le déchira d'un coup sans effort.

— Je n'ai jamais eu de confiance dans les égouts, murmura-t-il en jetant " Lafcadio " dans une bouche ; et il ne jeta que deux bouches plus loin " de Baraglioul "

— N'importe, Baraglioul ou Wluiki, occupons-nous à liquider notre passé.

Il connaissait, Boulevard Saint-Michel, un bijoutier devant lequel Carola le forçait de s'arrêter chaque jour. A l'insolente devanture elle avait distingué, l'avant-veille, une paire de boutons de manchettes singuliers. Ils présentaient — reliés deux à deux par une agrafe d'or et taillés dans un quartz étrange, sorte d'agate embrouillardée, qui ne laissait rien voir au travers d'elle bien qu'elle parût transparente — quatre têtes de chat encerclées. Comme Venitequa portait — avec cette forme de corsage masculin qu'on appelle costume tailleur, ainsi que je l'ai déjà dit — des manchettes, et comme elle avait le goût saugrenu, elle convoitait ces boutons.

Ils n'étaient point tant amusants que bizarres ; Lafcadio les trouvait affreux ; il se fût irrité de les voir sur sa maîtresse ; mais du moment qu'il la quittait... Entrant dans la boutique il paya cent vingt francs ces boutons.

— Un bout de papier s'il vous plaît. Et sur la feuille que le marchand lui tendit, accoté contre le comptoir il écrivit :

A Carola Venitequa,
Pour la remercier d'avoir introduit l'inconnu dans ma chambre, et en la priant de ne plus y remettre les pieds.

Le papier plié, il le glissa dans la boîte où le marchand empaqueta le bijou.

— Ne précipitons rien, se dit-il, au moment de remettre la boîte au concierge. Passons encore la nuit sous ce toit, et contentons-nous pour ce soir de fermer notre porte à mademoiselle Carola.

(A suivre.) ANDRÉ GIDE.

LA JEUNESSE D'IBSEN [1]

I

ANNÉES D'ÉCOLE

De la " maison Stockman " [2] où s'étaient passées les premières années d'enfance de Henrik Ibsen, ses parents allèrent s'installer à une centaine de mètres plus loin de l'église, dans la maison de sa grand-mère Altenburg, qui était beaucoup plus

[1] Ces pages sont extraites de l'introduction biographique aux *Œuvres Complètes* d'Ibsen, dont la publication commencera bientôt aux Editions de la *Nouvelle Revue Française.*

[2] A. Skien. Elle était située au coin des rues actuelles du Prince et du Telemark. Ce n'est, d'ailleurs, pas là que Henrik Ibsen est né, d'après une déclaration de Knud Ibsen à M. H. Houen, mais dans la maison du négociant Wamberg, au coin de la rue du Roi et de la ruelle du Lion (aujourd'hui place de la gare), où ses parents, on ne sait pour quelle raison, étaient venus passagèrement habiter. Mais c'est bien à la maison Stockman, en face de l'ancienne église, que se rattachent les " souvenirs d'enfance. " — La rue Henrik Ibsen unit " la place " (celle où était l'église) et la " place de la de la gare ", qui est nouvelle. Prolongée le long du côté nord de la place nouvelle, la rue Henrik Ibsen y passerait devant l'emplacement de la maison Wamberg, et elle y passait lorsque le nom du poète lui fut donné. Le choix se trouvait donc justifié, mais le conseil municipal et Ibsen lui-même ne s'en doutaient pas.

grande [1]. Elle comprenait " un bâtiment principal à deux étages, avec dix chambres et sept poêles, plus la cuisine ; un bâtiment annexe avec lavoir, âtre, four, et marmite encastrée dans le mur, boulangerie, rouleau et chambre à provisions, plus un poêle ; en outre, un second bâtiment annexe, avec une chambre et un poêle, et un bûcher construit en charpente " [2]. Et l'on voit que Knud Ibsen possédait, en outre, une distillerie, plusieurs magasins de marchandises sur le port (*sæboder*), un terterrain, six vaches, quatre chevaux, quatre cochons.[3] Il dirigeait un commerce de boutique — objets fabriqués et produits coloniaux, ce que l'on appelait " commerce paysan " — et la boutique était tenue par son demi-frère Christopher Blom Paus. Bref c'était un homme actif, dont les opérations étaient fort étendues. Soit qu'il ait conduit ses affaires avec un certain désordre et vécu trop largement pour ses moyens, soit qu'il ait trop aisément signé des endossements, vers la fin de 1834 il ne put plus faire face à ses engagements, et, pendant neuf mois, du 12 novembre 1834 au 22 août 1835, le journal de Skien est rempli de

[1] Située au coin de la rue du Prince et de la ruelle de la Haie. Dans un tableau pour la taxe d'incendie, de 1817, elle était estimée 3000 speciedaler (env. 17000 fr.) tandis que la maison Stockman n'était comptée que 1860 spd. (10.500 fr.). — Communiqué par M. J. A. Schneider.

[2] *Ugeblad for Skien og Omegn*, 1835, n° 22

[3] *Ibid., passim.*

l'annonce des ventes aux enchères de ses biens. On y voit figurer non seulement Knud Ibsen, et sa belle mère, veuve Altenburg, mais aussi et des Plesner et des Paus. Il semble que toute la famille ait été plus ou moins atteinte. Toutefois Knud Ibsen fut seul ruiné. Il vendit ses meubles et jusqu'à ses montres. Il parvint sans doute à désintéresser tous ses créanciers, car il lui fut possible d'acquérir, à cinq kilomètres au nord de la ville, une ferme dont le propriétaire venait de mourir. [1]

La ferme de Nordre Venstœb, agréablement située sur un dos d'âne au centre d'une plaine bien cultivée, que bordent d'abruptes collines rocheuses couvertes de sapins, comprenait [2] une maison de quatre pièces, avec la cuisine et le four attenants, une petite étable, une chambre à provisions où l'on accédait par un pont, un jardin planté de pommiers et quelques champs. On a dû l'acquérir à bon compte, car elle avait été mise aux enchères après décès, et elle était fort délabrée. Elle pouvait comporter six à huit vaches. Le changement d'existence était grand. Cependant Knud Ibsen ne semble pas y avoir perdu sa bonne humeur. Le travail de la ferme ne devait pas être bien

[1] Henrik Jæger dit à tort que la ferme de Venstœb fut tout ce qui fut conservé de la fortune des Ibsen. V. *Ugeblad for Skien og Omegn*, 1835, n° 20, où la vente aux enchères de cette ferme est annoncée.

[2] Elle a été détruite par un incendie en mai 1913.

absorbant. Il allait à la chasse avec des amis de Skien, son voisin Cudrio, propriétaire de Sœndre Venstœb, et parfois son autre voisin Lœvenskjold, le châtelain de Fossum. Même, des gens de Skien, qui avaient formé une société de tir, se réunissaient, s'exerçaient, et tenaient la fête de leur concours annuel à Venstœb, évidemment moyennant une certaine contribution. « J'ai eu l'impression, dit mon informateur, qu'en somme on avait mené là-haut une vie assez gaie »[1].

Le jeune Henrik avait sept ans et demi lorsqu'on alla s'installer à Venstœb. On a beaucoup dit que le changement de fortune avait produit sur lui une impression profonde. Enfant précoce, d'une sensibilité vive, esprit réfléchi, on ne peut douter qu'il en a été frappé. Mais on a évidemment exagéré le contraste entre les réceptions si fréquentes dans les deux maisons de Skien, et la misère de Venstœb. A en juger par l'ironie d'Ibsen au sujet du paysage de pure architecture qu'il avait sous les yeux dans sa première enfance, on croirait plutôt que l'habitation à la campagne a dû lui être d'abord assez agréable, et que c'est seulement plus tard qu'il a compris la signification et l'importance du changement survenu.

Peut-être cependant s'est-il senti plus seul à la campagne qu'à la ville, où il avait déjà des camarades de son âge. Il avait, il est vrai, deux frères

[1] Lettre de M. H. Houen.

et une sœur : Johan Altenburg, né en 1830, Hedvige, née en 1832, Nikolaï, qui était né peu avant la déconfiture, et Knud Ibsen eut un cinquième enfant environ deux ans après, qui fut prénommé Ole Paus. Mais pour Henrik, l'aîné, ses frères et sœur n'étaient qu'une ressource médiocre, d'autant moins grande qu'il était fort avancé pour son âge, et montrait un caractère d'une exceptionnelle gravité. Il ne jouait pas comme les autres enfants, et, pour se protéger contre eux, se retirait dans un réduit, à côté de la cuisine, qu'il fermait au verrou, et cela, même en hiver, par des froids rigoureux. " Pour nous autres, dit sa sœur, il n'était pas, dans ce temps-là, un garçon agréable, et nous faisions toujours notre possible pour le déranger en jetant des pierres et des boules de neige contre son mur et sa porte ; nous voulions qu'il jouât avec nous, et quand nos attaques avaient lassé sa patience, il se précipitait dehors et nous poursuivait, mais comme il n'était habile à aucune espèce de sport, et que la violence était bien étrangère à son caractère,[1] il n'en était rien de plus ; il réintégrait son réduit, dès qu'il avait réussi à nous éloigner suffisamment. "[2] Il était d'ailleurs gentil

[1] Cependant, son plus jeune frère, interviewé par Erik Lie (*Verdens Gang*, 1906), se rappelle avoir reçu de lui une gifle, un jour que Henrik avait invité les paysans du voisinage à voir jouer la comédie à Venstœb.

[2] Presque tout ce qui concerne la vie de Henrik Ibsen à Venstœb

avec ses frères, et ne les taquinait pas. Il s'abtenait de prendre part à leurs jeux et volontiers les critiquait; on ne sentait, même quand il se moquait, aucune méchanceté dans ses paroles. [1]

Dans son réduit, sa "salle d'études", il lisait, ou regardait les images dans de vieux livres. C'est évidemment un souvenir de Venstœb, cette réplique de Hedvig, là qui Gregers, dans le *Canard sauvage*, demande si elle lit les livres qu'elle trouve chez son père : "Oh oui, quand je peux, mais la plupart sont en anglais, et je ne les comprends pas. Alors je regarde les images. Il y a un très gros livre, qui s'appelle Harrysons History of London ; il a cent ans, bien sûr ; et il y a dedans une telle masse d'images. En tête, est représentée la mort avec un sablier, et une jeune fille. Celle-là est vilaine, je trouve. Mais après, il y a toutes les autres images, avec des églises, des châteaux, des rues et de grands bateaux qui vont sur l'eau." Et il s'amusait à dessiner lui-même des images au crayon, ou à les les peindre à l'aquarelle. Il lisait surtout les sagas des rois de Norvège, et la Bible, puis il peignait sur carton, en brillants costumes, les personnages dont il avait lu l'histoire, les découpait, et les fixait

reproduit Henrik Jæger : *Henrik Ibsen, et literært livsbillede*, 1828-1888. Les citations d'une lettre de Madame Stousland lui sont empruntées.

[1] *Verdens Gang*, 19 mai 1903, article non signé, mais fait à l'aide de renseignements qui proviennent, paraît-il, de Madame Stousland.

chacun sur un bloc de bois, pour les faire tenir debout, et les disposer en groupes variés. Il défendait rigoureusement que l'on touchât à la table où ces poupées étaient posées.[1]

Ou bien encore, il préparait des tours de magie. Sa sœur raconte : " On lui permit, plusieurs dimanches, de donner le soir une séance de magie dans une des chambres de la maison, et tous les voisins furent invités à y assister. Je le vois encore distinctement debout dans sa veste courte, derrière une grande caisse enveloppée et décorée pour la circonstance, et alors, il exécutait des tours qui, aux yeux des spectateurs étonnés, paraissaient de la sorcellerie. Personne ne savait, bien entendu, que dans la caisse était assis le frère cadet de Henrik, lequel s'était fait, d'avance, bien payer. Sinon, il avait menacé de faire du scandale, et comme c'était là, pour Henrik, ce qui pouvait arriver de plus effroyable, il promettait toujours de faire ce que son frère exigeait. "

L'unique amusement de plein air dont il se souciât était de bâtir, et il lui arrivait d'y mettre une ardeur extrême. " Je me rappelle, entre autres, écrit la sœur, une forteresse, véritable œuvre d'art, me semblait-il alors ; elle avait exigé un très long travail de lui et d'un frère plus jeune. Mais la fortification ne devait pas durer ; lorsqu'elle fut achevée, il lui donna l'assaut et la détruisit de

[1] *Ibid.*

fond en comble. " Cette forteresse fut construite en pierres, avec son frère Nikolaï, sur un tertre du voisinage. Henrik Jæger suppose qu'il aura voulu ainsi reproduire quelque fait historique, pour mieux s'en rendre compte. C'est très vraisemblable. De bonne heure, il aima se rendre compte. Mais il n'a pas dit quelle était son idée, car sa pensée était solitaire.

Il parut sans doute trop ambitieux d'envoyer à l' " école latine ", ou lycée de Skien l'enfant pauvre. Il suivit les cours d'une école privée à l'usage des classes moyennes, où les mêmes matières étaient enseignées, sauf le latin. Il dut parcourir chaque jour à pied la distance qui séparait Venstœb de la ville : la vie était rude, en ce temps-là, et cela n'était pas exceptionnel. L'école était dirigée par deux licenciés en théologie, Johan Hansen et William Fredrik Stockfleth. Celui-ci vivait encore en 1892, lorsque J. B. Halvorsen rédigea l'article Ibsen de son dictionnaire des écrivains norvégiens, et il fut prié de résumer ses souvenirs. L'ancien maître se rappelait son élève comme un garçon tranquille, aux yeux singuliers, qui montrait un goût peu ordinaire pour le dessin, mais que rien, en dehors de cela, dans son allure et ses dispositions, ne faisait remarquer.[1] Le cours de religion, qui était donné par l'autre directeur, semble avoir été celui qui intéressait le plus Ibsen, et il complétait les leçons

[1] J. B. Halvorsen, *Norsk Forfatter-Leksikon*, t. III, p. 3.

par la lecture de la Bible. Un élève de la même école, qui est resté plusieurs années sur le même banc que lui, a conservé de son camarade un souvenir plus vivant que leur maître :

" Malgré bien des changements et des différences, il y a aussi bien des ressemblances où il se retrouve, pareil à lui-même et reconnaissable, le gamin à l'esprit lucide, l'intelligence profonde, l'humeur un peu vive et irritable, l'âme fougueuse, la langue acérée, volontiers satirique, mais en même temps amical et bon camarade. — A l'école, Ibsen avait déjà une curieuse disposition pour le dessin et la peinture. Bien des gens pensaient que dans cette voie il devait pouvoir devenir un artiste remarquable. Il y a sans doute encore des possesseurs de quelques uns de ces tableaux où il peignait avec ses simples couleurs à l'eau les vues des environs de Skien, par exemple la forge de Fossum dans son cadre d'un romantisme pittoresque, que l'on apercevait de la maison où ses parents habitaient alors. Je me rappelle très bien comme ces dessins resplendissaient à nos yeux d'enfants. Je possédais moi-même un petit tableau qu'Ibsen m'avait donné, un pâtre assis au sommet d'un rocher ; c'était superbe. — Ibsen était plus haut d'une tête que tous les gens. Il apprenait l'histoire avec ardeur. Dans sa façon de raconter des faits historiques, dans ses conversations sur les personnages historiques, il montrait

une profondeur de conception et une chaleur qui devaient éveiller fortement l'attention. Il avait un goût particulier pour la vieille histoire classique. — Le souvenir me revient du silence qui se fit dans la classe lorsqu'Ibsen lut son travail écrit, un rêve qu'il avait rédigé, et je me rappelle combien mon imagination d'enfant en fut saisie. Je n'ai, bien entendu, aucun moyen de reproduire exactement ou de contrôler ma mémoire dans les moindres détails, et l'on doit se rappeler que c'est un enfant qui a raconté cela, ou qui l'a rêvé ou vécu, comme on voudra. Les traits essentiels en étaient à peu près ceux-ci :

UN RÊVE

" Pendant une promenade " sur les hauts plateaux, " égarés et épuisés, nous fûmes surpris par l'obscurité de la nuit. Comme autrefois Jacob, nous nous couchâmes par terre, nos têtes sur des pierres. Mes camarades ne tardèrent pas à s'endormir, tandis que je n'y parvenais pas. Enfin la fatigue eut raison de moi ; alors, en rêve, un ange parut devant moi, et me dit : lève-toi, et suis-moi. Je demandai : Où veux-tu me conduire dans ces ténèbres ? Il répéta : Viens, je te ferai voir la vie humaine dans sa réalité et sa vérité. Et je le suivis — avec crainte, et l'on s'enfonça comme par des degrés immenses, si bien que les montagnes

au dessus de nous formèrent des voûtes colossales, et tout autour de nous s'étendait une énorme ville de morts, avec toutes les marques effrayantes de la mort et de la corruption : un monde entier enseveli, écroulé sous la puissance de la mort, une splendeur fanée, flétrie, éteinte. Au dessus de tout cela, une faible lumière crépusculaire, lugubre comme celle que les murs d'église et une croix de tombe peinte en blanc projettent sur le cimetière, éclairait les squelettes blafards, qui, en troupes infinies, remplissaient l'espace sombre. A ce spectacle une terreur glaciale m'envahit au côté de l'ange : " tu vois ici que tout est vanité. " Alors courut un frémissement, comme des premières, faibles menaces d'un orage commençant, c'était comme des milliers de soupirs gémissants, et cela monta jusqu'à des hurlements de tempête, au point que les morts s'agitèrent et levèrent les bras vers moi... je m'éveillai en criant — tout humide de la rosée froide de la nuit.

" Il m'a bien souvent semblé depuis que ce rêve renfermait comme une prédiction, un présage de toute la vie ultérieure d'Ibsen comme poète et écrivain, que ce qui avait été ressenti dans le rêve de l'enfant était la note dominante qui résonnait dans son œuvre poétique. [1]

[1] Ibsen, interrogé par Halvorsen, lui écrivit à ce sujet : " Ce devoir norvégien causa pendant quelque temps une tension dans mes rapports avec mon excellent maître Stockfleth. Stockfleth s'était, en

"Il y avait parmi nos camarades un individu assez bizarre et comique, que l'on appelait, en général, " l'astronome. " C'était un garçon dégingandé, à la chevelure rouge-feu, telle que je n'en ai jamais vue de pareille à aucune autre personne. Sa figure, avec des yeux drôles clignotant d'un air bonhomme, était d'une couleur à peine moins rutilante que ses cheveux, elle était comme illuminée par eux, et il portait, pour satisfaire à l'harmonie, un vêtement brun-rouge, dont la partie supérieure, en forme d'habit, ne contribuait pas peu à renforcer l'effet comique produit par l'ensemble du personnage. Son surnom lui était venu de ce qu'il observait et considérait avec une véritable passion la lune et les étoiles dans une petite lunette qu'il possédait, et à laquelle il tenait, on peut le dire, comme à la prunelle de ses yeux. Il n'était pas rare que l'on vît " l'astronome " assis dans un arbre ou sur une barrière de planches, regardant, du haut de cet observatoire, la lune à travers sa lunette, et, d'un air inimitablement comique, exprimant ce résultat de ses observations :... " Je ne crois tout de même pas qu'elle soit habitée. " — Il arriva ce qui arrive toujours dans une école : l'astronome, malgré toute sa bonhomie, eut quelques menues piques avec Ibsen,

effet, mis dans la tête que j'avais copié ce devoir dans quelque livre, et le dit en classe. Je repoussai son soupçon erroné avec une énergie qui ne lui plut pas. "

et s'assaya, en collaboration avec un autre camarade, dans l'art de l'épigramme. — Ibsen dévora l'affront avec un calme apparent, et ces rimailleurs croyaient déjà leur adversaire dûment châtié, quand un matin il se produisit ceci : nous venions de prendre place sur les bancs, mais la classe n'était pas encore commencée ; en face d'Ibsen était assis l'astronome dans sa rougeur coutumière, l'air satisfait ; soudain ses joues lumineuses prirent une couleur encore plus vive, et il se démena par dessus la table, avec la volonté manifeste d'user des *argumenta ad hominem*. La raison de sa fureur était un papier qu'Ibsen, de son côté, déployait devant lui, et qui semblait produire le même effet qu'un chiffon rouge devant certains animaux. C'était naturel : sur le papier était représenté le contemplateur d'étoiles dans tout l'éclat de sa couleur, sa lunette braquée sur une brillante demi-lune, et au dessous était écrite sa phrase scientifique : " Je ne crois pas qu'elle soit habitée ! " [1]

Le 1er octobre 1843 eut bien dans l'église de Gjerpen, dont dépendait Venstœb, la confirmation d'Ibsen. [2] Il avait quinze ans et demi seulement, mais la famille n'était pas en situation de lui donner une instruction secondaire complète et de

[1] J. B. Halvorsen, *op. cit.*, t. III, p. 3-5.

[2] F. Ording, *Oplysninger til Henrik Ibsens biografi*, dans *For kirke og kultur*, 1910.

le garder longtemps à sa charge. A l'examen d'instruction religieuse, le jeune Henrik obtint la note *très-bien*, qui n'était pas la meilleure note possible, mais la meilleure qui fut donnée. Knud Ibsen fut très fier de son fils, et d'autant plus vexé de voir qu'à la cérémonie, dans l'église, celui-ci n'avait été placé qu'au troisième rang, après le fils du bailli et un autre fils de propriétaire-cultivateur. L'usage était alors de faire au doyen qui présidait à la confirmation quelque cadeau, et l'on raconte que Knud Ibsen, pour se venger, prétendit que le bailli avait donné au doyen un rôti de veau.

Peu de temps après, la famille revint s'installer à Skien, dans une maison qui existe encore, rue Snibetorp. Knud Ibsen avait obtenu un poste à la caisse d'épargne de Skien. On se mit à chercher un métier pour Henrik. Il put alors suivre plus assidûment les cours d'une école de dessin, école du soir qu'il avait peut-être déjà fréquentée lorsqu'il habitait Venstœb, et c'est sans doute à ce moment qu'il rencontra la paysagiste Mandt, qui vivait dans le Telemark et venait parfois à Skien. Attentif à profiter de toutes les occasions, Henrik se fit donner par lui quelques leçons de peinture à l'huile,[1] car il voulait devenir peintre. Il faisait surtout de l'aquarelle, et un assez grand paysage[2] peint en 1842, une vue de la ferme de Follestad

[1] H. Ibsen : *Breve*, II, p. 181.

[2] Fait partie de la collection Rasmus Meyer, à Bergen.

au pied de son coteau boisé, d'une minutie laborieuse et en couleurs trop crues, montre, malgré l'imperfection du résultat, une correction de dessin et une habileté qui surprennent de la part d'un enfant de quatorze ans, qui s'était formé presque entièrement seul. Mais, quand bien même ses parents eussent admis que ce goût pour la peinture était l'indication d'un talent véritable, cela ne lui aurait ouvert qu'une carrière très problématique, surtout dans la Norvège d'alors. Il n'aurait pu gagner sa vie, dans l'hypothèse la plus favorable, avant de longues années, et il fallait qu'il la gagnât tout de suite. Un pharmacien connu de la famille accepta de le prendre comme commis, et Ibsen s'embarqua, au commencement (?) de 1844, pour se rendre à Grimstad, et y rejoindre son poste à la pharmacie Reimann.

II

LA PHARMACIE REIMANN

De Skien à Grimstad on longe la côte en suivant le chenal naturel compris entre elle et un interminable chapelet d'îlôts grands et petits, presque tous rochers complétement nus, gris, plus rarement jaunes, que séparent tantôt d'étroites passes, tantôt de larges ouvertures sur la mer. Parfois on aperçoit au delà une autre chaîne

d'écueils plus arides encore, et si l'on passe quelque détroit, on suit une large rue d'eau, bordée de deux rangées de pierres non construites, indéfiniment monochromes. Des bouées nombreuses, des pieux fixés sur les hauts fonds que l'eau recouvre à peine, indiquent les points dangereux de ces parages, où ne peuvent naviguer que les pilotes, car, si la mer y est, en général, parfaitement calme, il arrive aussi qu'elle s'y agite, les brouillards sont fréquents et les récifs guettent. La côte elle-même n'est, en bien des endroits, qu'une suite plus continue de rochers pareils, seulement un peu plus hauts que les îles, et la route présente alors un spectacle d'affreuse désolation. Mais, plus souvent, le roc y est en partie couvert de sapins, et laisse deviner, par places, un paysage moins sévère.

Voici que la côte s'abaisse ; on pénètre dans un golfe à l'étroite ouverture, et l'on approche d'un village aux maisons de bois, avec une église au centre et un bouquet d'arbres derrière : c'est Grimstad. Ibsen arriva vers la fin de l'hiver 1843-1844 en vue de ce trou perdu, où il savait qu'il devait rester des années, et l'aperçut caché sous la neige. Un souvenir de famille, déjà, l'y rattachait : sur sa droite, avant d'entrer dans le petit fjord, il s'était fait montrer, sans doute, la pointe de Hesnæs, près de laquelle son grand-père, autrefois, avait sombré.

Grimstad, si l'accès en est maussade, est du moins agréablement situé, joliment environné de bois de sapins, et le pays derrière, sans grands accidents de terrain, assez bien cultivé, coupé de bois et de lacs, est plutôt riant. Mais le village lui-même n'était guère engageant, avec ses maisons isolées ou par groupes, ses rues et ses espaces libres impraticables quand il y avait de la boue, et le bétail qui venait parfois jusque dans les rues. Il comptait alors 850 habitants, presque uniquement occupés à construire des navires dans toutes les petites criques du voisinage, ou à naviguer. La marine marchande se développait rapidement, et la petite ville était prospère. On y menait une vie frugale, simple et tranquille. En hiver, dans les rues sans aucun éclairage, parcourues au milieu par le ruisseau, on pouvait voir, par bien des fenêtres dépourvues de stores, les familles assises autour d'une table où brûlait une seule chandelle [1], et cela, même dans la " grande rue ". Comme à Skien, un petit nombre de familles formaient une sorte d'aristocratie bourgeoise locale, orgueilleuse et peu accueillante aux nouveaux venus, même de position similaire. Les familles de capitaines-marchands se mariaient entre elles. Chacun devait se tenir décemment et à son rang. La crainte de l'opinion était paralysante et restreignait les actes et même les pensées de chacun. Bjœrnson a décrit

[1] Chr. Due : *Erindringer fra Henrik Ibsens Ungdomsaar*, p. 13.

ce caractère des petites villes : “ Ici, on est tranquille — non par crainte de la police, car il n'y en a pas, — mais par crainte de faire parler de soi, tout le monde étant connu. Si l'on va dans la rue, il faut saluer à chaque fenêtre, où sans doute quelque vieille dame se tient assise, qui rend le salut. Il faut aussi saluer ceux que l'on rencontre, car tous ces gens paisibles pensent à ce qui est convenable en général, et à ce qui leur est dû en particulier. Quiconque dépasse la due mesure, selon son état ou sa position, perd son bon renom; car on ne connaît pas lui seulement, mais aussi son père et son grand-père, et l'on remonte jusqu'à celui, dans la famille, qui a manifesté des tendances malhonnêtes. ”[2] Ceci n'est pas, sans doute, spécifiquement norvégien, mais il est peu de pays où l'action de cette surveillance mutuelle ait été aussi forte. A Grimstad, où, de plus, la prospérité matérielle confinait les esprits dans les préoccupations d'intérêt, on aurait considéré comme une inconvenance qu'un jeune homme dans la situation d'Ibsen se permît d'avoir une opinion, par exemple, sur un sujet politique.

Or Ibsen, — on a déjà vu ce trait observé par ses frères à Skien — avait la terreur du scandale. Il était, par là, disposé à se soumettre à toutes les exigences formelles de la petite ville. Mais ces exigences étaient vraiment excessives. Il était

[1] Bjœrnstjerne Bjœrnson : *Fortællinger*, t. II, p. 124.

jeune. Toutes les ardeurs qui bientôt allaient bouillonner en lui ne pourraient pas être indéfiniment comprimées. En attendant, il vécut d'abord sans attirer l'attention, et dut pour cela faire sur lui-même un effort. Il s'isolait déjà volontiers, à Venstœb, dans sa " salle d'études ". Dans la pharmacie, en dehors de son service, sa solitude devint habituelle et continue. " On ne le voyait jamais dehors, du moins pendant la journée ". [1]

La boutique n'était pourtant pas un séjour agréable. Le pharmacien Reimann étant pauvre et chargé de famille, trois jeunes enfants — avait loué dans un quartier misérable du village, une maison de deux étages : un rez-de-chaussée bas, dont on pouvait presque atteindre le plafond avec la main, et un premier plus bas encore. L'installation était des plus primitives. L'apprenti couchait au premier, dans la même chambre que les trois enfants du pharmacien, et devait, pour aller se coucher, traverser la chambre des deux servantes. La pharmacie elle-même était une toute petite pièce mal soignée. Ce n'était d'ailleurs pas une sinécure que d'y servir les clients, car il n'y en avait pas d'autre sur la côte entre Kristiansand et Arendal, c'est-à-dire sur une longueur de 70 kilomètres, et l'on n'y vendait pas seulement des remèdes, mais aussi de l'alcool et des produits coloniaux. Le commis devait être fort occupé. De

[1] Chr. Due, *loc. cit.*, p. 18.

plus, pauvre et misérablement payé, mal habillé, étranger à Grimstad et sans relations avec la société de la ville, on conçoit qu'il était peu tenté de sortir. Il semble qu'il ait vécu en bons termes avec son patron, et comme celui-ci était membre de la société de lecture de la petite ville, fondée en 1835, il est probable qu'il s'est ainsi procuré des livres, et qu'il a lu, en attendant les clients, l'histoire universelle de Becker (mentionnée au 4me acte de Peer Gynt) et une bonne partie des vingt et un volumes de Holberg, qui fut toujours un de ses écrivains préférés, ainsi que des œuvres d'Ingemann, de la féministe suédoise Frederika Bremer et de madame Gyllembourg. Peut-être aussi a-t-il commencé dès lors à suivre la revue l'*Abeille*. Il a eu également occasion, par cette voie, de lire des traductions de Walter Scott, de Dickens et d'Eugène Sue, et des œuvres isolées de Hauch, Chr. Winther, Henrik Herz, H. C. Andersen, Victor Hugo — « l'histoire de Napoléon » — et Balzac (*Scènes de la vie de province*, sous le titre : *Les mystères des provinces.*) [1]

Mais si sérieux qu'il fût, et avancé pour son

[1] Tous ces ouvrages ont été acquis, au plus tard, en 1845 par la Société de lecture de Grimstad. V. Hans Eitrem : *Henrik Ibsen — Henrik Wergeland*, dans *Maal og Minne*, 1910, pp. 37 sqq. L'auteur a bien voulu me communiquer quelques renseignements complémentaires sur le séjour d'Ibsen à Grimstad.

âge, il ne pouvait, de seize à dix-neuf ans, s'absorber exclusivement dans ses fonctions de commis pharmacien et ses lectures. La société de Reimann ne pouvait lui suffire. Il lui fallait des amis, au moins des camarades. Tant qu'il fut chez Reimann, il n'en eut pas. Comme il fallait tout de même qu'il causât, qu'il rît, qu'il eût du mouvement autour de lui, il eut d'abord pour compagnon de jeux, semble-t-il, un être collectif : les gamins de Grimstad. Ils l'appelaient : " Le gars pharmacien ", ou même : Henrik, et dès qu'il se montrait dehors, ils l'entouraient, garçons et filles, car il y avait toujours occasion de s'amuser avec lui. Et alors, c'étaient des plaisanteries sur les voisins. On cite ainsi un impromptu où tous les prénoms d'une famille figurent à peu près comme ceci : " La table est servie, dit Sylvie ; ça n'est pas trop tôt, dit Margot, etc. " [1] Excité par les rires de ses auditeurs, il est clair qu'il ne se contentait pas toujours de jeux aussi innocents. Il satisfaisait ainsi aux besoins d'expansion de sa jeunesse d'une façon à la fois excitante et médiocre. Car la foule des gamins n'était que spectatrice, et il était seulement leur amuseur. Nulle camaraderie plus personnelle n'est résultée de là, et il a vécu au moins pendant trois ans, de seize à dix-neuf, dans une affreuse solitude.

[1] Bien entendu, ceci n'est pas une traduction. — *Eidsvold*, 1900, nº 233.

Il ne sortait presque pas. Naturellement timide, il n'adressait pas la parole aux personnes de son âge, ou plus âgées, et son air sévère et froid n'encourageait pas les autres à lui parler. " Une dame qui habitait alors à Grimstad a raconté qu'il circulait comme une énigme fermée à sept sceaux. Il causait une impression sombre, sérieuse, presque lugubre. Quelques amies de la dame se demandaient ce qu'il pouvait y avoir en cet étrange individu, d'autres en avaient presque peur. " [1] Il n'était pas plus agréable avec les enfants, et les servait chichement, lorsqu'ils venaient acheter de la réglisse, si bien qu'avant d'entrer ils montaient à un arbre, d'où ils pouvaient voir qui était dans la boutique, et s'en allaient s'ils apercevaient Ibsen. [2] Un homme qui est venu fréquemment à Grimstad entre 1860 et 1869, résume ainsi les souvenirs qu'il a recueillis des gens de l'endroit : " Les jeunes femmes de Grimstad ne l'intéressaient pas le moins du monde, et il était pour elles une énigme vivante. Il ne se souciait de rien de ce qui occupe le jeune homme ordinaire dans sa situation. D'abord, il n'était pas du tout sociable. Il méprisait les bavardages insipides et les commérages du café ou du thé de l'après-midi ; il n'avait pas de goût pour le whist, le boston ni les grogs ; et

[1] Henrik Jæger : *op. cit.*, p. 59.

[2] *Erindringer af Johan Schulerud*, dans *Verdens Gang*, 1910, n° 167.

enfin, ce qui n'était pas le moins grave, il ne savait pas danser. Il écoutait sans le moindre sourire les plaisanteries et les anecdotes humoristiques des marins à leur retour. Un jeune apprenti pharmacien à la chevelure en bataille et aux lèvres closes comme un étau, qui faisait des caricatures des citoyens notables et des épigrammes sur les gens qui avaient été aimables à son égard ne pouvait guère être apprécié des capitaines de mer de Grimstad. "[1] Il faisait peut-être des caricatures à cette époque, mais il ne les montrait à personne, parce qu'il n'avait personne à qui les montrer, et ses épigrammes ne pouvaient être encore, à ce moment, que les plaisanteries auxquelles il se livrait devant son public de gamins. A part cela, qui est plutôt de ses dernières années de Grimstad, tout le reste de la description vise les premières années, et cessera d'être vrai ensuite. Mais c'est sous cet aspect que son souvenir a été conservé à Grimstad — du moins par tous ceux qui n'ont pas eu avec lui de rapports vraiment personnels.

Et il n'est pas étonnant que, dans les conditions misérables où il vivait, accablé de sa solitude, et sentant contre lui une sorte de réprobation muette, il se soit raidi et ait pris une attitude de plus en plus hostile, en même temps que, dégoûté et ne voyant pas d'issue, il se laissait aller, et ne réagis-

[1] Hjalmar Hjorth Boyesen : *A commentary on the works of Henrik Ibsen*, p. 16.

sait plus que par un intime sentiment de mépris. Les vieux de Grimstad, interrogés plus tard, se le sont rappelés " petit et maigre, mais trapu, tout crasseux, avec une mèche de cheveux noirs pendant sur son front, et un regard incertain, fuyant... " [1]

Un jour, pourtant, un jeune homme passe devant la pharmacie Reimann avec un ami qui lui demande s'il a vu l'apprenti pharmacien, qui est un singulier individu. Non, le jeune homme n'a pas vu le commis. Il entre, et trouve qu'Ibsen porte une belle barbe noire, qui donne à sa physionomie animée, engageante, une expression énergique, et en même temps harmonieuse. " Aucune parole ne fut échangée, mais lorsque je reçus [ce que j'avais commandé], nos regards se rencontrèrent, et je remarquai alors dans ses beaux yeux une lueur qui fit impression sur moi. Cette lueur était l'étincelle, etc. " [2] Les yeux d'Ibsen étaient en effet fort beaux, mais aux gens de Grimstad, sans doute, il n'osait plus guère les montrer...

P. G. La Chesnais.

[1] *Eidsvold*, 1900, n° 233. L'article n'est pas signé, mais évidemment écrit par une personne qui a vécu à Grimstad.

[2] Chr. Due, *loc. cit.*, p. 20.

POÈMES

AVEC MOI-MÊME

Je me souviens d'un soir de mes vingt ans,
Que j'ai passé tout seul, caché dans l'herbe
Au milieu d'un grand pré déjà fraîchissant
Où mille crapauds exhalaient leur chant.

Les maisons étaient loin, la route aussi ;
Il y avait seulement les campanules
Et ce haut bouquet d'arbres immobiles
Et les grâces d'un jour lent à mourir ;

En allés, les gens : L'heure était venue
Où la nature est enfin seule à seule ;
Elle s'appartient, frémit et se parle
Et moi j'étais là comme un intrus.

J'étais là plus seul et nu et plus riche,
Plus dépouillé de tout, hormis de moi
Et plus recueilli sous ma propre voix
Et plus ramassé dans ma songerie.

J'entrais dans ce temps où les souvenirs
Commencent soudain
De meurtrir un peu le cœur qui les aime
Et qui les contemple et qui les étreint
Et craint de les perdre.

J'avais pu jusque là regarder au plus loin
D'un passé léger et tout en lumière :
Il était comme une allée de jardin,
Celle du milieu, qui est droite et nette ;
Quand on est au bout et qu'on se retourne,
Dans ses buis taillés on la revoit toute.

Mais ce premier âge était révolu ;
De l'ombre déjà gagnait mon enfance,
Allait-il maintenant falloir m'en aller
Vite, le cou tendu vers l'inconnu,
Sans me retourner ?

C'est pourquoi ce soir-là, caché dans l'herbe
J'écoutais en moi des voix anciennes
Tandis que régnait le chant des crapauds
Qui se déployait, en ondes pures
Loin, jusqu'aux confins de la clarté.

C'est pourquoi sortirent de ma mémoire
Et vinrent se blottir à mes côtés
Les adolescents que je venais d'être
Et tous les enfants que j'avais été.

Vinrent un à un ; les plus grands d'abord.
Je fus longtemps seul avec chacun d'eux
A le regarder et à lui parler,
A chercher sa voix, à chercher ses yeux,
A le retrouver en moi tout entier.

Ils vinrent tous là jusqu'aux petits enfants
Dont les yeux tout neufs avaient reçu le monde
Et qu'aujourd'hui, avide, j'interroge ;
Pas encore un oubli, pas encore un absent.
Ils vinrent très nombreux, croyais-je, à ces vingt ans,
Vingt ans si peu nombreux encore.

Hélas ! chacun d'eux rapportait sa peine
Dont je repleurais avec lui ;
Et rapportait, comme une rose, l'heure heureuse
Qui me faisait pleurer aussi.

Et c'est mi-pleurant que je leur ai crié
Comme en me donnant mission à moi-même :
O soyez-moi tous gardés à jamais !
Si loin qu'il faille aller, je vous emmène !

Je ne veux pas laisser même le plus dormant
Comme un mort, dans la nuit, en arrière ;
Qu'il n'y ait pas de morts, ô mémoire,
S'il reste un survivant !

Allons tous ensemble et jamais diminués
Mais grossis de ceux qui passeront demain ;
Et s'il advient que l'un s'arrête et nous quitte,
Je fais le serment de le ramener opiniâtrement.

Ainsi ce soir-là, de mes vingt ans,
Où j'ai eu grande joie et la première angoisse,
Je fis à moi-même cette promesse,
A moi rassemblé, total et vivant.

J'étais étendu sur le dos, dans l'herbe,
Mes yeux étaient grands ouverts sur le ciel ;
Ayant capturé la première étoile
Enfouie au Zénith,
Ils la quittaient un peu, sans la perdre
Quand passait peureuse et papillotante
La chauve-souris.

Mais comme le jeu de mes doigts dans l'herbe
Ce jeu de mes yeux était machinal,
Car ils regardaient ailleurs, des visages...

PAYSAGE

A Albert Doyen.

D'un côté de la route, il y avait un tertre,
Un tertre où je grimpai me reposer un peu ;
Sur son terreau moëlleux l'herbe était fine et droite.
Çà et là émergeaient des fronts de rochers bleus.

Devant moi et derrière, il y avait les vignes
Les vignes et la route, jusqu'aux bords du plateau ;
Et marquant l'horizon, une flèche d'église ;
Mais seule dans les vignes, une petite maison.

Une petite maison bien solide et bien blanche,
Enclose d'un mur bas que parait à chaque angle
Un arbre dru et rond posé comme un bouquet ;
Ça faisait un îlôt dans le peuple des vignes
Et cependant, là-bas, sur la route, on voyait
L'amorce du sentier qui devait y conduire.

Ah ! j'aimais cet endroit et saluais à mi-voix
Avec de tendres mots tout ce qu'il contenait :
— Fin clocher, doux clocher, vignes toutes ensemble !
Longs déploiements qui épousez le plateau souple,
Grand ciel vivant que regarde ma belle route
Et le sentier furtif entre deux rangs bien sages
Et la petite maison, la chère petite maison
Qui est là comme au sein d'une vaste musique !
Et vous, braves brins d'herbe qui seuls pouvez m'entendre...

***

Alors un des brins d'herbe
Se mit à me parler :
— Tu dis que tu nous aimes,
Mais tu vas t'en aller...

— Tu prétends que tu m'aimes,
Dit la maison dans les vignes,
Eh bien, il y a si tu veux,
Place ici pour toute ta vie.

— Eh bien, il y a si tu veux,
Dit le clocher avec sa cloche,
De quoi partager tout ton cœur,
Entre le bourg et les vignobles.

— De quoi dépenser tout ton cœur,
Dirent les vignes et le vent,
Tu le trouveras en marchant
Ici, chaque jour, à l'aurore ;

Tu le trouveras rien qu'à suivre
Le petit mur de la maison
A l'heure où le colimaçon
Coule du cristal sur les pierres ;
A l'heure où le premier rayon
Fait éclore deux papillons.

A l'heure où la mince fumée
Sort de ce toit-là et rejoint
Dans le ciel troublé de rosée
Les alouettes du matin...

Ah ! j'écoutais, avide et triste
Et j'amassais en grande hâte
Pour l'emporter dans ma mémoire
Tout ce que mes yeux pouvaient prendre.

C'était un endroit que j'aimais
Comme j'en avais tant aimés
Depuis que j'allais, sur la terre ;
Tant d'autres, déjà oubliés
Que je ne reverrai jamais...

Quand je tressaillis dans un grand soupir,
Quand je me levai enfin pour partir,
C'est que le plateau était plein de nuit.

Il n'y avait plus qu'une lueur trouble
Qui marquait la ligne de l'horizon,
Il n'y avait plus qu'une petite lumière,
Qui marquait la place de la maison.

CHARLES VILDRAC.

LE CINQUANTENAIRE D'ALFRED DE VIGNY

En 1898, Saint-Malo célébra par de larges fêtes le cinquantenaire de la mort de Chateaubriand. C'est exactement la date qui, pour son jubilé, convient, bien mieux que le centenaire de la naissance, à un grand mort littéraire du XIXe siècle. Cinquante ans encore après sa mort, la loi laisse son œuvre végéter et fructifier entre les mains de ses héritiers. L'entrée définitive dans la postérité, dans la mémoire humaine, ce que le positivisme appelle le sacrement de l'incorporation, a lieu ces cinquante ans révolus. Le moment alors paraîtrait venu de célébrer cette incorporation de la manière que Vigny lui-même, à ses rares heures illuminées, entrevoyait.

Regarde quelle joie ardente et sérieuse !
Une gloire de plus luit dans la nation.
Le canon tout puissant et la cloche pieuse
Font sur les toits tremblants bondir l'émotion.
Aux héros du savoir plus qu'à ceux des batailles
On va faire aujourd'hui de grandes funérailles.
Lis ce mot sur les murs : Commémoration !

Le canon et la cloche se sont tus, et la cinquantième année révolue n'a été une date que pour les éditeurs :

depuis deux mois les collections à bon marché se hâtent de jeter au public, pour le plus bas prix, les œuvres du poète, et c'est tout. Vigny, poursuivi dans l'existence par des misères sournoises, n'eut jamais l'infortune décorative et somptueuse de Chateaubriand. Rongé, ses dernières années, par un cancer de l'estomac, il se comparait à Prométhée, mais le rocher manquait. Cette diminution, cette discrétion triste, nous les retrouvons dans ce cinquantenaire sans éclat, bien différent de ceux qui commémorèrent et Chateaubriand et Musset.

Si Vigny l'avait pu prévoir, il s'en serait amèrement affligé. Il aimait la gloire, dans toutes ses formes matérielles. Il souffrit beaucoup des mauvais numéros qui lui échurent souvent, des humiliations qu'il reçut, des bénéfices qu'il manqua. C'est de sa mauvaise étoile qu'il fit, avec la conscience d'une déchéance et d'un pis-aller, la lumière de sa vie intérieure, la lampe silencieuse de sa solitude. Il fut, comme Baudelaire, Verlaine, Mallarmé, le héros de la sombre aventure que *Stello* a représentée sous les traits de Gilbert, de Chatterton, d'André Chénier. Et comme aux enfants qui méritent des louanges lorsqu'ils dorment bien, il faut peut-être savoir gré aux pompes officielles du goût très fin qu'elles marquèrent en ignorant ce cinquantenaire, en laissant Vigny à sa solitude et à la nôtre.

Durant ce stage de cinquante ans aux portes de la mémoire définitive, la lumière que rayonne Vigny est restée singulièrement stable. Quand la même date arrivera dans cinq ans pour Lamartine, dans vingt-deux ans pour Victor Hugo, quand elle est arrivée il y a quatre ans pour Alfred de Musset, la courbe de ces trois gloires a été et sera beaucoup plus accidentée, avec des cimes brusques et

des vallées profondes. Aujourd'hui chacun des trois est aimé plus ou moins contre l'un des deux autres. Vigny n'a jamais été élevé assez haut pour qu'une chute nette et dramatique ait pu faire dans sa destinée grande figure de bataille perdue. Il n'a cessé de gagner, comme un vin riche, lentement, régulièrement. Lui-même, à la fin de l'*Esprit Pur*, son testament poétique, avait pesé, évalué, avec une parfaite justesse sa fortune du lendemain.

Seul et dernier anneau de deux chaînes brisées,
Je reste, et je soutiens encor dans les hauteurs,
Parmi les maîtres purs de nos savants musées
L'IDÉAL du poète et des graves penseurs.
J'éprouve sa durée en vingt ans de silence,
Et toujours, d'âge en âge, encor je vois la France
Applaudir à mes vers et leur jeter des fleurs.

Les capitales du quatrième vers sont de lui. Il y a dans l'*Esprit Pur* un essai unique, un peu bizarre, pour marquer les mots essentiels et denses par la différence de la typographie. Vigny est le romantique dont la poésie présage le mieux la poésie mallarméenne : il est dès lors curieux que son dernier poème soit hanté par des préoccupations matérielles analogues à celles de *Un coup de dés jamais n'abolira le Hasard.* Et il a soin de nous souligner par là la face et la fonction de sa poésie : tournée et concentrée vers l'idéal. C'est parfaitement juste. De là sa faiblesse et sa force.

Si, laissant de côté, par abstraction, l'idéal de cette poésie, nous la regardons en tant que matière et réalité verbales, un point nous inquiète. Buffon nous dit que les ouvrages bien écrits sont les seuls qui passent à la postérité.

(Et pourtant la postérité accueille la *Critique de la Raison Pure*, abandonne l'*Histoire Naturelle* !) Comment alors se fait-il qu'Alfred de Vigny ait passé si aisément, si noblement, à la postérité, qu'il s'y installe avec une telle décision, lui qui, de tous les grands romantiques, est celui pourtant qui pèche le plus par le style et la langue ?

On pourra broncher devant cette affirmation : il suffira de regarder de près une page des *Destinées* pour reconnaître qu'aucun de nos grands poètes n'est plus éloigné que Vigny de révéler un maître de la langue. J'imagine que les grammairiens doivent le trouver insupportable, et comprendre difficilement qu'on l'admire.

Plus on avance des premières poésies aux dernières, plus on trouve de quoi scandaliser ces puristes. Et c'est suivant la même ligne que la veine du poète se raréfie, que les vers, fluant d'abord avec abondance, ensuite paraissent de plus en plus péniblement distillés. La narration d'*Eloa* ou du *Déluge* est parfaitement aisée et gracieuse : comparez lui le récit rocailleux de la *Sauvage*, et, dans la *Maison du Berger* ou la *Bouteille à la Mer*, à côté des plus splendides strophes, les vers durement noués, les paquets de platitudes et d'impropriétés, le bras de plâtre appliqué à un torse de marbre.

Des premières poésies aux dernières, le poète a abandonné ses appuis pour marcher seul, et seul il s'est souvent trouvé trop faible. C'est une question délicate de savoir si ses poèmes grecs de jeunesse sont en effet, comme il l'a dit, antérieurs à la publication des poèmes d'André Chénier, ou s'il les a, quand il les publia, légèrement antidatés ainsi que Lamartine et Hugo l'ont fait si souvent. Toujours est-il que ces poèmes procèdent, par leur recherche d'élé-

gance un peu molle et conventionnelle, du XVIIIe siècle : cette versification et cette langue du XVIIIe siècle avaient exactement, par leur vernis superficiel, de quoi donner l'illusion d'un tour de main expert et correct, de quoi soutenir, par des fonds substantiels, l'intermittence de lyrisme et de pureté poétique concentrés qui déjà donnait à l'art de Vigny sa figure particulière. Mais, de 1825 à 1830, devant l'éclat du romantisme militant et truculent, ce style se démode rapidement, on le voit s'écailler à vue d'œil. C'est alors que Vigny, bien plus encore que Lamartine, laisse tomber de sa poésie toute cette continuité, cette urbanité de langage correct, usuel, sans génie, qu'elle tient du siècle précédent. Il les laisse tomber sans pouvoir les remplacer, par autre chose que des idées poétiques plus hautes, des fulgurations poétiques plus intenses, mais plus irrégulières. Dès son début il avait eu la volonté et la prétention d'ouvrir des voies, d'être le premier dans les tentatives et les audaces auxquelles conviait le bouillonnement romantique. Il était fier d'avoir, par *Othello*, introduit le vers romantique à la Comédie-Française avant *Hernani*, d'avoir, par *Cinq-Mars*, précédé *Notre-Dame de Paris* dans l'imitation réussie de Walter Scott. Il revendique, avec raison d'ailleurs, pour *Moïse* et pour *Eloa*, l'honneur d'avoir été les premiers poèmes à incarner une pensée philosophique dans un récit. Comme Chateaubriand qui écrit les *Mémoires d'Outre-Tombe* en se préoccupant de Michelet, alors en pleine gloire, comme Victor Hugo qui songe dans la *Légende des Siècles* à ne pas se laisser dépasser par les *Poèmes antiques*, dans les *Chansons des Rues et des Bois* à suivre (comme un roi suit son héraut) les *Emaux et Camées*, Alfred de Vigny mettait

son amour-propre de poète à rester à l'avant-garde, à ne point paraître un attardé, à ne point se laisser dépasser par les jeunes audaces. C'est, je crois, une des raisons pour lesquelles il abandonna les qualités secondaires de tenue qui, transmises d'un style antérieur, lui paraissaient scolaires, et se lança, au détriment de ses mots et de sa syntaxe, vers des moyens d'expression plus romantiques et plus personnels. Comme il n'avait pas — loin de là — la santé verbale d'un Hugo, il marcha avec peine, dans un chemin hérissé de difficultés et de pièges, il sentit la langue broncher et fondre sous son effort infructueux, il se découragea, laissa échoués, dans son *Journal*, sans moyen de les réaliser, ses beaux plans de poèmes. Il fut, au contraire du mot de Bonald, une intelligence et une âme poétiques trahies par leurs organes.

Il a exalté " le bonheur de l'inspiration, délire qui surpasse de beaucoup le délire physique correspondant qui nous enivre entre les bras d'une femme ". Mais cette inspiration, chez lui, n'est pas création. Elle se dissipe stérilement. Il ne réussit jamais à donner, comme Lamartine et Victor Hugo, par le travail qui la suit, qui la matérialise et la fait descendre, l'illusion de sa présence, de son abondance, de sa flamme ; s'il en a éprouvé le bonheur, il ne l'a pas communiqué.

Le cas d'Alfred de Vigny est le même que celui de Baudelaire et de Mallarmé. Tous trois sont de grands poètes qui ne disposent pas d'une langue assez sûre, à qui manque la grammaire habituelle et spontanée de leur art, qui sont obligés à une lutte perpétuelle et ingrate où ils s'épuisent. Et Baudelaire et Mallarmé, d'éducation romantique, n'avaient pu débuter par la continuité tempérée

d'une *Eloa*. Remarquons que si la ressource habituelle et spontanée leur manque à tous trois, il n'en est pas de même de ce qui appartient à la conscience et à l'intelligence. Tous trois sont des poètes intelligents, des poètes qui pensent, et qui, beaucoup plus que les grands protagonistes de génie derrière lesquels ils prennent place, sont doués d'esprit critique. Mais l'esprit critique et la puissance de construction artistique vont-ils ensemble ? Je crois bien qu'ils allaient ensemble chez les classiques, et je ne sais si le génie classique n'implique pas, nécessairement, un élément proportionné d'esprit critique. Peut-être Racine, chez qui il y avait moins d'étoffe spontanée que de justesse et d'économie, de réflexion et d'art, et qui unissait à une sensibilité violente l'intelligence la plus saine et la plus mesurée, courait-il, sans y être tombé jamais, au même degré, un risque analogue à celui de Vigny, de Baudelaire et de Mallarmé. Il en était préservé par ce qui fait l'atmosphère même d'un siècle classique, par cet esprit de bienveillance mutuelle et de bonne domesticité, grâce auquel on peut " humblement supplier " sans déchoir, obtenir ce qui vous manque en imitant celui qui le possède, en gardant dans cette imitation sa liberté ; il pouvait prendre son bien où il le trouvait, s'appuyer, là où son génie fléchissait et se taisait, sur le présent et sur le passé. Racine est loin, aussi, de posséder sa langue par le centre et par le sang, comme Corneille ou Victor Hugo, de la maintenir comme eux en état perpétuel de tension et de création vigoureuses et sans effort. (Et Victor Hugo lui-même l'avait fort bien remarqué. Ses critiques de la langue racinienne, relatées d'après ses conversations par M. Paul Stapfer, sont parfois, seule-

ment parfois, injustes, souvent très exactes. Des vers tels que

> *Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée,*
> *Je n'osais dans mes pleurs me noyer à loisir.*

ne sont pas des exceptions...) Mais si son style est construit un peu du dehors, du moins s'est-il mis franchement à cette besogne, et la probité laborieuse attachée à son génie est devenue la plus authentique plénitude du génie. (Cela, Henri Ghéon l'a indiqué, je crois, dans son *Exemple de Racine.*) Et Racine, quand il écrivait, se faisait petit enfant à l'école non seulement de la nature, mais de Vaugelas : il avait toujours proche de lui les *Remarques sur la langue française*. Un romantique, au contraire, entre les quatre murs de son cabinet, est pape. Mais ce que supporte allègrement un Hugo, fait ployer les épaules plus frêles d'un Vigny et d'un Baudelaire.

Devant cette infériorité, d'où vient alors la juste ferveur dont est restée entourée la poésie de Vigny ? De la qualité poétique de ses plus beaux vers, de ceci, que seul des grands romantiques, il fut le poète de la vie intérieure et de ceci encore que les formes les plus récentes de notre poésie l'eurent pour précurseur.

Aucun exemple ne ferait, mieux que le sien, comprendre la différence de nature entre la parole et la poésie, et qu'un écrivain ordinaire peut être un grand poète. Je dis ordinaire, et non médiocre. En dehors de la poésie pure, il tient un bon rang, sans plus. Son théâtre n'existe guère, mais ses romans sont d'une technique, d'une construction parfaites : *Cinq-Mars* est bâti aussi savamment que *Quentin Durward* (ce n'est pas un mince éloge). Les

épisodes de *Servitude et grandeur militaires* sont à peu près aux grandes nouvelles de Mérimée ce que sont les *Poèmes* philosophiques aux morceaux de la *Légende des Siècles* ; ils ont plus de sens, de poids et de feu intérieur, moins de maîtrise et de liberté dans l'exécution. Ce qui manque toujours, c'est le net du style, ou la résignation aisée, légère, stendhalienne, à n'en avoir pas. Vigny a reçu tous les dons d'un écrivain complet, sauf la langue pour les accoucher, le repos et le loisir pour les mettre en œuvre : il lui a manqué ce qui communique, se répand et circule. Mais la part qui lui demeure reste belle, unique, perle sans prix.

Poésie, ô trésor, perle de la pensée...

Des vers, des strophes, faits de substance immatérielle, qui gardent, dans la mémoire, une hauteur et une dispersion d'étoiles, à la qualité suave desquelles les plus puissantes nappes de lyrisme romantique n'atteignent pas. Il semble qu'ils soient plus beaux de leur faiblesse, de leur isolement, et que sous une plus riche matière verbale ils ploieraient et se briseraient.

L'enthousiasme pur dans une voix suave,

le timbre pur de la poésie dans une voix dénuée de matière : le début et la fin de la *Maison du Berger*, la *Colère de Samson*, une partie de la *Bouteille à la Mer*, maintiennent dans les mémoires françaises deux à trois cents vers qui furent pour Vigny une raison suffisante de vivre.

Ta pensée a des bonds comme ceux des gazelles,
Mais ne saurait marcher sans guide et sans appui...
Ton œil se ferme au jour dès que le jour à lui...

Comme à Baudelaire et à Mallarmé, la pâte oratoire lui manque, et c'est pourquoi il existe pour le souvenir qui conserve les vers plus que pour la lecture qui s'attache aux pages. Dans la poésie la plus raffinée singulier retour, contre le livre, de la poésie primitive, confiée à la mémoire et faite pour elle...

Cette poésie, sans diffusion oratoire, et faite de lueurs intérieures, a pour fin naturelle d'éclairer la vie intérieure. Seul des poètes romantiques, Vigny vécut pour cela. Il pouvait dire, au contraire de Théophile Gautier : Je suis un homme pour qui le monde intérieur existe. " Je crois, écrit-il, au combat éternel de notre vie intérieure, qui féconde et appelle contre la vie extérieure qui tarit et repousse. " C'est la raison principale sans doute, de la faveur persévérante qui s'est attachée à lui. Lamartine et Hugo ont porté non seulement pendant leur existence, mais après leur mort, la peine de leur dérive dans la vie extérieure. A l'amour et à l'improbation leur nom a désigné autre chose que leur poésie pure et seule, et cette poésie, aujourd'hui, n'est pas encore, pour le regard des hommes, nettoyée de cette gangue adventice. Le droit d'aînesse, que Vigny a gardé intact et qu'il porte fièrement dans l'*Esprit Pur*, ils l'ont vendu pour un plat de lentilles, qu'ils ne digérèrent jamais.

Mais si Vigny fut le poète de la vie intérieure, ce fut, nous dit-il, malgré lui. Il y fut poussé sans ménagement, et cloîtré par une rude destinée. " La sévérité froide et un peu sombre de mon caractère n'était pas native. Elle m'a été donnée par la vie. " Et il en voit l'origine dans " une sensibilité extrême refoulée dès l'enfance par les maîtres et à l'armée par les officiers supérieurs. " Cest

le propre de toute sensibilité extrême de se sentir refoulée, et ce n'est point, d'ordinaire, auprès des professeurs et des colonels qu'elle saurait trouver, dans la vie, ses plus délicates satisfactions. Ce qu'il dit de cette sévérité, on le dirait aussi bien de toutes les parties élevées et solitaires de son âme. La vie qui lui échut le cribla de désillusions; mais toute autre destinée, sur sa nature, eût agi de même: il portait en lui l'esprit de désillusion, — les exigences à l'égard de la vie, le refus de s'abaisser et de se mouvoir pour satisfaire ces exigences.

" *Cinq-Mars*, *Stello*, *Servitude et Grandeur Militaire*, dit-il, sont les chants d'un poème épique sur la désillusion. " L'esquisse, si l'on veut, d'un poème épique chu dans le roman, mais qui, marchant entre ces brancards, sent, au dessus de lui, les ailes captives et mutilées des *Poésies*. Les romans, comme les poèmes, figurent en fresques décoratives les mémoires stylisés d'une âme. Noble, soldat, poète, il a dit dans *Cinq-Mars* l'écrasement de la noblesse.

Entre les voix ingrates et les bourgeois jaloux,

dans *Servitude* l'écrasement du soldat sous l'obéissance passive, dans *Stello* l'écrasement du poète sous toutes les figures diverses et ennemies, mais également impitoyables et pesantes, de l'Etat.

Il se tient ici, plus qu'aucun autre, dans le principe même et au foyer du romantisme; il en demeure l'âme de feu, triste et fervente. Les grands romantiques, pour qui le monde extérieur existe, se répandent pleins de santé et d'ardeur sur cet univers; ils marchent, au nom de leur personne, au nom de la vie, vers la conquête de la nature par la description aussi bien que vers la conquête du pouvoir

par l'éloquence : mais ce que le romantisme, sur toute sa ligne, et depuis Rousseau et Chateaubriand, se donne pour ennemi, c'est la vieille racine aryenne, le $\sqrt{st}$ fondamental de durée, de stabilité, d'être, qu'il y a, comme une coulée métallique, dans la plénitude de ce mot : l'Etat. On sait que de ce point de vue, partiel et partial, mais vrai dans son principe l'école de M. Maurras voit, pour le juger, le romantisme ; elle identifie ainsi romantisme et révolution, le romantisme débordant, conquérant, fondateur, restant le romantisme, comme l'Empire aux cent trente départements reste la Révolution. Or cet antagonisme du romantisme et de l'Etat, de la durée vivante d'une part et de la stabilité par l'institution d'autre part, il n'apparaît en nul endroit plus pur et plus clair que dans cette épopée romanesque en trois chants, ailée de poésie, dont parle Alfred de Vigny. La noblesse, ou le pouvoir du sang, le soldat ou le pouvoir de l'épée, le poète ou le pouvoir du génie, dès qu'ils ne sont pas encadrés, maintenus par une contrainte extérieure dont l'habitude fait peu à peu une contrainte intérieure, un honneur, débordent, troublent, usurpent, tyrannisent. Du même fonds que Chateaubriand, Vigny a dénoncé et détesté la monarchie administrative qui discipline la noblesse, l'Etat moderne qui ne laisse au soldat que le devoir d'obéir passivement, qui ne fait pas au génie poétique la place privilégiée dans la société. L'Etat, sous ces trois formes, l'exigence de stabilité sociale contre laquelle sont construits les trois romans, c'est pour Vigny et pour le romantisme une nature inhumaine, dans la bouche de laquelle prendrait place exactement la magnifique prosopopée de la *Maison du Berger* :

.....Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs.
Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
Je n'entends ni vos cris, ni vos soupirs ; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.
Je roule avec dédain sans voir et sans entendre
A côté des fourmis les populations.
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre.
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe.
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

Lisez dans Victor Hugo *Melancholia* des *Contemplations*. Souvenez-vous des *Misérables*. Cette figure de la Nature est exactement jumelle de celle que les romantiques ont prêtée à la société, à l'État. C'est contre elle qu'une poésie généreuse suscite l'émotion, l'indignation, le feu des libres ardeurs. Et la poésie de la *Maison du Berger*, comme l'aiguille du manomètre, en indique nettement, sur toute la machine sociale et séculaire, les deux résultats : le primat de la sensibilité féminine, la religion de la souffrance humaine.

Il semble que Vigny ait voulu dans Eva faire vivre le cœur pur de toute beauté et de toute tendresse, de toute noblesse et de toute poésie. Partir, oublier

sur son épaule nue
La lettre sociale écrite avec le fer,

ne connaître des choses qu'un lit silencieux pour des

cheveux unis... Ce que la Maison du Berger est aux machines de vitesse, de bruit et de fumée qu'il faut aux marchands, ce que le culte de la poésie est aux tréteaux de la politique, un cœur féminin, tendre et souffrant, l'est, pour l'homme, à tout le reste de la vie.

Religion de la souffrance. A tout ce qui s'appelle permanence, stabilité, fondées sur le sacrifice nécessaire, établies sur les fondations d'injustice dont ne se passe ni la nature ni la société, à ce qui est raison commune et loi permanente, la poésie et l'amour disent également anathème.

Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines
J'aime la majesté des souffrances humaines...
Aimons ce que jamais on ne verra deux fois...

Dans cette maison roulante du berger tient toute l'âme du romantisme, mais d'un romantisme à l'état de reflux, qui renonce à se proclamer berger d'hommes, n'est plus que le berger d'un cœur fidèle, d'une heure qui passe, se retire du monde pour s'abîmer dans le déchirant, le pathétique et le musical. Point de maturité fine après lequel l'instinct romantique se défera dans l'exaspéré, le maladif et le bizarre, après lequel l'amour de ce que jamais on ne verra deux fois se tournera en recherche de l'unique et du paradoxal que l'on ne saurait imaginer deux fois. La Maison du Berger où le poète s'est isolé, la voici prise dans le rythme du *Voyage* baudelairien.

Et les moins sots, hardis amants de la démence,
Fuyant le grand troupeau marqué par le destin,
Et se réfugiant dans l'opium immense,
Tel est du globe entier l'éternel bulletin.

Et la voici ensuite qui laisse tomber de son seuil au mendiant de la route l'*Aumône* de Mallarmé.

> *Tire du métal cher quelque péché bizarre,*
> *Et surtout ne va pas, drôle, acheter du pain!*

Toute la pensée, toute la poésie de Vigny se développe sur un rythme à deux temps, dans un pessimisme auquel sa conscience de lui-même fournit un remède et un abri. Deux temps qui sont : une servitude, une grandeur. Servitude à l'égard de l'extérieur, grandeur à l'égard de soi-même : " J'élèverai sur ces débris, sur cette poussière, la sainte beauté de l'enthousiasme, de l'amour, de l'honneur, de la bonté, la miséricordieuse et universelle indulgence qui remet toutes les fautes, et d'autant plus étendue que l'intelligence est plus grande. "

Ainsi s'élabore chez lui

> *L'essence fine de la vie intérieure.*

Mais elle ne se forme pas sans difficulté, sans résistance, et, par instants, dirait-on, sans mauvaise conscience. S'y complaire et la mettre trop haut eût gêné son pessimisme. Entré ou poussé dans la tour d'ivoire, il fallait bien qu'il y chantât, qu'il y embellît sa retraite ; mais du même fonds dont un poète exalte ce qu'il a et ce qu'il est, il met très haut ce qu'il n'est pas et qu'il n'a pas. Le Désir et la Possession sont le jour et la nuit alternés de l'inspiration poétique, comme de toute la vie humaine, bien qu'entre eux soit ménagée leur fusion dans les crépuscules délicats. Si l'on voulait, autrement que par cette alternance et ce rythme, découvrir aux *Destinées* une philosophie unique et stable, on se trouverait fort embarrassé.

Car les contraires y voisinent étrangement, et, dirait-on, avec intention. Avec la *Maison du Berger*, roulante et poétique, où son rêve intérieur isole l'homme de tout contact grossier, contraste la maison du colon, dans le *Sauvage*, l'ennoblissement de la vie civilisée, de la loi, qui s'opposent et s'imposent à la vie spontanée et à la liberté sauvage. Les vers à Eva font à la femme la plus fervente apothéose, la *Colère de Samson* s'avance sur elle chargée des plus âpres fureurs et de malédictions. Le désespoir de la *Mort du Loup* et du *Mont des Oliviers*, qu'en reste-t-il dans la *Bouteille à la Mer*? " Avoir toujours présente à la pensée, écrivait-il dans *Stello*, les images choisies entre mille de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier. " Et maintenant,

Oubliez les enfants par la mort arrêtés,
Oubliez Chatterton, Gilbert et Malfilâtre.
De l'œuvre d'avenir saintement idolâtre
Enfin oubliez l'homme en vous-même...

L'œuvre d'art, la bouteille à la mer, est devenue un absolu, qui se suffit, le même absolu qu'exalte l'*Esprit pur*.

Ton règne est arrivé, pur esprit, roi du monde.

La vie intérieure et la vie extérieure ne font plus qu'un pur diamant, à la fois le plus dur des corps et, jusqu'à son cœur, le plus pénétré de lumière. Celui qui dressa dans *Stello* les cahiers colériques du poète contre la société, dans ses dernières paroles ne sait plus, ne voit plus que l'œuvre de poésie, quand, se dévoilant nue, elle a rejeté le poète lui-même, comme un vêtement inutile.

De là la densité de ce frêle volume des *Poésies*, sa valeur

dramatique, sa concentration en profondeur, si différente de la riche expansion en gerbe d'un recueil lamartinien ou hugolien. Un homme s'avance entre les Destinées hostiles, invisibles, embusquées, il s'avance comme, dans *Servitude*, les vieux bataillons de la garde royale entre les projectiles des fenêtres et les fusils des barricades. Il garde assez de mâle courage pour noter les coups de la lutte. A l'heure de la mort, quand la bataille est terminée, il se sait vaincu par les Destinées, par la Destinée d'une vie dévouée à la désillusion, par la Destinée d'une poésie dont la main nerveuse et fine, mais débile, laissait à chaque instant échapper ou trembler l'instrument de son métier. Mais vaincu il garde l'honneur ; autant de formes d'honneur l'entourent, que de formes de la défaite. On comprend la substance et le fil des *Poésies* lorsqu'on voit tout au long le symbole de la Vie et de la Mort du Poète dans la vie et la mort du capitaine Renaud. Là-dedans, sur les défaillances et les maladresses, tout est arrivé, tout est sérieux. Ce sont ces puissances de sérieux et de sincérité, cette présence calme et ces grandes ailes repliées de la Vie intérieure, qui pendant ces cinquante ans, ont comme Apollon auprès d'Hector, écarté d'Alfred de Vigny les oiseaux de proie, la décomposition, gardé son œuvre fraîche pour lui faire franchir la porte mi-séculaire des dernières funérailles.

Aussi est-il naturel que des quatre ou cinq grands poètes romantiques, il ait eu l'influence je ne dirai pas la plus éclatante, mais la plus persévérante et la plus prolongée. J'ai dû rappeler plusieurs fois la chaîne Vigny-Baudelaire-Mallarmé. Elle me paraît certaine, et très logique. Elle fait, à l'écart des royaumes poétiques écla-

tants, une ligne de poésie pure, de volonté très haute, d'échec encouru, accepté, tourné en honneur. Baudelaire a dédié les *Fleurs du Mal*, en une grandiloquente inscription, à Théophile Gautier. Plutôt n'eussent-elles pas appartenu convenablement à Vigny ? Et de l'auteur des *Destinées* ne reçoivent elles pas ces trois impulsions qu'elles transmettent à Mallarmé et à tout le symbolisme ?

Ceci d'abord que l'œuvre du poète (l'œuvre des trois poètes) a pour centre et pour sujet non point tant la nature de l'homme que la nature du Poète.

Lorsque, par un édit des puissances suprêmes,
Le Poète apparaît dans ce monde ennuyé,
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes
Crispe les poings vers Dieu qui la prend en pitié.

La première pièce des *Fleurs du Mal* prend, avec un arrière-fonds de sourire et de parodie, le thème de la dernière pièce des *Destinées* (je ne fais pas, bien entendu, de chronologie), — la malédiction, la bénédiction du Poète. Rappelez-vous la plupart des thèmes des *Fleurs du Mal*, et songez que Mallarmé n'a guère en dehors de quelques sonnets d'amour, traité que ce sujet poétique, le Poète et la poésie ; notez, enfin, Verlaine étant ici laissé de côté, le narcissisme des symbolistes. Ni Lamartine, ni Hugo, ni Musset, n'avaient ainsi abstrait le poète de l'homme n'avaient, à propos de leur propre existence que Dieu

Mit au centre de tout comme un écho sonore,

chanté autre chose que les grands partis généraux, les larges émotions de la nature humaine. Victor Hugo avait

pu divaguer largement sur le rôle social et la fonction humaine du Poète, il ne l'avait point investi d'une sensibilité féminine, maladive et compliquée, ni mis devant un miroir cette nature privilégiée : les *Mages* touchent bien la corde opposée à la *Maison du Berger*, à l'*Albatros* de Baudelaire, au *Guignon* de Mallarmé. Vigny a bâti la tour d'ivoire, avec un peu de l'âme encore (la *Bouteille à la mer* l'atteste) d'un bon architecte romantique : ceux qui viennent après, et qui ont passé par Gautier, par *Fortunio*, par l'atelier des décorateurs, l'ornent de miroirs pervers, de " lits plein d'odeurs légères, de divans profonds comme des tombeaux. "

Ceci encore, (il ne s'agit pas d'influence, mais de communauté de génie) que les trois poètes, victimes d'un rêve trop haut, d'inquiétudes trop aiguës vers l'irréalisable n'ont laissé, dans le creux non rempli de nos mains, qu'une œuvre raréfiée, mutilée, le mince volume

Calme bloc ici bas chu d'un désastre obscur,

qu'ils semblent élever, comme César, au dessus d'un naufrage. Tous trois ont abondé en projets ; nous connaissons leurs livres d'esquisses, leurs poèmes en prose, que non seulement la mauvaise fortune, mais une volonté débile, et surtout la Némesis, la stérilité naturelle chez le poète qui ne sait que lui, ont conservés dans les limbes.

Ceci enfin que cette chaîne aboutit à un symbolisme, que le symbolisme a son ancêtre romantique dans Vigny comme le Parnasse avait eu son ancêtre romantique dans Gautier. Poète de la vie intérieure, c'est aux choses aussi, c'est à ses sujets poétiques que le génie de Vigny confère cette existence intérieure qui fait de leur dehors le signe

symbolique d'une puissance humaine, d'une âme. Quand il revendiquait comme son titre le plus méritoire celui de précurseur il ne se trompait pas. Plus qu'aucun poète de son temps il a mis autour du mot de poésie le plus délicat des sens et des résonnances qui lui donnent, pour une oreille d'aujourd'hui, son timbre indéfini.

Albert Thibaudet.

CHRONIQUE DE CAËRDAL

—

XXVI

HAMLET

I

LE PRINCE NOIR

Hamlet paraît. Où qu'il soit, il n'y a que lui. Il est vêtu de noir et de mélancolie. Le deuil qu'il porte n'est qu'une faible image de la désolation qui règne dans son âme. La mort d'un père très aimé l'a mis en confidence avec toute la mort.

Il arrive de voyage. Il est donc l'étranger chez lui, et l'ennemi peut être dans sa propre maison. Il ne reconnaît plus rien. Sa mère est la veuve infidèle, qu'une seule saison a consolée ; et elle a sur ses joues de femme mûre le fard de la dernière passion, la griffe sensuelle, les sceaux de volupté que les baisers d'un sale complice gravent dans la chair amollie de l'amoureuse, qui va sur ses cinquante ans. Cruelle ardeur de la maturité, feux bas d'un foyer qui s'éteint, ces flammes rouges

donnent à un fils du dégoût pour le visage de sa mère. Et ce nouveau roi, l'amant du déclin, le vendangeur de la vigne qui coule, est bien le traître, le meurtrier, le boucher charnel qu'il faut à cette malheureuse : il est hypocrite et grossier, mielleux et résolu, prudent et sans scrupules ; il doit être bouffon au lit, habile au jeu du chien à deux dos, bon pour le frisson et bon pour le rire, consolation des avilis ; plein de santé, le sang rafraîchi par l'astuce, il enterrera la vieille, qui sent déjà le musc et la fourmi.

Et, d'abord, Hamlet ne dit pas un mot. Sa première parole est secrète : il se parle à lui-même entre les dents, avec une amère raillerie. On lui reproche son air lugubre. Ce fils ne jouit pas assez de son père mort et de sa mère rajeunie par le plaisir des nuits adultères. Pourquoi n'accepte-t-il pas la loi commune ? Or, Hamlet est là tout entier : la loi commune lui fait horreur ; et tout en lui repousse cette loi commune, qui est le niveau des lieux bas.

La mort le désarçonne à jamais. Il pense que la mort de ce qu'on aime est un meurtre. Ainsi, l'assassinat de son père est le symbole redoutable du crime que toute mort implique et du tort qu'elle nous fait.

Hamlet s'avance entre les deux nuits de l'esplanade, où le fantôme sans repos va et vient dans la

brume. Hôte souffrant des ténèbres et du silence, comme Hamlet l'accueille généreusement ! Comme il s'élance à sa rencontre avec courage ! Quelle rapidité, quelle audace est la sienne quand il affronte le spectre nocturne et sa propre pensée, lui qui, dans le jour, a l'allure distraite et les gestes incertains de la timidité !

D'ailleurs, Hamlet est l'ennemi, pour ceux là mêmes qui le chérissent, parce qu'il est toujours le prince ; parce que son inflexible noblesse le divise d'avec tout ce qui l'entoure ; parce qu'il est à jamais le maître donné par la nature à l'espèce des sujets, dans la famille comme dans le royaume, celui que tous refusent, à cause de sa grandeur foncière et de sa pureté. Hamlet est vrai comme la pensée qui se poursuit elle même. Tous ses propos sont réels, et viennent de la passion intérieure. Il parle pour être, et non pour tromper les autres ou se duper. Il s'acharne à posséder le vain objet de l'existence. Pour faire le fou, il n'a qu'à penser tout haut, parmi toute cette canaille d'humanité qui pense avec ses mains pour voler le bien d'autrui, avec ses pieds pour tenir les places, et pour l'emplir avec son ventre.

II

SECRETS

Les uns veulent qu'Hamlet soit tout mystère, et les autres qu'il n'en ait aucun. Tantôt on en fait un héros de la plus touchante simplicité ; tantôt on s'amuse à en faire une espèce de chiffre, où les astrologues seuls trouvent un sens, se vantant d'en avoir reçu la grille d'Hermès Trismégiste en personne ; mais à l'ordinaire des astrologues, la grille de Paracelse est la prison des imposteurs où Nostradamus l'enferme.

Comme toutes les créatures vraiment vivantes, Hamlet est à la fois très simple et profondément complexe. Il faut rire des beaux esprits qui insinuent qu'on voit à présent dans Hamlet beaucoup plus que Shakspeare n'y a mis. Quoi de plus évident ? Shakspeare ne savait pas tout à fait ce qu'il voulait dire, quand il parlait la langue des idées les plus rares et des passions qui ne pardonnent pas ; tandis que Potachon de la Mirandole, journaliste *de omni re scibili*, à la bonne heure : quand il écoute les débats d'Hamlet avec sa propre conscience, il y ajoute tout le génie dè Poil de Carotte ; et voilà certes une cacade, dont Shakspeare ne se fût pas avisé sans lui. Comme il faut toujours un clown à Shakspeare, il est maintenant dans la salle.

Toute grandeur d'art est simple en son effet, et complexe en sa nature. Le trait est direct, mais il ne vient pas de si près qu'on pense. Les moyens ne sont pas compliqués, et les causes le sont étrangement.

En art et dans la vie intérieure, la vraie force n'est qu'une apparence, si elle n'est pas profonde. L'âme est sise dans la profondeur. Elle s'y nourrit non moins qu'elle s'y cache. Dans le sens de la profondeur, pour une seule tige qui pousse sa flèche, cent racines s'enlacent, tracent des chemins sous la terre et puisent la sève en des lieux différents.

La plus simple vie est un prodige d'intrigue et de complication. Les grandes œuvres d'art tiennent de la nature par cette analogie encore. La fable d'Hamlet est sans détours et sans replis. Le trait principal de l'action n'a pas moins de force que de simplicité : un fils qui venge le meurtre de son père, et qui passe du soupçon à la certitude, puis à la vengeance. Mais ce qui serait fort simple dans un fils ordinaire cesse de l'être dans un caractère profond. L'Oreste antique est tout uni : deux sentiments le partagent, l'un même étant de l'action plutôt que du caractère, puisqu'enfin le destin arme le héros pour la vengeance et l'oblige à l'accomplir malgré lui.

Il se trouve que le prince de Danemark est un poète, riche de toute la pensée humaine. Le fils

d'Agamemnon ne serait, tout au plus, que le capitaine de ses gardes. Il n'y saurait même pas prétendre : Hamlet n'a que faire de hallebardiers. Il est contraint d'agir, non par l'événement, mais par la conscience qu'il en a prise. Il y est conduit et plié par l'amour même : la loi ni la coutume n'y sont pour rien. Hamlet aimait et vénérait son père : Oreste n'a pas connu le sien. Toute sa complexion pensante, tout le sens intime qu'il a de la vie et du monde l'empêchent de passer à l'acte, l'entravent dans sa marche, lui retiennent le bras et lui lient les mains. Mais une volonté plus puissante le courbe et le domine : celle qui naît de la conscience contre la nature. Il ne prie pas ; on ne le surprend pas à genoux, dans le coin d'une église. Ha, ce n'est pas de croire à l'âme immortelle, à l'enfer et au péché qu'Hamlet est chrétien : c'est qu'il a conscience.

Et tel est l'abîme entre notre univers et le petit monde antique. Qui réconciliera la nature avec notre conscience ?

Voilà donc celui qu'une fatalité double, celle des événements et celle de la pensée, précipite dans l'action. Quel supplice de comparer le tumulte de la vie à la méditation de la mort.

Hamlet n'est chrétien qu'à demi : car il n'a pas à demi le sentiment de la vanité universelle.

III

D'HAMLET A PROSPÉRO

Hamlet est Shakspeare lui-même, si jamais héros d'un poème fut l'image du poète. Toutes les passions le hantent et lui sont familières ; mais en se livrant à la splendeur du chant, il est maître de l'orgue, et souvent il en joue, comme s'il offrait ce concert à un musicien invisible. L'esprit le plus vaste, l'imagination la plus belle font le plus grand cœur d'homme. Son analyse est une intuition des créatures. Sa première démarche est d'entrer au principe de tout objet vivant, et d'être au cœur de chaque vie, comme de la sienne. Il y va si profondément qu'il en a pris une vue désespérée et amoureuse. Du moins, je le sens ainsi. Il est aussi pessimiste qu'il est noble. Sa grâce est infinie dans la compassion spirituelle. Sa pitié, il me semble, est une contemplation sous l'angle du destin.

Il est un peu replet. Il se fatigue vite. Il dort peu, à petits coups. Il sue d'abondance, et sent la feuille de sauge. Il a le poil chaud, et l'œil aigu du marin. Ses blanches maigres mains disent, avec concision, ce qu'exige d'intelligence l'extrême délicatesse.

Il se tait, et sourit. Il est prince comme le calme, et il a la puissance soudaine des tempêtes.

Il aime la paix, et il comprend toutes les guerres. Toutes les folies de l'homme lui sont connues, et il en sait les excuses. Il n'est pas complice de ses plus violents dégoûts. Il n'y a rien de plus tendre que lui et de moins dupe.

Dur d'esprit à toutes les femmes, sauf aux jeunes filles et aux amantes ; et plein de douceur pour toutes, dans le train ordinaire des jours. Sa courtoisie est égale à son impatience. Il est cruel aux mères : car il leur pardonne et les juge. Son exquise gentillesse n'ôte rien à la rigueur de son jugement. La vie est l'unique objet qui vaille notre indulgence, et qu'elle lasse sans parvenir à la décourager. Il prend toujours parti pour cette folle reine, pour cette folle esclave.

Hamlet est le même homme que Prospéro, lequel a fui le monde et les villes. Mais peut être dans le pardon de Prospéro y a-t-il plus de dédain et de détachement que dans la douleur d'Hamlet et les tourments de sa conscience. Il faut croire encore à la vie pour la condamner. Qui pardonne à tout, de tout est bien dépris. Prospéro n'a plus qu'à mourir : Hamlet ne veut pas la mort : il la subit. Prospéro l'invente ; et pour mieux s'y coucher, pour en goûter plus solitairement le repos, il met les nuages de la fantaisie et les ailes du rêve entre le monde et lui. Les fureurs et l'amertume d'Hamlet sont encore un combat. Prospéro se fait un linceul de son divin sourire.

Comme il meurt à trente ans, Hamlet annonce le silence. Prospéro s'y range et s'y réfugie. Plein de poèmes sublimes, il les garde pour lui seul : il choisit le thème de la mort, et consacre ses chants à l'adieu. Il prive les hommes de sa musique, pour les épargner peut être plus que pour leur nuire. Il se réserve la suprême harmonie du sourire et du pardon.

Non, la vie ne fait pas banqueroute à la grande âme. Ce n'est que la faillite du bonheur. Mais toutes les offenses du destin et la mort même, rien ne peut diminuer d'un atome l'ardeur de notre peine, et la beauté de notre douleur.

IV

ÊTRE NOBLE

Les vertus de la plus haute noblesse lui sont naturelles. Quel homme a plus d'esprit ? Prospéro désespéré, Ariel nocturne, il est léger comme un rayon et sublime avec grâce.

Il ne peut souffrir la bassesse. De là qu'il est si peu propre à la vie de famille. C'est l'abaissement de sa mère qui l'anime à jamais contre elle.

La finesse délicate, la courtoisie, l'élégance de la parole, rien ne manque à ce prince. Il est d'une patience et d'une mesure, que l'outrage même ne lasse pas du premier coup. A Laërtes brutal

qui l'insulte de toutes les manières et qui lève la main, il oppose une douceur qui étonne. " Pour quelle raison en usez-vous ainsi avec moi, Monsieur ? Je vous ai toujours aimé. " Et il va jusqu'à lui demander pardon. Il est brave pourtant, comme l'être sans reproche. Son dégoût de la mort ne fait pas qu'il tienne à la vie. " Je m'en soucie autant que d'une épingle ."

Le commun peuple l'aime ; et il est chéri de ses amis. Ce n'est pas sa faute, s'il ne lui en reste qu'un. Horatio est seul digne d'une telle amitié. Il n'est pas moins raffiné que son prince, et ses sentiments sont exquis. Certes, il règne entre ces deux amis la ravissante courtoisie qui est la pudeur du don le plus vrai et le plus tendre. Ce ton, d'une admirable élégance, est la musique de l'amitié. Une confiance fraternelle sans ombre de familiarité. Dans l'amitié véritable, il n'y a que des chevaliers : la moindre trahison est mortelle aux amis : elle commence pour eux à la première fourbe, et dès que l'un des deux n'a pas horreur de faire sa dupe de l'autre. Quand Hamlet ne sera plus, Horatio se rappellera son prince comme le plus beau luxe de sa vie.

(*à suivre*) ANDRÉ SUARÈS.

NOTES

LA LITTÉRATURE

LA LITTÉRATURE, CRÉATION, SUCCÈS, DURÉE, par *F. Baldensperger* (Paris, 1913).

Cet ouvrage groupe et classe à peu près toutes les notions générales que nous avons sur la littérature. Il est scientifique en ce sens qu'il s'attache uniquement au *comment* des phénomènes et ne s'égare pas dans la recherche inutile de leur *pourquoi*. L'auteur constate le fait littéraire et montre ce qu'il est et quelles lois semblent conditionner son développement. Les titres des différents chapitres indiquent suffisamment quelle est sa méthode : *Effort vers l'expression*, *Exigences de la formule*. C'est la partie la plus importante. On y voit le besoin d'expression intégrale aux prises avec l'armée bien disciplinée des mots, des formules, des clichés. Et sous ces phénomènes ainsi décrits et classés empiriquement, on sent qu'il y a des lois qu'une critique plus haute, plus dégagée de l'impression et de la personnalité découvrira sans doute un jour. (Par exemple : comment et quand un mot, une expression, se vident-ils de leur contenu, etc.) C'est une science encore à ses débuts, tout à fait différente de la critique littéraire, et qui tient à la psychologie. L'auteur montre ensuite comment les notions directrices se transforment, et arrive ainsi au rôle des " inadaptés " dans la création de nouvelles formes littéraires. Il indique alors les deux modes de renouvellement du fonds verbal et idéal : le recours au passé national et l'appel à

l'étranger. Ce sont des formules heureuses, dignes de rester, jusqu'à ce que de nouvelles précisions viennent les remplacer, dans le vocabulaire de la critique.

La seconde partie du livre de M. Baldensperger est consacrée aux rapports de la littérature avec la société. Il détruit d'abord, ou du moins réduit à de justes proportions, la doctrine de Taine, " la littérature, expression de la société ". Les chapitres consacrés au succès, à la " gloire ", à la formation des légendes, sont moins intéressants et semblent, du moins à des professionnels, presque inutiles. Mais il ne faut pas oublier que ce livre appartient à une collection de vulgarisation scientifique. L'auteur a raison d'insister sur la relativité du succès, sur le " jeu de probabilités " sur quoi est fondée " toute renommée durable. " Pourtant il y a un problème qu'il n'a pas abordé, et qui semble avoir sa place dans le chapitre du succès : c'est celui de la culture intellectuelle. Qui lit ? quelles classes sociales ont eu et ont actuellement le privilège de la culture littéraire ? Et c'est ici que la relativité générale de ces questions se limite un peu, et qu'on arrive à plus de précision. Il y a une courbe assez nette ; il y a une loi qui semble attacher aux classes dirigeantes, en tout temps, le privilège de la culture artistique. Par exemple, il existe actuellement une littérature populaire, c'est-à-dire que lit et goûte le peuple : mélodrame, feuilletons. Il faudrait étudier de près cette littérature ; mais, dès l'abord, elle paraît bien n'être qu'un sous-produit de la littérature des classes dirigeantes : elle est en retard, elle représente et s'obstine à représenter des états antérieurs de la littérature bourgeoise. Elle est conservatrice tandis que la littérature dirigeante est novatrice ; c'est là son caractère éminent : même lorsqu'elle se croit, politiquement, réactionnaire, la littérature des classes dirigeantes est de tendances révolutionnaires. M. Baldensperger a touché cette question dans le chapitre de la transformation des notions directrices. Il ne semble pas avoir insisté assez, alors, sur la tradition, sur la nécessité, qui paraît absolue, de la

tradition. Pas de littérature sans tradition. Rien de plus traditionnaliste que la littérature, l'éloquence, le drame de la révolution française : ils sont même en retard, reprennent de trop haut ; et ce sont les émigrés qui, plus près de la tradition, eux-mêmes représentants de la tradition se trouvent être les vrais novateurs. Il est probable que, si la révolution qu'on annonce depuis si longtemps, réussissait, par exemple cette année, introduisant soudain dans la classe dirigeante une majorité toute nouvelle, nous verrions reparaître de vieilles formes littéraires aujourd'hui démodées ; les plus audacieux se montreraient disciples des écrivains de 1860-1870 ; d'autres découvriraient le Parnasse et le naturalisme (les vers des demi-lettrés, primaires, noblesse provinciale, etc., sont des imitations inconscientes de Lamartine), ou bien même on verrait se réaliser le néo-classicisme, sage, médiocre, pré-romantique, à la Delille, que certains critiques de l'école monarchiste actuelle, semblent désirer. Et les nouveaux dirigeants seraient forcés, pour aller plus loin, pour s'exprimer à leur tour, de demander la tradition littéraire aux survivants de l'aristocratie qu'ils auraient vaincue. M. Baldensperger aurait pu insister davantage là-dessus : il n'y a pas que le recours au passé ; il y a la tradition — non pas au sens tout sentimental où on l'entend parfois — la tradition nécessaire, ininterrompue de génération à génération. Il y a continuité, c'est la grande loi, la loi de la vie même.

Mais il y a encore ceci : le fait littéraire est bien moins fréquent que ne paraît le croire M. Baldensperger. Il considère deux sortes de littérature : la commerciale et la désintéressée. Mais il existe une littérature désintéressée qui est aussi nulle, aussi privée d'influence que la littérature commerciale. L'équilibre entre l'expression et la formule ne se produit que rarement, et jamais par hasard : il y faut un génie. La phrase, qu'il cite, d'Edmond About : " Tout homme a dans sa vie la matière d'un bon roman " nous semble aujourd'hui l'opinion d'un illettré. S'il a la matière d'un bon roman, il a la matière

de dix, de vingt bons romans. Il n'y a ni hiérarchie ni (surtout) vérité littéraires, il n'y a qu'un petit nombre de grands écrivains. Et à ce petit nombre d'écrivains créateurs de formes nouvelles, correspond un public restreint. Que ce public se recrute dans la classe dirigeante, cela n'a rien de surprenant, étant donné le loisir de cette classe. Mais il ne coïncide pas exactement avec elle. De même qu'il arrive que, dans un village, c'est le châtelain qui est un primaire et l'instituteur qui est un lettré, de même il n'y a pas que des dirigeants dans cette aristocratie de la sensibilité esthétique. Mais dans l'état actuel de la société c'est d'abord sur les classes dirigeantes que se fait sentir l'influence des grands écrivains découverts et ensuite imposés par l'aristocratie. Aristocratie presque invisible, dispersée, à l'écart du grand public, d'instinct s'éloignant de ceux à qui va la grande popularité soudaine, capable d'erreur elle aussi, mais surtout douée d'un esprit d'initiative, indépendant de toute culture, ou science, ou intérêt, ou idéal politique, qui lui fait découvrir, justement, les grands initiateurs. C'est elle qui devance le jugement de la postérité.

Il y a quelques erreurs matérielles dans le livre de M. Baldensperger, pourtant généralement bien renseigné, et dont les exemples sont choisis dans les cinq grandes littératures européennes, qu'il connaît bien. Voici une de ces erreurs : « Wells, qui fait figure de prophète chez nous, dans son pays passe pour un amuseur. » N'est-ce pas le contraire que l'auteur a voulu dire ? En tous cas, si H. G. Wells passe pour un amuseur en Angleterre, où ses romans ont pourtant une influence sociale considérable, ce ne peut être qu'auprès de ces illettrés pour lesquels le « genre » Roman est moins « sérieux » que le « genre » Histoire ou Biographie. (Par exemple l'*Education Sentimentale* considérée comme un ouvrage frivole et une biographie de Flaubert considérée comme un ouvrage sérieux !)

V. L.

LE ROMAN

DU COTÉ DE CHEZ SWANN (A la recherche du Temps Perdu), par *Marcel Proust* (Grasset, 3 fr.50).

Voilà une œuvre de loisir, dans la plus pleine acception du terme. Je n'en tire pas argument contre elle. Sans doute le loisir est-il la condition essentielle de l'œuvre d'art ? Il peut aussi la rendre vaine. — Toute la question est de savoir, si l'excès de loisir n'a pas conduit l'auteur à passer ici la mesure et si quelque plaisir que nous prenions à le suivre, nous pouvons le suivre toujours. On sent que M. Marcel Proust a devant lui tout le temps qu'il faut pour mûrir, combiner, réussir un ouvrage considérable. Tout le temps est à lui : il en profite à sa façon. Il le considère d'avance comme du temps perdu. Il ne saurait donc le mieux employer qu'à rassembler les souvenirs, encore vivants en lui, d'un temps déjà perdu aussi! il nous l'avoue, et d'enregistrer une faillite dont il n'aura garde de se vanter, mais dont il tient loyalement à nous rendre compte. Sa vie passée n'est pas un drame et il n'en veut pas faire un drame. Il a vu bien des choses, lu bien des livres, il a fréquenté bien des gens. Le loisir même a entretenu ses sens et son esprit dans un état de réceptivité totale. N'ayant pas à juger, il n'a pas eu à refuser; il n'a refusé rien... Ainsi, la moindre image de rencontre, le moindre souffle printanier, comme le moindre passant de la rue, ont pris dans sa mémoire une place aussi grande et non moins privilégiée, que les plus rares aventures, que les plus déchirantes passions, que les êtres le plus attachés à sa vie. Loin de lui le dessein de choisir et de "préférer" dans tout cela ! Toutes choses sont égales. Toutes choses, à qui les sait bien observer, renferment un trésor de nuances que l'on n'est pas près d'épuiser et peuvent mettre en jeu les plus subtiles facultés d'analyse

que le ciel nous a départies. Après que le loisir de vivre à permis à M. Proust de prendre intérêt et plaisir à chaque moment de la vie, le loisir d'écrire va le mener à n'en tenir aucun pour négligeable, et à faire ce qui est proprement le contraire de l'œuvre d'art, c'est-à-dire l'inventaire de ses sensations, le recensement de ses connaissances et à dresser le tableau successif, jamais " d'ensemble ", jamais entier, de la mobilité des paysages et des âmes. — M. Marcel Proust au lieu de se résumer, de se contracter, s'abandonne. Il ne recherche pas la ligne de développement d'un caractère mais ses aspects contradictoires et divers. Il ne prend même pas la peine d'être logique et encore moins de " composer ". Cette satisfaction organique, que nous procure une œuvre dont nous embrassons d'un regard tous les membres, la forme, il nous la refuse obstinément. Le temps qu'un autre eût employé à faire du jour dans cette forêt, à y ménager des espaces, à y ouvrir des perspectives, il le donne à compter les arbres, les diverses sortes d'essences, les feuilles aux branches et les feuilles tombées. Et il décrira chaque feuille, comme différente des autres, nervure par nervure, et l'endroit, et l'envers. Voilà son amusement et sa coquetterie. Il écrit des " morceaux. " Il place son orgueil dans le " morceau " : que dis-je? dans la phrase. Et quand je dis morceau ou phrase, je dis mal. Nul n'est plus loin des formistes, de Gautier, de Flaubert, de Goncourt, de Renard, que M. Proust. Il ne cultive pas une esthétique le moins du monde parnassienne. Il ne caresse ni la période pleine et sonore, ni l'assemblage juste et poli des mots; il n'aiguise pas la phrase sèche, ni n'arrondit la phrase ronde... Dans l'affectation à laquelle va fatalement le conduire son repliement sur les détails infinitésimaux qu'a enregistrés sa mémoire, il manifeste sans relâche une extraordinaire spontanéité. S'il doit faire le précieux, c'est la faute du sujet qu'il traite et de l'abondance d'objets qui lui sont toujours proposés : or la phrase n'est là que pour en rassembler le plus grand nombre. Elle tend une sorte de filet, indéfiniment extensible,

qui traîne sur le fond océanique du passé et en ramasse toute la flore et toute la faune à la fois. Elle n'est ni aigre, ni menue, ni volontairement contournée ou guindée : elle n'est rien en soi. Elle épouse le tout d'un moment, elle s'y modèle : loin de nous imposer un choix, l'auteur s'en remet à nous de choisir, étalant devant nous à mesure et confusément ce que chaque coup de filet ramène. — Une citation au hasard. Il s'agit des verrières de l'église de Combray :

" Ses vitraux ne chatoyaient jamais tant que les jours où le soleil se montrait peu, de sorte que, fît-il gris dehors, on était sûr qu'il ferait beau dans l'église ; l'un était rempli dans toute sa grandeur par un seul personnage pareil à un Roi de jeu de cartes, qui vivait là-haut sous un dais architectural entre ciel et terre ; (et dans le reflet oblique et bleu duquel, parfois les jours de semaine, à midi, quand il n'y a pas d'office, — à l'un de ces rares moments ou l'église aérée, vacante, plus humaine, luxueuse, avec du soleil sur son riche mobilier, avait l'air presque habitable comme le hall de pierre sculptée et de verre peint d'un hôtel de style moyen-âge — on voyait s'agenouiller un instant Mme Sazerat posant sur le prie-Dieu voisin un paquet tout ficelé de petits fours qu'elle venait de prendre chez le pâtissier d'en face et qu'elle allait rapporter pour le déjeuner) ; dans une autre, une montagne de neige rose au pied de laquelle se livrait un combat, semblait avoir givré à même la verrière, de son trouble grésil comme d'une vitre à laquelle il serait resté des flocons, mais des flocons éclairés par quelque aurore (par la même sans doute qui empourprait le rétable de l'autel de tons si frais qu'ils semblaient plutôt posés là momentanément par une lueur du dehors prête à s'évanouir que par des couleurs attachées à jamais à la pierre ; et tous étaient si anciens qu'on voyait çà et là leur vieillesse argentée étinceler de la poussière des siècles et montrer brillante et usée jusqu'à la corde la trame de leur douce tapisserie de verre."

Voilà le feu d'artifice d'images et de notations que suscitera un

vitrail et M. Proust ne nous fera pas même grâce de Mme Sazerat avec son paquet de gâteaux ; il suffit qu'il se souvienne de l'avoir vue à l'église une fois ! Qu'est donc Mme Sazerat ? Un comparse, dont à peine il reparlera. Mais M. Proust croirait mentir s'il nous célait sa présence fortuite. Qu'il s'agisse d'un vitrail, d'un paysage, d'une figure humaine, d'un cas de conscience, d'un fait-divers, il en va tout de même, et tout est expressément dit. Ce livre a la folie de la sincérité ; il a l'affectation et la préciosité de ce qui se veut trop sincère... Comment donc le juger ?

En vain chercherons-nous à relier ensemble les premiers rêves d'un enfant et cette aventure de M. Swann avec Odette de Crécy que M. Proust ne dut sans doute apprendre que longtemps après son enfance, mais qu'il intercale dans le récit sans raison palpable entre ses promenades d'été à Combray et ses jeux aux Champs-Elysées. Celui qui parle a tantôt sept ans, tantôt quinze ans et tantôt trente. Il mêle les évènements et les âges. Sa logique n'est pas la nôtre, non ! Mais aussi bien son livre n'est pas un roman, ni un récit, ni même une confession. C'est une " somme ", la somme de faits et d'observations, de sensations et de sentiments, la plus complexe que notre âge nous ait livrée. Son livre n'est pas de ceux qu'on juge du point de vue de l'œuvre d'art, sur l'harmonie de l'ensemble ou la beauté de l'épisode et de la phrase... Nous ne l'avons pas pris comme il fallait. Il ne convenait pas de mettre si peu de temps a le lire. Son livre est " temps perdu " : il se lit page à page, à temps perdu, comme on lit les *Essais*. Avec tous ses défauts, il nous apporte un vrai trésor de documents sur l'hypersensibilité moderne. On y trouve de la poésie — et de la plus belle, de la psychologie — et de la plus neuve, de l'ironie — et de la plus originale, une peinture du " monde ", que nul n'avait faite avant M. Proust, et enfin le spectacle d'une nature infiniment douée, qui veut donner ses preuves avant d'avoir trouvé et sans même chercher sa " forme ". Il faut y prendre, y goûter

chaque chose pour ce qu'elle est, quand elle vient. Nous n'avons pas fini d'y puiser, je vous le jure. — Surmontons notre agacement ; même ce qui nous agace ici est sincère. M. Proust raille quelque part ses parents d'oser prétendre " qu'on doit mettre devant les enfants et qu'ils font preuve de goût en admirant d'abord les œuvres que parvenus à la maturité on admire définitivement." Il avoue humblement qu'il admirait dans son jeune âge " un paysage de Gleyre, ou quelque roman de Saintine ". Et il ajoute que "les mérites esthétiques " ne sont pas " des objets matériels qu'un œil ouvert ne peut faire autrement que de percevoir, sans avoir eu besoin d'en mûrir lentement les équivalents dans son cœur. " Voilà qui suffirait à nous rassurer sur son esthétisme. Pour esthète qu'il soit, ce n'est pas un esthète de l'espèce commune et ce qu'il nous donne aujourd'hui, personne ne nous l'avait donné, ni la pénombre d'une chambre d'enfant précoce, ni les propos de ces étonnants Verdurin, qui sont les deux réussites extrêmes du livre.

H. G.

*
* *

LES CHOSES VOIENT, par *Edouard Estaunié* (Perrin 3 fr. 50).

M. Estaunié n'est plus à découvrir. Il possède un assez bon nombre de lecteurs et la *Revue des Deux mondes* le recherche. Mais depuis quinze ans qu'il mérite et qu'il détient ce qu'on appelle " l'estime des lettrés ", il semble qu'on lui en veuille toujours de cette estime même qu'il n'avait pas sollicitée et que l'on prenne à tâche de l'étouffer dessous. " L'estime des lettrés ", voilà un mot terrible ! Il n'est pas moins réticent et restrictif qu'élogieux. Un mot qui décrie ce qu'il loue, qui récompense un effort patient, une probité d'art parfaite, mais sous-entend sournoisement que l'auteur ainsi " estimé " n'a rien qui ressemble au génie, ou du moins à " une nature " et ne saurait jamais

prétendre à la véritable admiration. Ceux qu'on n'admire pas, on les estime et on les estime tout haut... — oui ! comme on est heureux, en bon confrère, de les tellement estimer ! — Dans un effort sans relâche et sans hâte, M. Estaunié à donné successivement depuis le succès de son premier livre, le *Ferment*, l'*Epave* et la *Vie Secrète*. Il publie aujourd'hui les *Choses voient*. Il poursuit inlassablement son simple et sérieux labeur... — N'importe ! Il reste l'homme de l'*Empreinte* et l'homme du succès d'estime... Car le prix de la *Vie Heureuse* qui couronna la *Vie Secrète* n'y change rien. Il est passé capitaine trop jeune, il ne sera pas colonel. D'où vient cette rigueur injuste envers un si valeureux écrivain, tandis qu'on montre une complaisance honteuse à tant d'auteurs d'une incurable médiocrité ? — Hélas ! M. Estaunié est seul. Il n'appartient à aucun groupe et il n'a soucit de plaire à aucun. Ni chef d'un clan, ni prophète d'une esthétique, il ne dépend de personne ni de rien ; pas même d'une formule personnelle : il n'en a point. Et si ses livres se ressemblent, c'est par la gravité de fond. Ils ne sont ni purement psychologiques, ni exclusivement sociaux, ni de mœurs, ni de caractère, mais de ceci et de cela... Jugez de l'embarras de leur public. M. Estaunié, nullement traditionnaliste, possède cependant plus que quiconque " le sens provincial. " Il critiquera âprement l'éducation religieuse, mais il saura faire état de la tentation de croire, qui couve dans l'esprit le mieux libéré de la foi. On ne sait plus où le placer. Il est hors cadres. Et cette franchise d'allures qui fait à nos yeux son mérite et son originalité est la raison de son demi-échec. On suspend l'examen : on relègue l'original au plus sombre recoin de sa bibliothèque ; on se promet d'y revenir à temps perdu et de réviser son procès... Et on n'y revient pas. — Mais nous ? laisserons nous passer, avec les *Choses voient*, la meilleure occasion d'admirer que M. Estaunié nous ait encore offerte ?

On pourrait croire que cette fois M. Estaunié a voulu se renouveler ou peut-être attirer sur lui l'attention, par le moyen

d'un artifice littéraire. Ce n'est pas lui qui peint ses personnages, ni ses personnages qui se confessent ; ce sont les meubles, témoins du drame, qui se le remémorent dans l'ombre d'un grenier. Le jeu serait plaisant durant dix pages; le supporterait-on trois cents ? Non ! s'il n'était qu'un jeu. Mais, sous couleur d'originalité littéraire et en gardant le bénéfice d'une présentation singulière, M. Estaunié s'est imposé une discipline de dramaturge, je dirai même de dramaturge classique. Comme un meuble n'est pas un objet voyageur, et que toute vie d'une maison ne se déroule pas dans la même pièce, pour donner quelque force et quelque cohésion au récit de l'horloge, à celui de la glace et à celui du secrétaire — chacun d'eux aura son drame à conter — le romancier a dû ramasser l'action et les caractères autour d'un nombre limité d'événements, en quelques scènes capitales qui seules se seront passées devant l'horloge, la glace ou le secrétaire, tout le reste restant complétement mystérieux. Foin des raisons psychologiques que l'on trouve si aisément ! Il faut qu'elle soient remplacées par des gestes et par des dialogues véridiques ; les personnages sont vus par le dehors ; s'ils ne vivent pas, la vie des meubles seule nous reste — et ce n'est pas assez. — Heureusement nous avons mieux à faire que de féliciter M. Estaunié du tact, de l'esprit, de l'ingéniosité et de la poésie qu'il a mis dans la sauce de son roman, j'entends dans l'évocation des vieux meubles et même de la vieille demeure. Dans l'atmosphère que leurs murmures tissent, les drames qui se nouent, s'engendrent, se répètent, prennent une grandeur farouche que nous ne trouvons pas d'ordinaire dans le roman. Paroles d'amour, paroles de haine, paroles de traîtrise et même d'héroïsme, cette maison silencieuse ne retentit à certaines minutes que de paroles fortes, décisives et lourdes de sens. Derrière cette façade bourgeoise, on se tue avec un billet, on s'empoisonne avec une dénonciation anonyme comme aux plus romantiques époques de l'histoire et on tombe, le sang répandu dans la tête, assommé par les mots. Or, cela paraît légi-

time et le romancier a prêté assez d'authentique passion à ses personnages, pour que rien de leur part ne nous puisse étonner.

Je mesure la valeur profonde de M. E. Estaunié à cette force tragique. Je ne comparerai pas son livre au chef-d'œuvre atroce et inégalable d'Emily Brontë. Mais en lisant les *Choses voient*, j'ai pu y songer un instant — et cela suffit. Certes, les trois récits n'ont pas tous l'accent aussi ferme, et je préfère de beaucoup le premier. Mais l'œuvre, dans l'ensemble, malgré quelques faiblesses, malgré quelque insistance poétique chez ces meubles un peu bavards, est de celles qui laissent une trace brûlante dans le cœur et dans l'esprit. — On sait que les trois drames qui se succèdent dans le livre et qui mettent en jeu l'une après l'autre trois générations, ne se relient que par le lieu et par une sorte de ressemblance fatale entre les êtres et les événements. Mademoiselle Noémi épousera son maître Marcel Clérabault en se débarrassant par traîtrise de la jolie cousine Rose ; mais Marcel Clérabault l'épousera sciemment et il se vengera, quitte à périr de sa vengeance. — Vingt ans plus tard, Noémi qui tient *la maison*, la perdra elle aussi ; elle devra donner sa fille, enceinte d'un autre homme, au fils du notaire Pichereau, un cousin de Marcel, que Line n'aime pas ; le notaire sait tout et paie volontiers "la maison" de cette infamie ; mais Noémi en meurt. — Et lui enfin, tombera foudroyé, ce misérable Picherau, quand son fils, apprenant la chose, renoncera à la maison volée et partira avec le fils de sa femme morte, qu'il sait n'être pas son fils et qu'il aime comme son fils. Or, rien dans cette cascade d'illogiques événements, ne nous apparaît arbitraire. Un romancier qui crée virilement des êtres, n'a pas à tenir compte des exigences abstraites de l'esprit. Invention gratuite et vérité profonde, voilà les deux caractères essentiels, et nullement contradictoires du roman de M. Edouard Estaunié. Quand donc une voix autorisée s'élèvera-t-elle pour rendre à ce beau livre l'hommage qu'il mérite et renvoyer à d'autres œuvres "l'estime ironique" de "ces messieurs" ?

H. G.

* * *

JEAN BAROIS, par *Roger Martin du Gard* (Edition de la Nouvelle Revue française, 3 fr. 50).

“ Comment voulez-vous qu’un volume comme celui-ci, long de cinq-cents pages, trouve place dans notre vie de Paris ? Où prendrais-je le temps de le lire ? ” disait au sujet de *Jean Barois* l’un de nos plus intelligents, l’un de nos moins superficiels critiques. Ce n’est en effet pas un livre qu’on épuise comme on avale une huître, d’une haleine et sans interrompre la conversation ; on n’en atteint pas le bout durant un trajet en métro. Mais si “ notre vie de Paris ” ne sait que faire de *Jean Barois*, il peut lui, en retour, fort bien se passer d’elle. Il ne fait pas appel à cette fièvre factice qui nous permet de trouver de l’agrément à tant de pauvres écrits sur lesquels elle nous empêche de nous appesantir. Les lâches et les agités reculeront devant la grosseur du volume ; mais ceux qui l’auront ouvert ne le quitteront qu’à la dernière page.

C’est l’histoire d’une vie, ou plutôt c’est l’histoire d’une pensée — non pas analyse d’une pensée philosophique, mais drame d’une pensée toute mêlée aux événements. C’est encore, mais presque involontairement — je veux dire : sans que l’intention paraisse — l’histoire du mouvement des idées en France pendant vingt ans. Mais en regard du pathétique et de la particularité de ce récit qu’aucune arrière-pensée théorique ne vient gauchir, toutes ces formules sont pauvres et sèches. C’est de la vie d’abord, de la vie individuelle, localisée ; c’est d’abord un drame de conscience, puis un drame de famille, et si l’action déborde le cadre où elle était d’abord enfermée, c’est par l’effet de sa force même et de son abondance.

Le récit commence dans la chambre d’un enfant malade — et je dis le récit, à défaut d’un mot plus exact, car ce livre qui suit une ligne si rigoureuse, n’est qu’un enchaînement de

scènes, le plus souvent courtes, où le dialogue est à peine surchargé de plus de "jeux de scène" que n'en comporterait une pièce d'intentions un peu subtiles. C'est-à-dire qu'à la notation des gestes et des intonations se mêlent quelques analyses de pensées, telles que Bernard Shaw en illustre avec tant d'éclat les marges de ses comédies. Parfois, parmi ces scènes dialoguées, une lettre, un discours, un fragment d'article ; mais c'est toujours le même procédé d'exposition, le même jalonnement de points lumineux. Je comparerais volontiers ces intermittences de clarté aux jets d'un de ces puissants réflecteurs au moyen desquels un navire de guerre surveille les mouvements d'une flotte ennemie : un coup qui balaie les ténèbres, relève la position de l'adversaire, s'éteint pour ne pas attirer inutilement l'attention, puis lance un nouveau rayon qui tombe juste, constate une nouvelle position et s'éteint de nouveau. — Le récit, disais-je donc, prend Jean Barois à l'âge de douze ans. C'est le fils d'un médecin de Paris, malingre enfant, élevé dans une petite ville de l'Oise, par sa grand'mère. Il est en convalescence d'une congestion pulmonaire survenue à la suite d'un pèlerinage à Lourdes. Son père qui a pu, pour venir jusqu'à lui, arracher à ses occupations quelques heures, l'emmène dans le jardin, lui parle comme à un homme. Il guérira, oui, mais seulement s'il le veut passionnément, s'il s'applique avec une tenacité enragée à remonter le courant, à repousser le mal. L'enfant électrisé, frémissant, se redresse. C'est le premier appel fait à sa volonté, sa première expérience morale. C'est ce jour-là que sa vie commence.

On le voit, si M. Martin du Gard se rapproche des romanciers anglais par sa préoccupation de ne pas borner son livre au seul récit d'une crise ou d'une aventure, mais de nous montrer une vie d'homme des racines au faîte, il se distingue de la plupart d'entre eux par le souci de ne retenir que l'essentiel, d'éliminer toutes les préparations inutiles et les transitions superflues. Quelques courtes scènes suffisent à montrer le lycéen stu-

dieux, auprès de sa petite cousine Cécile, ses premières inquiétudes, puis celles de l'étudiant dont peu à peu la pensée secoue le joug de l'éducation catholique. Et la rigueur, l'honnêteté, la délicatesse avec lesquelles M. Martin du Gard suit les phases de ce douloureux affranchissement, nous attachent dès l'abord à son livre par un sentiment plus fort que la simple curiosité.

Alors que son esprit ne tient plus au passé que par des survivances plus fragiles qu'il ne croit, Jean Barois, pour réaliser un rêve d'enfant, épouse sa cousine Cécile. Sa pensée en marche se heurte à une croyance immobile : long et cruel conflit conjugal que l'auteur étudie avec une émotion et en même temps avec un tact et un respect qui soulèvent déjà le sujet par delà ses premières limites.

La seconde partie du livre commence avec l'affranchissement définitif de Jean Barois. Il s'est séparé de sa femme et se consacre tout entier à un programme d'action sociale et de propagande scientifique. L'histoire de l'individu s'élargit ici pour se mêler à celle de la grande crise qui pendant trois ans bouleversa la France. Le drame de l'Affaire Dreyfus a remué tant de problèmes, il a forcé tant d'hommes à donner leur mesure, que tout naturellement, sans enflure ni effort, le récit prend l'accent héroïque. Et avec le compte-rendu presque sténographique d'une des plus émouvantes séances du procès Zola, il atteint à une intensité, à une grandeur, qui conquerraient je pense, même l'enthousiasme d'un homme du camp adverse.

La troisième partie, c'est la rançon du courage, la fatigue grandissante de l'homme d'action, son découragement, son abdication, [1] sa reprise par les vieilles affections, par les habitudes ancestrales, par Cécile, par la petite ville de l'Oise, par l'Eglise. L'impartialité de l'auteur est telle, que jusqu'au dernier moment l'on peut douter à qui vont sa sympathie et son approbation.

[1] On a pu lire ici même (1er Oct. 1913) le dernier entretien de Jean Barois avec Luce, son compagnon de lutte et son maître intellectuel.

En pleine maturité, Jean Barois a écrit un testament : “ *Ce que j'écris aujourd'hui, ayant dépassé la quarantaine, en pleine force et en plein équilibre intellectuel, doit, de toute évidence, prévaloir contre ce que je pourrai penser ou écrire à la fin de mon existence, lorsque je serai physiquement et moralement diminué par l'âge ou la maladie. Je ne connais rien de plus poignant que l'attitude d'un vieillard, dont la vie tout entière a été employée au service d'une idée, et qui, dans l'affaiblissement final, blasphème ce qui a été sa raison de vivre et renie lamentablement son passé... Je ne crois pas à l'âme humaine, substantielle et immortelle... Je sais que ma personnalité n'est qu'une agglomération de particules matérielles dont la désagrégation entraînera la mort totale... etc.* ” Jean Barois mort, Cécile retrouve ce papier et le brûle. C'est tout. Cela suffit. Et cet effacement volontaire d'un auteur que l'on sent frémissant et passionné, est encore ce qu'il y a des plus attachant dans ce livre.

Je n'ai parlé que du personnage central, mais tous ceux qui l'entourent sont vivants, précis, soigneusement dessinés ou révélés en raccourci par quelques répliques. C'est tout un peuple que M. Martin du Gard a entrepris de mettre sur pied et il ne fléchit pas sous une telle entreprise. On sent en lui, à côté d'une attention délicate pour les conflits moraux et d'une sorte de pudeur quand il touche aux sentiments, une volonté tenace et le goût d'attaquer un grand sujet de front. Son souci de vérité est si grand qu'il n'épargne pas à son héros tels excès d'éloquence, tels menus traits de déformation professionnelle qui précisent les contours et les rendent plus particuliers. Il n'évite pas non plus de lui prêter telle façon de parler qui vieillira vite, telle théorie qui déjà semble dater un peu. Il y a telle conférence de Barois sur la libre pensée qui, je le crains, sera bien agaçante d'ici quelques années. On pouvait écrire un livre aussi vrai, mais où ces éléments intellectuels, soumis à de promptes flétrissures, auraient été remplacés par des équivalents plus durablement humains. C'est le point vulnérable de *Jean Barois*. La forme me semble témoigner d'une grande

sûreté. J'ai relu le livre pour prêter à l'écriture et à la facture du dialogue, une attention particulière. Au bout de dix pages j'étais tellement repris par le récit que j'en avais oublié toute préoccupation critique.

J. S.

* * *

LA MAISON BLANCHE, par *Léon Werth* (Fasquelle 3 fr. 50).

J'aime les articles de M. Léon Werth. Je leur trouve de la verve et de la générosité. Ils ne sont pas réactionnaires, ce qui est déjà une originalité. Ils sont vivants et passionnés, et on leur passe une véhémence de ton qui sent parfois le parti-pris. Parmi ceux qui ont paru dans les *Cahiers d'aujourd'hui*, il y en a qui font penser au courageux voyageur ouvrant, sous les regards furieux de la grosse dame et du rond-de-cuir à cache-nez, une glace de l'autobus empesté. On fait : “ Enfin ! ” J'aime beaucoup moins son livre, parce qu'une boutade qui est plaisante dans un article, cesse de l'être si, dans le tissu plus serré, plus durable d'un livre, il faut qu'on la prenne à la lettre. J'admets qu'un jour de mauvaise humeur, M. Léon Werth écrive : “ Puis je fus journaliste pour de bon. J'interviewai des assassins, des victimes, des grues, des escrocs, — ce qui m'était égal — des acteurs et des hommes de lettres — ce qui me répugnait. ” Mais un livre n'a pas l'excuse de la mauvaise humeur — ou alors c'est qu'il veut se donner pour improvisé ou encore que la mauvaise humeur est chronique. Dans ce premier tiers de la *Maison Blanche*, où M. Werth parle de son enfance et de sa jeunesse, je suis gêné par de telles saillies. Il me semble que le recul des années prête plus de largeur à l'expérience et plus de gravité au ressentiment. Même dans le reste du livre où M. Werth raconte ses souvenirs d'hôpital, et sa longue confrontation avec la douleur physique et la mort,

même dans cette oasis de blancheur et de méditation, il oublie trop rarement qu'il est polémiste. Dans sa préface, M. Octave Mirbeau le compare à un fauve aux yeux doux et féroces. " On serait intimidé parfois, dit-il, si, brusquement, on ne découvrait sur l'échine cambrée ce petit frisson multiplié qui trahit sa sensibilité. Car il est tendre au repos, lorsqu'on ne le regarde pas en dessous pour lui offrir du sucre. " Mais précisément, moi qui ai les mains vides, je m'irrite quand il semble me soupçonner. Toutes les deux pages il est sur ses gardes. Il a pourtant des moments de repos véritable. Son style s'éclaire ; son observation se fait plus délicate. Charles-Louis Philippe eût aimé cet accent :

" Le mal est un moindre personnage en plein jour. C'est la nuit qu'il vous accule en un creux du lit et dit : " A nous deux. " Il est semblable à ces charretiers brutaux qui n'assomment de coups leurs bêtes, que s'ils sont sûrs de n'être pas vus... On décide de me faire une piqûre de morphine. La douleur disparaît en quelques minutes, laissant comme une empreinte d'elle-même. Elle ne s'en va pas comme quelqu'un qui prend la porte pour de bon, mais comme quelqu'un qui va se coucher dans la pièce à côté. Si elle reparaît atténuée, on dirait qu'elle a mis des pantoufles... La souffrance physique, si elle est suffisamment prolongée, puissante et variée, — je ne parle pas d'une monotone rage de dents ou d'une colique poignante et convulsive — la souffrance physique peut être un spectacle. Et non pas un spectacle factice qu'on se crée. On ne la regarde pas, à la façon dont les écrivains ont regardé leur âme, en clignant des yeux, comme pour distinguer un petit objet éloigné. Elle est un spectacle véritable, comme la mer en tempête ou comme un rapide qui passe devant nous quand nous rêvassons sur le banc d'une gare de village. "

Il y a dans la *Maison Blanche* plus d'une page de cette qualité.

J. S.

* * *

LA VIE ET L'AMOUR, par *Abel Bonnard* (Fasquelle 3 fr. 50).

Il est très vrai que les romanciers se peignent dans leurs œuvres plus qu'ils ne le pensent. Parlant de l'un de ses personnages, vaguement écrivain, M. Abel Bonnard le définit ainsi : " Apte à tourner des phrases d'aspect littéraire sans avoir dans l'esprit de quoi les remplir. " Quel jugement s'appliquerait mieux à l'auteur de *la Vie et l'Amour ?*

Mais M. Abel Bonnard semble vouloir effacer aussitôt la ressemblance qui s'impose, en poursuivant : " Il obtenait alors des triomphes scolaires que la vie avait mal continués. " Or, si l'on ne possède encore aucun renseignement sur les années d'études de M. Abel Bonnard, nul n'ignore qu'il remporta facilement le premier Prix National de Poésie, avec les *Familiers* et que son second volume de vers les *Royautés*, fut couronné par l'Académie Française. Et il se pourrait bien que son roman lui valût un premier prix de psychologie et de morale.

M. Abel Bonnard écrit, en outre, d'un autre de ses personnages "qu'il substituait à la réalité des fictions de mauvais romans ". Je ne vois pas qu'il ait lui-même fait autre chose dans son livre. L'action se passe dans " le monde ". Ses deux héros sont éminemment délicats et aristocratiques : André, jeune écrivain, auteur de trois romans " qui avaient réussi " ; Laure, jeune veuve de famille noble, mariée peu de temps à un individu assez grossier qui ne l'avait point éveillée à l'amour. Le père de Laure était " un homme d'une qualité rare " ; son frère est officier, une de ses tantes est veuve d'un banquier et en second lieu d'un ambassadeur, c'est-à-dire, un peu ambassadrice elle-même, et deux autres tantes sont restées vieilles filles. On nous promène de Paris en Sicile, sur l'Etna, puis en Italie, sur la Côte d'Azur, à Trouville, etc. Au commencement du

volume la scène de rupture entre les deux amants se place à Versailles. Nous assistons à cinq ou six dîners, à dix ou douze réceptions. On nous conduit au Bois, à l'Opéra, au musée du Louvre. On nous montre des ducs, des comtes qui ne savent que faire de l'existence, des grandes dames qui se conduisent mal, des parvenus. Et nous voyons aussi " le monde " s'ouvrir devant un grand philosophe, un grand musicien, un ancien ministre, et même un jeune député socialiste déjà célèbre.

Ah ! je ne dis pas qu'aucun de ces traits ne puisse coïncider avec la réalité. Mais vraiment, il y en a trop que nous connaissons déjà, et leur assemblage est criant de fausseté et de convention. Il avoue une impuissance fâcheuse à rien imaginer, ou bien, ce qui est plus grave, à rien voir de la vie. M. Abel Bonnard s'en est laissé conter par les romanciers qu'il a lus — j'entends les mauvais romanciers. Il voit le monde à travers M. Paul Bourget et quelques autres — avec une candeur de tout jeune homme.

Quant au sujet de son roman, je ne sais vraiment si l'on en doit parler. Laure et André, libres tous deux, amants depuis quelques mois, se quittent. C'est fait à la page 52 du livre. Que va-t-il arriver ? Ils se reprendront et s'épouseront, mais à la page 359 seulement, après avoir passé deux ans sans se rencontrer, et à vouloir s'oublier. Pendant 300 pages nous sommes donc obligés de les suivre dans des aventures peu divertissantes, banales, qui n'ont aucun rapport avec l'action véritable du livre. Long, trop long, fastidieux remplissage et qui pourrait durer plus longtemps et être vingt fois plus copieux sans plus d'invraisemblance. Quelle nécessité y a-t-il de faire défiler devant nous tant de comparses si peu intéressants et que nous sommes fatigués d'avoir vus dans tant d'autres romans ? Tout le temps qu'il nous les présente, M. Abel Bonnard sort de son sujet. Ou bien si c'était dans son dessein de nous faire une vaste peinture du " monde ", le sujet, c'est-à-dire le cadre qu'il a choisi ne convenait en aucune façon.

Je crois que M. Abel Bonnard à cédé à ce qu'on pourrait appeler un faux sujet, parce que trop de complaisance est demandée au lecteur pour en accepter le point de départ et le développement. Pourquoi Laure et André ne se sont-ils pas mariés d'abord ? Ils étaient libres tous deux. Elle, n'eût pas mieux demandé certes, et lui, n'a, de s'y être refusé, que des raisons assez vagues. Si je ne me trompe, il ne se pose même cette question qu'au moment de la rupture. Pourquoi pas avant ? La nécessité de ce livre paraît bien fragile. Et il semble se dérouler à rebours.

Mais le plus grave reproche que j'adresserai à M. Abel Bonnard, c'est de disserter continuellement, à propos de tout, et de s'interposer sans cesse entre ses personnages et nous. Même dans les moments les plus pathétiques, il intervient malencontreusement, et interrompt les scènes où nous croyions enfin entendre parler ses héros comme de vraies créatures. Et il ne dédaigne point de moraliser. Si bien que nous en venons à souhaiter que quelque personnage se révolte à la fin contre l'auteur, et le renvoie du livre avec une belle impertinence.

Nous attendons le cri de la vie, l'expression directe et nue de l'amour, de la souffrance, et nous lisons de belles phrases faciles et un peu redondantes.

Quelle mauvaise littérature empoisonne le dénouement de ce roman, dénouement qui se prolonge inutilement pendant deux ou trois chapitres, sur les thèmes du plus absurde romantisme ! Il n'est point d'homme de goût qui ne sente la fausseté de ces pages envahies par la rhétorique.

Mais devons-nous jamais attendre de la sincérité de M. Abel Bonnard ? Il lui faudrait se défaire de tant d'affectation et de tant de facilité !

G. S.

LE THÉATRE

DE LA BIBLIOGRAPHIE DRAMATIQUE ET DE LA NÉCESSITÉ D'UNE BIBLIOTHÈQUE THÉATRALE.

Le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Théâtre* vient de publier le texte d'une conférence sur la Bibliographie Théâtrale par M. Auguste Rondel. M. Rondel aime le théâtre : il l'aime dans son présent, dans la vie quotidienne et parfois éphémère de la scène, dans l'agitation vibrante des coulisses, dans le commerce amical avec les artistes, ceux qui imaginent et ceux qui représentent. Il l'aime aussi dans son passé, lorsque le temps accentue certains éléments, en efface d'autres, jusqu'à ce qu'ils finissent par se ranger suivant un ordre de date, d'importance, d'influence, de résultat, qui en fait un organisme désormais immortel et qui est la littérature. C'est ainsi qu'il a été amené à consacrer ceux de ses loisirs que ne lui prennent point les répétitions et les représentations à composer sa bibliothèque théâtrale. Elle est célèbre et elle mérite de l'être. Depuis la collection de M. de Soleinne il n'a pas existé un pareil ensemble de tout ce qui intéresse le théâtre. Les bibliophiles qui lisent les noms que M. Rondel cite en passant dans sa conférence comprendront ce qu'il a fallu de soins et de sacrifices de toute sorte pour constituer une pareille collection. Ce qui doit les frapper davantage c'est que le propriétaire d'un pareil trésor connaît sa bibliothèque par cœur. Elle est pour lui comme un monde, où le livre a fixé les générations d'auteurs et d'œuvres qui se sont disputé l'existence et le succès dans une sorte de vie éternellement présente ; et, bien qu'il ne veuille d'autre titre que celui de " collectionneur ", M. Rondel est peut-être, avec quelques conservateurs de bibliothèques publiques, l'homme qui connaît le mieux le sujet dont il s'occupe et un des rares

collectionneurs qui ne se contentent pas d'avoir mais de savoir, qui possèdent leurs objets au lieu d'en être possédés. Sa collection offre en effet un caractère singulier : à mesure qu'elle se formait, que les lacunes s'en comblaient, que les cadres prenaient leurs lignes définitives, un plan naissait d'elle-même auquel elle dut se conformer, faisant ainsi la démonstration que tout ce qui a été créé par l'intelligence humaine doit revêtir pour la perfection un respect d'unité et de logique, et obéir à la relation de cause à effet qui est la modalité des événements comme celle de la pensée même.

En suivant les vicissitudes de cette littérature à la suite de M. Rondel on voit comment le théâtre, d'abord européen et latin jusqu'à la fin du XV[e] siècle commença presque partout, autour de 1500, à devenir national. C'est Boïardo en Italie, Rebhun, Hans Sachs et Ayrer en Allemagne, Rojas en Espagne et puis pendant tout le seizième une magnifique floraison italienne, allemande, espagnole, anglaise, française. Puis le dix-septième siècle français absorbe en quelque sorte, pour un temps, tout le génie humain, de même que Louis XIV rêvait de l'hégémonie universelle. Mais de nouveau au XVIII[e] chaque race revendique ses droits à la suprématie jusqu'au XIX[e] où chaque pays continue la lutte. C'est un singulier enseignement que ce recul dans le temps qui permet, comme du haut d'un promontoire, de suivre la course des vagues, leur succession, leur lutte et pourtant leur constante cohésion. Ce classement qui est celui que M. Rondel a trouvé pour sa bibliothèque reproduit la place même que les événements de l'histoire, que la course des civilisations assignent aux productions de la pensée. De quel enseignement n'est-ce point de voir que l'édition par Alde Manuce d'Aristophane et des tragiques grecs de 1498 à 1518 suffit à détrôner Plaute, Térence et Sénèque, du privilège de modèles qu'ils ont eu pendant tout le moyen-âge, mais que ce fut dans chaque pays moins au profit des modèles grecs que des manifestations nationales : preuve sur ce terrain, comme sur

tous les autres, que l'âme héllénique exalte les forces individuelles que la discipline romaine avait réussi si longtemps à uniformiser.

N'est-ce pas intéressant pour la compréhension de tout un genre, de surprendre, à côté de la source religieuse du théâtre par les mystères, de sa source savante par la Renaissance, l'origine aristocratique et royale de l'opéra, fête somptueuse et arbitraire où l'on ne songe qu'à la pompe, au faste, à la beauté, à la manifestation de puissance et de richesse sans y réclamer la vraisemblance, la vérité, le but, l'utilité qui sont la condition du théâtre dialogué d'origine bourgeoise.

Les enseignements que l'on peut tirer de la bibliographie théâtrale ainsi comprise sont inépuisables ; mais ce n'est pas par vanité que M. Rondel en a parlé à propos de la collection presque complète qui est la sienne et du classement qu'il a réalisé et qui manifeste si bien les lois cachées mais agissantes de la vie littéraire. Semblable à ce grand bibliophile qui mettait sur les reliures de ses livres la délicate devise " Grollieri et amicorum ", il souhaiterait que son travail servît à autre chose qu'à lui donner la joie de l'accomplir et qu'il fût, pour tous ceux qui s'intéressent à la littérature, de quelque utilité. Mais il faudrait pour cela que son œuvre lui survécut et qu'elle évitât le sort funeste de toutes les collections, la dispersion. M. Rondel rappelle avec mélancolie le sort de la bibliothèque Soleinne, la seule collection théâtrale qui ait été aussi riche que la sienne. M. de Soleinne avait voulu la léguer à la Comédie Française, mais sur le faux bruit qu'elle avait vendu une partie de ses archives, il songe à la Bibliothèque Royale ; mais il veut garder à sa collection son ensemble et demande pour elle une séparation complète de local, d'administration et de destinée. Il meurt brusquement avant d'avoir reçu une réponse et ses héritiers vendent aux enchères les 6000 numéros du merveilleux catalogue. On sent dans les regrets que lui inspire la mort de la bibliothèque Soleinne que M. Rondel voudrait éviter à la sienne un sort aussi lamentable. Avec une exquise modestie,

dissimulant sous des considérations générales la beauté de son geste, il est prêt à réaliser l'idée généreuse de M. de Soleinne.

" Je vous ai dit qu'il n'existe ni bibliographie ni bibliothèque théâtrale absolue et complète. Je vous ai montré que toutes les collections isolément réunies par des amateurs, même celle réalisée par M. de Soleinne, se sont dissipées en poussière de livres, et enfin, je crois vous avoir prouvé de quel intérêt serait pour les travailleurs et les curieux une telle bibliothèque définitive. Ne pourrait-elle être installée officiellement par l'Etat, par la ville, ou par une académie, avec les ressources et le personnel nécessaires ? Serait-il impossible de prélever sur le fonds immense des bibliothèques publiques, qui doit posséder épars en mille compartiments divers tout ce qui a été imprimé et qui reçoit annuellement tout ce qui s'imprime en matière théâtrale, de prélever sur ce fonds universel les éléments complets d'une bibliothèque théâtrale publique, distincte de toutes les autres matières, classée dans les grandes lignes suivant la formule Soleinne plus ou moins modifiée, renfermant la collection complète, au jour le jour, de tous les ouvrages sur le théâtre et de tous les auteurs dramatiques anciens et modernes, avec toutes les éditions différentes de leurs œuvres et de chacune de leurs pièces et tout ce qui a été écrit sur chacune d'elles avec tous les détails les plus infimes relatifs à leurs représentations ? A défaut d'une institution d'Etat, serait-il impossible d'affecter un vaste local du Palais-Royal à une bibliothèque théâtrale intégrale confiée à la Comédie-Française dont le riche fonds actuel constituerait la base et dont l'éminent bibliothécaire organiserait le service ? Si cette institution existait, même avec des lacunes considérables, je ne doute pas que tous les collectionneurs isolés qui souffrent certainement à la pensée d'avoir consacré leur vie à une œuvre éphémère, ne soient heureux de combler après eux les lacunes dans la mesure de leurs richesses et de contribuer à rendre et à maintenir intact et complet le monument national de l'histoire du théâtre français. "

Il y aurait, à écouter le vœu de M. Rondel, en acceptant et logeant, sous l'égide de la Comédie-Française, la collection dont le legs lui est généreusement offert, un intérêt qu'un gouvernement éclairé devrait comprendre. Il ne s'agit point des livres eux-mêmes, on peut admettre que les bibliothèques publiques possèdent à elles toutes une collection complète de tout ce qui intéresse le théâtre, il s'agit de ceux que la littérature intéresse et qui s'intéressent à la littérature dramatique. La bibliographie est autre chose qu'un inventaire de la littérature, elle est le témoignage de sa diversité et de sa continuité et, servant d'instrument de travail, elle s'élève à son tour à part et presque au dessus des ouvrages qu'elle mentionne et des auteurs qu'elle sauve de l'oubli. Or, il n'y a pas parmi les écrivains que des esprits qui, allant de l'avant, se détachent de ce qui les entoure avec une ardeur parfois téméraire et une confiance souvent exagérée en leurs seules ressources. Ceux-là peuvent ignorer ceux qui les ont précédés, bien qu'ils s'occupent un peu trop de ceux qui peuvent les suivre. Il y a aussi ceux qui, au lieu de s'accrocher à leurs rêves, aiment mieux s'appuyer sur des faits et qui se contentent de venir à leur rang, qui peut être le premier. Ces esprits, qui assurent à une littérature, à une race son unité, sa continuité, sont singulièrement mal partagés. De tout ce qui s'est passé, de tout ce qui s'est fait ou écrit, on ne sait presque rien. Presque rien n'est dépouillé dans les vestiges du passé, de manière que l'armature de l'histoire apparaisse nettement. Les archives et les bibliothèques ne sont plus que des nécropoles où les vivants n'osent pas s'aventurer. Que l'on ne dise pas que cela ne peut gêner que les érudits, dont c'est le métier. Cela gêne aussi l'esprit de tout un peuple, cela le maintient dans l'ignorance ou pis encore dans la demi-connaissance, et à la longue cela paralyse ou déforme l'esprit lui-même. Il semble que, dans un pays qui saurait bien administrer son patrimoine d'intelligence, il n'est point d'homme ayant eu de l'influence sur ses contemporains par l'action ou par la pen-

sée qui ne doive avoir sa biographie asez précise et complète pour qu'elle serve d'enseignement ou d'exemple. Les éléments en existent bien dans les archives et les bibliothèques ; mais c'est dans ces labyrinthes qu'il est impossible de se guider : pour chercher il faut avoir trouvé, sinon l'on se confie au hasard, et l'on perd toujours à la recherche tant de temps, de sagacité, d'intelligence qu'on finit par perdre de vue la vérité que l'on cherche à tâtons et par s'éterniser dans la recherche même. Il en résulte les énormes volumes de biographie ou de critique à l'allemande où l'on retrouve pêle-mêle les accidents de ce voyage, mais rien du but à atteindre et qui est resté invisible. Combien ne voit-on pas de travailleurs ou de curieux, que l'exigence d'un diplôme ou encore leur goût personnel ont poussés à vouloir comprendre clairement un écrivain, un homme, une époque, consacrer ou plutôt dépenser à la recherche matérielle des documents l'ardeur qu'ils auraient dû garder pour concevoir du sujet une idée originale ?

De quel bienfait ne serait-ce point pour la pensée humaine que d'avoir des arbres généalogiques, en quelque sorte, des œuvres de la pensée, de pouvoir se servir d'une bibliographie complète et bien faite du roman, de la poésie, du théâtre ? Or celle du théâtre existe et c'est le catalogue de M. Rondel. Mais que le vœu généreux que son auteur en forme ne se réalise point et ce travail de toute une vie, point de départ possible d'une infinité de travaux, sera perdu en quelques jours d'enchères, et une des assises de la connaissance de notre littérature qu'il aura patiemment édifiée, sera dispersée à jamais.

Théodore Lascaris.

***

L'IRRÉGULIÈRE, par *Edmond Sée* (Théâtre Réjane).

Le moindre ouvrage dramatique de M. Edmond Sée a droit à des égards tout spéciaux. On ne relève dans aucun cette

recherche du succès qui gâte aujourd'hui trop de pièces. M. Sée se défend d'aller jamais au devant du public et des désirs que le public avoue. Cet auteur qui manie par goût une matière extrêmement frivole, — il sait qu'il n'est pas de petits sujets et qu'un Marivaux, par exemple, arrive en se jouant à toucher jusqu'à l'âme — cet auteur, dis-je, cultive une frivolité sentimentale qui n'est pas celle du grand nombre, et c'est au nom d'une "esthétique". Malgré des insuccès et des demi-succès, il s'entête à ne vouloir plaire qu'aux lettrés et il n'a qu'un souci : que son esthétique s'impose. Voilà qui est rare dans son milieu et nous serions d'accord avec lui contre tous les autres, si sa nouvelle pièce, l'*Irrégulière*, ne venait renforcer nos appréhensions vis-à-vis de sa conception de l'art dramatique. Nous ne voulons faire chorus, ni avec la critique, ni avec le public. Mais si l'*Irrégulière* n'a pas obtenu tout le succès que lui eussent dû attirer tant de mérites littéraires, si un certain malaise a gêné chez les spectateurs l'expansion d'une émotion complète, les spectateurs ne sont pas tout-à-fait responsables de leur froideur — et quant à moi, je ne saurais cacher que l'esthétique de M. Sée m'en paraît être la principale cause. Elle convenait à la *Brebis*, aux *Miettes*, à l'*Indiscret*. Convenait-elle à l'*Irrégulière* ? Il semble que M. Edmond Sée ait tout d'abord limité son sujet à l'étude d'un cas psychologique bien nettement circonscrit. Il s'agissait de peindre Marianne Labbé, la femme déclassée par une première faute, qui ne parviendra pas, en cessant d'être la maîtresse, à devenir l'épouse : elle le sent, elle en souffre sans oser le dire, et qu'elle s'y résigne ou non, elle n'y peut pour ainsi dire rien... Ainsi posé, on voit tout le parti qu'aurait pu tirer du sujet le psychologue délicat et précis de l'*Indiscret*, tournant le caractère sous toutes ses faces, nous en découvrant successivement tous les aspects, selon ce procédé de pointillisme où nous le savons passé maître. Notez qu'il a réussi à merveille dans cette tâche définie, que Marianne, à ne prendre qu'elle, est bien sa créature, qu'il ne lui manque rien

pour vivre. Comment a-t-il noyé et dispersé tant d'observations justes et subtiles à travers les péripéties d'une interminable aventure ? Comment y voyons-nous des financiers, des journalistes et tout un bataillon de gens du monde ? Comment la peinture d'une âme a-t-elle cédé le pas à la peinture d'une société ? Comment la tragi-comédie de caractère s'est-elle tout d'un coup muée en une grande pièce de mœurs? Voilà ce que je m'explique mal de la part d'un écrivain aussi conscient que M. Sée. *L'Irrégulière* est une grande pièce qui a toutes les qualités des "petites", mais qui, pour cette raison qu'elle est grande, ne parvient pas à les valoir. — On sait que l'ambition principale et justifiée de l'auteur des *Miettes* est de réaliser le miracle du "naturel". Il chasse de la scène la littérature de "phrases". Sachant ce que c'est que d'écrire, il rejette le dogme du "théâtre écrit". Il veut que tous ses personnages, les plus raffinés et les plus complexes, n'empruntent à la langue française que les mots, que les tours de la conversation de chaque jour. Il n'admet pas qu'il y ait de grands mots pour les grandes choses, des mots subtils pour les choses subtiles, ni des mots cadencés pour les effusions musicales. Toute vérité dans le langage est, selon lui, une question de ton, de spontanéité d'accent et de justesse dans le choix des temps de repos nécessaires. A aucun prix de transposition extérieure ! il n'en veut point : son art est en dessous, qui combine les sentiments, pour leur permettre irrésistiblement de vivre, comme ils feraient chez des hommes réels. Une paroi de la chambre "où se passe la chose" est enlevée soudain — et la chose a lieu "comme dans la vie", comme si nous n'étions pas là. Mais cette convention primordiale du drame : qu'il se joue dans un lieu ouvert sur un côté, entraîne réciproquement une convention non moins essentielle : qu'il se jouera pour un public, en fonction du public, pour qui la paroi est tombée. C'est à cette convention seconde, et pourtant nécessaire, que M. Sée ne consent point. Le mot "passer la rampe" n'est pas, quoiqu'il pense, un mot qui

cache un préjugé ; il répond vraiment à un fait. Dans un ouvrage menu et circonscrit, le naturel tout nu est bien capable de passer la rampe. Dans un ouvrage de vaste développement et à multiples épisodes, il crée entre les personnages principaux et les secondaires, entre les faits d'importance profonde et les détails accessoires, une sorte d'égalité qui fond tout sur un plan dans une même grisaille. A ne jamais formuler son cas devant nous au prix d'un petit artifice littéraire, sous prétexte que formuler n'est pas vivre, un personnage comme celui de Marianne Labbé perd son prestige de protagoniste et trop d'éléments étrangers entrent en concurrence avec lui dans notre émotion. Il eût fallu ou l'isoler ou faire qu'il tranchât péremptoirement sur les autres. Ainsi nous est-il impossible de nous intéresser à lui autant qu'il le mériterait... — Nous attendons impatiemment de le retrouver dans le livre ; il nous sera loisible alors de l'approcher, d'en être émus, de nous y plaire. Il est simple et mélancolique, il est vaillant et résigné. Nous le débarrasserons des intrus qui, durant sa vie sur la scène, s'obstinaient à nous distraire de lui... Nous y reconnaîtrons le talent si particulier de M. Sée, qui sait tant dire en ne semblant presque rien dire... Enfin nous tenterons de rétablir dans sa pureté primitive le drame de l'*Irrégulière*, tel qu'il était ou devait être, avant que M. Sée, auteur de trois pièces exquises, ne s'avisât d'en vouloir faire une " grande pièce "... Qu'il laisse donc cette ambition facile à ses heureux confrères du boulevard !

*
* *

La société dramatique le *Masque* a donné avec succès, au Théâtre particulier de M. Mors, quelques représentations de *Psyché*, le poème dramatique de M. Gabriel Mourey, dont nous avons parlé ici.

H. G.

LES EXPOSITIONS

AU SALON D'AUTOMNE.

La peinture. — Elle souffre d'une crise *d'intellectualité*. Trop de théories, d'analyse, de volonté. Pas assez de contact direct avec les choses : On a perdu le contact. On est gonflé de littérature, de philosophie mal digérées. L'artiste ne se cherche plus, il cherche *quelque chose*. Il se bat les flancs pour trouver *autre chose*. Il retourne contre la nature, les constructions, les signes, les pauvres complexités, les pauvres idées péniblement tirées d'elle, avec orgueil, par la malice et la manie des penseurs.. Il fait de la nature une femme laide qui déchiffre une sonate.. Il substitue le sujet à l'objet. Et, dès qu'il a fait sa petite découverte, il déforme, il abrutit tout pour le faire entrer dans le système qu'il y bâtit, comme la Chinoise abîme ses pieds dans ses brodequins. — Tirage à quatre chevaux, coulage du plomb fondu dans la bouche par un coquemar, pour faire rendre gorge à la nature et lui faire avouer " ses idées. " Vous mettez la nature à la question, à la question du jour : Le supplice idéographique. Vous avez l'air de penser qu'elle se contente d'effets faciles, et qu'il faut lui flanquer toutes sortes de maladies pour l'empêcher d'être belle à trop bon compte. Vous faites de toute chose vivante un cadavre bien raide, et vous êtes obligés de lui briser bras et jambes pour le faire entrer dans votre boîte. Ça peut donner, d'ailleurs, des avortements, des plasmatures et des faisandages assez savoureux...

Mais aucun de vous n'est peintre avant toute chose. Vous braquez, pour comprendre le monde, le sens critique là où il n'a que faire. Ah ! l'on se prend à souhaiter le retour d'un grand impressionniste, un peu brute, un peu braconnier, mais qui connaisse bien l'affût, dont les sens soient en excellent état,

dont l'œil sache ruser avec les objets, les formes, les lumières, et qui sache recevoir de pied ferme la charge de la nature.. Vous autres, vous êtes des peintres de réunion publique — ou de restaurant de tempérance, de réfectoire végétarien.. Vous êtes des demi-instruits, vous aviez " la tête trop faible pour l'instruction. " Vous n'allez donc jamais à la campagne qu'avec vos idées de quartier, vos idées d'école, vos sages idées révolutionnaires, qui ne sentent même pas le pétrole, mais la pipe morte, le sûr, la serviette humide et le vieux moutardier, comme les salles de banquets littéraires...

Vous vous croyez révolutionnaires parce que vous commencez votre maison par le toit, sinon par l'intérieur, comme le personnage de Hoffmann... Pas étonnant que ça donne les écroulements de moëllons cubistes ! Ecoutez donc cette parole de Rosny : " Toute pensée large conçoit la beauté en organisation, et non en réforme. " Beaucoup d'entre vous, d'ailleurs, relèvent du musée des horreurs de la publicité : car il faut aller vite, et faire son placard plus violent que les autres, en ces temps de mœurs électorales. L'homme qui ferait de son mieux son ouvrage, ce serait le candidat qui dirait : " Pas de gros mots ! Je suis honnête et indépendant. "

Mais quoi ! d'autres se traînent misérablement dans le plagiat de l'impressionnisme ou des recherches synthétiques et décoratives d'autrefois...

Je sais bien que " j'en ai vu d'autres, " et qu'il ne faut pas s'émouvoir. Soyez déterministes, et ne vous frappez pas. Ce sont là des additions, des expériences, qu'il faut étudier " comme des combinaisons chimiques élaborées dans une cornue, avec le regret que cette cornue ne soit pas aussi transparente, aussi maniable que celle des laboratoires. " Mais on se lasse de tout, même de comprendre. Et : je ne veux plus voir de monstres si ce ne sont pas de beaux monstres.

La peinture est, tout de même, un art de communion, non de résorption..

Cubisme. — Vision géométrique du monde. Mouvement, *en décomposant*, des solides. Impressionnisme de la construction, par opposition avec l'impressionnisme de la décomposition de la lumière. Le cubiste sent tout de suite quels solides comporte une surface, et comment ils peuvent s'y inscrire.

Le *Bonnard.* — Il est confus, cette année, il faut bien le dire.

Laprade. — Des salissures de génie, dirait Laforgue.

Matisse. — Cette dame a eu des malheurs. Elle a même été la maîtresse d'un grand peintre. Mais elle a conservé des restes d'élégance. Elle a été pianiste dans des casinos, et on a donné des soirées à son bénéfice. Elle a sollicité dans quelques antichambres. Maintenant, elle est à peu près tranquille. Elle va à la musique du kiosque. A la suite de l'ablation d'un cartilage, elle sent du nez.

Vallotton. — Pourquoi dirait-on toujours que ses figures nues viennent de passer un poële à la mine de plomb ?

Yvan da Silva-Bruhns. — Eh bien, mais voilà une chose sans prétention, d'une couleur charmante et tendre. Des pingouins devant la marée haute, effarés par une grosse cuiller d'eau qui arrive dans leur creux de sable..

A l'Ameublement. — Ils font penser à un jardinier qui tirerait ses plantes pour hâter leur pousse. Il font tout ce qu'ils peuvent pour créer un style et n'arrivent pas à se dépêtrer du déjà vu. Depuis leurs premières tentatives, l' " art nouveau " ne s'est guère renouvelé...

Vagues souvenirs des bas bleus de 1850.. Ces lampes opaques, ces coupes de jade, ces divans à niches capitonnés pris en alcôve dans la cloison semblent bien plutôt sortir des appartements de la princesse de Belgiojoso que des ateliers d'un décorateur moderne. Une tendance confuse au clinquant Second Empire. Du noir coupé d'argent et d'or dans un goût passablement funéraire. Tout ce raffinement naïf, poussé du col, nous ramène aux années d'avant la guerre. Et c'est assez troublant, par ces temps de retraites militaires. Mais si des requins tournent

autour de Byzance, je demande qu'on leur jette d'abord ces meubles et ces pendules. — Mêmes tendances dans la chambre à coucher de dame de M. Follot, où le lit est vraiment trop étroit pour la gravure qui le domine... Je préfère, sans les aimer tout à fait, la salle à manger de M. Pichon et le petit salon de M. Jallot où il y a plus de simplicité, un agréable sens du confort et de jolies couleurs.

Voici mieux encore: Un délicieux vestibule de M. Rob Mallet Stevens, avec son tapis à carreaux noirs et blancs rappelant les vieux dallages des hôtelleries de province. La note moderne y domine pourtant, grâce à cet escalier charmant, léger, de tonalités franches, et qui invite si fort à monter dans sa chambre..

Mais toutes mes préférences vont à la salle à manger de Francis Jourdain. Il est un des rares qui comprennent le charme supérieur d'une parfaite simplicité. Cette pièce est tout à fait réussie. Mais je la vois surtout à la campagne, avec du soleil, de la chaleur, des fruits, des fleurs. On y rêve d'été, de pivoines dans des vases de cuivre, de chapeaux de paille jetés sur des chaises, d'abeilles bourdonnantes. Et qu'on est loin de Paris et de l'hiver...

Un beau dressoir, dans la salle à manger de Jaulmes, dominée par une frise trop haute, trop chargée, trop lourde.

La chambre d'enfant de Hellé est très amusante, très gentille : C'est le grand jouet d'un petit enfant.

D'ailleurs, s'il me fallait choisir dans toute cette exposition d'ameublement, je prendrais peut-être un salon, une chambre, une salle à manger, mais à aucun prix je ne prendrais l'ensemble. On doit bientôt s'y faire l'effet de vivre dans une boîte de Nuremberg, et d'y devenir un de ces placides personnages de bois qui n'ont ni soucis, ni désirs, ni froid, ni faim, ni soif...

LÉON-PAUL FARGUE.

*
* *

AU MUSÉE JACQUEMART-ANDRÉ, AUX GALERIES DRUET, BERNHEIM, MALPEL, etc.

L'ouverture récente du Musée Jacquemart-André est un événement trop exceptionnel pour que l'on ait scrupule à reconnaître qu'il prime aujourd'hui tous les autres. Ce n'est pas diminuer la valeur et l'importance des ouvrages nouveaux qui furent exposés ces derniers temps aux galeries Druet, Bernheim, Ch. Malpel, etc. par MM. Déziré, Flandrin, Signac, etc., que de les sacrifier aux Rembrandt, aux Fragonard, aux Donatello et aux Carpaccio en possession desquels vient d'entrer l'Institut et dont s'est enrichi le trésor public de la France. M. Déziré a senti à neuf et rendu le grand style de la campagne romaine, fixé délicatement par Corot ; sa manière, toujours simple et sobre, s'est en quelque sorte élargie. Je trouve au contraire chez M. Flandrin, une recherche de liberté et de nuance qui ne nuit pas au style acquis ; à côté de ses frais paysages du Jura, j'aimerais qu'il nous donnât en plus grand nombre des pages aussi larges et aussi intimes que son récent *Portrait de petite fille*. J'aimerais que M. Denis, qui participait à l'exposition du " premier groupe " chez Druet, cultivât plus spécialement désormais sa manière forte, et qu'aux jeux irisés d'une fine lumière, il préférât souvent les fortes oppositions de valeurs qui faisaient la force et la poésie de ce tableau très remarqué, représentant deux jeunes filles, en robe sombre, lisant au bord d'une terrasse, sur un fond de mer, au soleil couchant. Enfin, quoique M. Signac ait depuis longtemps atteint à la maîtrise personnelle qu'il avait ambitionnée, je me plais à trouver des ressources neuves dans ses tableaux les plus récents... — Mais les occasions ne nous manqueront pas de reparler de ces artistes ; ils seront longtemps d' " actualité ", tandis que les œuvres anciennes réunies au Musée André,

rentreront vite dans le passé d'où elles sortent, et quand tout le monde les aura vues, il ne sera plus temps d'en parler, sous peine d'encourir l'anathème des “ futuristes ”. Je me hâte donc de présenter en quelques mots ces inappréciables trésors.

Le Musée Jacquemart-André n'est pas un musée de chefs-d'œuvre. S'il y a là, peut-être, le plus beau Pontormo qui soit, il n'y a, j'en suis sûr, ni le plus beau Van Dyck, ni le plus beau Fragonard, ni le plus beau Rembrandt... A coté de quelques pièces de premier ordre, on en trouve une multitude du second ; mais c'est cette multitude-là qui fait le prix et qui crée l'atmosphère du Musée. Rien de fâcheux, rien de médiocre ; à défaut de la beauté parfaite à laquelle n'atteignent que quelques grands artistes, le fécondant reflet qu'ils en projettent sur leur temps. Il m'importe peu que les deux *Esclaves* de Michel Ange et quelques bustes accomplis habitent les salles glacées de la Renaissance Italienne qui se trouvent au rez-de-chaussée du Louvre ; si elles ne m'en paraissent pas moins vides ! Eux-mêmes n'y prennent pas leur vivante valeur ; ils souffrent d'une sorte d'exil, et on les ramènerait volontiers à Florence. Dire quelle grandeur, quelle chaleur ils acquerraient soudain au premier étage du Musée André, parmi des œuvres qui ne les valent pas, mais qui sauraient bien leur répondre parce qu'elles les préparent, les expliquent et les supposent, c'est reconnaître l'extraordinaire miracle qu'un goût très sur y a réalisé. Dire que la collection du Boulevard Haussmann appelle à soi les chefs-d'œuvre du Louvre et qu'on trouve ici le “ milieu ” qu'on ne trouve pas là, c'est marquer de quel accroissement singulier viennent de s'enrichir nos moyens de culture. Pour deux ou trois Donatello bien authentiques, voici une dizaine d'œuvres de l'atelier du maître, voici une vierge de Sienne en bois peint qui nous ramène aux origines, voici un groupe en terre émaillée du vieux Luca qui n'a pas d'analogue au Louvre, voici un “ héros inconnu ” de Desiderio da Settignano où est toute la fine fierté du XVe siècle, voici quantité de morceaux non

signés et d'attribution douteuse, qui n'ont pas pu être choisis de confiance, sur le nom, mais l'ont été sur leur valeur réelle. De qui sont-ils ? cela ne me fait rien ; car ils sont dignes de leur siècle.

Et j'en dirais autant de la peinture, du mobilier, des objets d'art qui prolongent le long des murs le chant des bronzes et des marbres. Ici, un Tiepolo a plus de grâce qu'à Venise ; un Carpaccio n'y a pas moins d'esprit et le couleur ; l'atmosphère fait même un sort à un Fiorenzo di Lorenzo, habile démarquage de Filippo Lippi et de Botticelli qu'on ne remarquerait pas à Pérouse. Il s'agit d'un parent un peu éloigné ; mais du moins d'un parent ; la Renaissance Florentine ne forme ici qu'une famille... — Je ne puis pas énumérer et encore moins étudier ces trésors. Les ombres de Mantegna, de Signorelli ou de l'école de Venise, par tout ce qu'elles nous rappelent, viennent d'abord troubler le jugement et nous disposent mal à la critique. Aucune collection ne peut sonner plus juste. On y voit les époques s'harmoniser entre elles, ce très beau fragment grec aux petits bronzes païens de Ghiberti et de Pollajuolo, l'adorable *Vue de Venise* de Guardi au *Début du Modèle* de Fragonard, ce manuscrit persan au tryptique en émail de Jean Ier Penicaud de Limoges, ce masque égyptien au beau portrait de franciscain que l'on s'étonne un peu, bien que l'attribution en soit certaine, de voir signé de Murillo : Lancret à Tiepolo, Reynolds à Pontormo et Jean Bologne à Pigalle. Si on douta jamais que l'art, né de la démarche la plus personnelle de l'individu, est cependant un être social qui sait faire l'unité de son époque et l'unité des époques dans le temps, voici le lieu où l'on s'en peut convaincre. Ce n'est pas un musée, mais une compagnie vivante de toiles, de meubles, de statues, de tapisseries et de menus objets, qui sont heureux de voisiner en dépit de nos fausses hiérarchies.

H. G.

LETTRES ITALIENNES

LE TRAGIQUE QUOTIDIEN et LE PILOTE AVEUGLE (2me édition), — UN HOMME FINI, par *Giovanni Papini* (Librairie de la Voce, Florence, 1913).

Tous ceux qui suivent de près la jeune littérature italienne connaissaient depuis quelques années ces " nouvelles ou élégies ou colloques ou fables philosophiques ou fantaisies lyriques " réunies sous le titre de *Le Tragique Quotidien* et de *Le Pilote Aveugle* par M. Papini. On en donne aujourd'hui une seconde édition. " Je suis persuadé qu'il y a là beaucoup plus d'imagination et d'inspiration que dans beaucoup de poètes mes compatriotes ou mes contemporains. " Il faut souscrire pleinement à ce jugement de l'auteur. Il y a peu de livres de vers qui renferment autant de vie et de pensée, de fantaisie et de passion que ce recueil de proses. Je ne connais pas dans la production italienne contemporaine un livre plus digne d'être connu en France.

Monde falot de marionnettes tristes ou passionnées, Hamlets ou don Juans, Juifs errants ou Méphistos : au bout de la ficelle on sent le poète douloureux, le philosophe las des livres, le jeune homme avide de la vie ; et au fond de tout un " pauvre gosse qui joue dans sa chambrette et dit pour se consoler : Dehors il fait trop froid et les routes sont pleines de loups ". Voici comment est né le livre : " Pour pouvoir exprimer avec plus de passion et d'efficacité certaines de mes pensées, je me mis à user sans mesure des images... Je commençai à inventer des colloques et des visions, et peu à peu j'y introduisis comme interlocuteurs des types créés par la poésie et par la tradition... Ainsi naquit autour de moi, sans le vouloir, tout un monde fantastique opposé au monde réel où je pouvais me retirer pour

pleurer et me souvenir... C'est alors que je connus le pâle démon de nos jours ; que j'écoutai les confessions du Gentilhomme malade et de la reine de Thulé... C'était un monde fermé où l'ombre débordait la lumière... un monde habité par des jeunes gens pâles et sans illusions... un monde où les actes étaient rares et les pensers tourbillonnants, et où l'on ne distinguait pas les limites de l'imaginaire et du vraisemblable, de la vie et de la mort. »

Ces lignes sont extraites du dernier livre de M. Papini : *Un homme fini*. C'est, nous dit-il, le plus important et le plus intense de toute son œuvre, le résumé véhément de dix années. Ce sont — le mot est dangereux — des « confessions ». Il est permis de parler de soi et de soi seul en plusieurs centaines de pages de vers ; mais il est plus difficile de se faire pardonner cette outrecuidance en prose. Il faut pourtant accepter cet égotisme intransigeant et même agressif, car le moi qui remplit le livre est large et vibrant. Il faut accepter la pose, l'attitude, la « littérature » en un mot, (car il y en a, malgré la répugnance de l'auteur pour le mot et pour la chose), et la grandiloquence aussi, et la pointe d'emphase lyrique ; car l'ensemble du livre est une sorte de poème étrange, violent, âpre, et plein d'un tourment généreux.

Il n'y a pas d'amour dans ce livre. « Les femmes ne m'ont pas corrompu ; mais elles ne m'ont pas purifié... L'histoire intime de mon âme n'a été ni enrichie ni appauvrie par leur présence. » Mais il y a tout un roman de la pensée, le plus poignant.

Cet enfant pâle, pensif et morose que l'on a surnommé le « vieux » a ignoré « les chaudes et blondes journées d'ivresse puérile. » Il les a connues plus tard « par les livres. » Les livres lui ont donné ses plus belles joies et des rêves merveilleux : « Je me souviens avec nostalgie d'une sorte de *Mille et Une Nuits* de la Nature, un gros livre à la reliure verte effilochée... Là les poulpes géants aux yeux ronds et cruels affleuraient à la mer

pour enlacer les grands voiliers du Pacifique ; un jeune homme haut, les cheveux sur les épaules, à genoux au sommet d'une montagne, allongeait sur un sombre ciel allemand sa silhouette colossale... Et parcourant les pages jaunies, tout à coup m'apparaissaient ...des îles madréporiques posées sur la mer comme des bouées légères ; de sinistres comètes jaunissantes sur la terreur infinie du ciel noir d'encre et des squelettes fantastiques de reptiles colossaux." A quinze ans c'est une fureur de papier et d'encre qui s'empare de lui ; il commence une encyclopédie." Mes menus plaisirs c'étaient le papier blanc et le papier imprimé." Pour les livres il a des paroles d'amant et de frère : " A côté d'eux, qu'est-ce que la bibeloterie sentimentale des amours terminées ? Ce sont vraiment les reliques, les souvenirs de ma vie la plus belle, ces volumes économiques, mal imprimés et incorrects, ces éditions stéréotypées à quelques sous l'exemplaire... Et je me rappelle même les lieux et les moments où je m'imprégnai d'eux et où je les sentis plus près de moi : Dante est lié dans ma mémoire aux aurores d'été passées sur un froid banc de pierre, là-haut, auprès du chuchotement d'une fontaine dans une vasque d'eau troublée ; ...Baudelaire, je l'ai compris dans les avenues les plus automnales et désertes des Cascines, quand l'Arno d'argent s'empourprait pour la fête du couchant..."

" Mes frères les morts ", dit-il ; il ajoute " les petits vivants". Le livre (qui est de l'homme même) est plein de mépris : " Michel-Ange vieux écrivait : il ne naît point de pensée en moi qui ne porte sculptée sur elle la mort. En moi il ne naissait point d'idée sur les choses qui n'eût la saveur amère du mépris." Pauvre jeu que d'humilier son semblable. Mais est-ce bien un jeu ? Ne se cache-t-il pas là-dessous quelque féroce apostolat ? " Je ne sais être utile aux autres qu'en les tourmentant, les aimer qu'en les méprisant." Amour profond, mais qui dès la première étreinte se transforme en dégoût : n'est-ce point aussi une forme de timidité, de faiblesse ?

Il y a dans ce livre des pages que l'on déchirerait avec plaisir. On aurait toutes les bonnes raisons pour cela. Il y a par trop d'attitude, et du fatras. Mais il y en a de frémissantes de vie ; et d'autres poignantes de douloureuse sincérité. Je voudrais citer les pages batailleuses où est racontée la fondation du *Leonardo* [1] et certaines pages encore du *Lentissimo* de la fin.

Aussi riche qu'il soit de poésie et de passion, aussi tragique que soit le drame intime qu'il nous présente, l'*Homme fini* ne doit être dans la pensée de son auteur qu'une conclusion et qu'un prélude. L'*Homme fini* nous annonce un homme nouveau. On a beaucoup attendu depuis le *Tragique Quotidien*. Espérons maintenant l'œuvre puissante, celle qui veut non seulement l'élan fougueux d'une heure, mais le dur, long et patient labeur de création.

L. C.

[1] Le *Leonardo* fondé à Florence par M. Papini en 1903, fut d'abord un journal paraissant tous les dix jours, puis une revue " d'idées ". La rédaction en était dans le vieux palais Davanzati, qui dominait alors les ruines du Marché Vieux. Elle était composée de jeunes gens enthousiastes, pour la plupart étudiants ou artistes. Après les discussions passionnées, le soir venu, on ferraillait dans le " cortile " sombre. Ce fut une sorte de " Sturm und Drangperiode ". Le *Leonardo* a tenté de secouer de sa torpeur la nation engourdie : " Depuis 1860, il n'y avait plus un sentiment, une pensée unique en Italie ". Il fit connaître nombre d'écrivains étrangers ou italiens. Le texte était illustré de bois de Ghiglia, de Costetti, de Karolis, et autres. Mais l'énergie diminua lentement. Au bout de cinq ans d'effort, Papini tua volontairement sa créature. M. Prezzolini, le fondateur de la *Voce* fut son frère d'armes durant toute la période héroïque du *Leonardo*.

LES REVUES

Revues Françaises :

Nous extrayons quelques citations, des *Lettres inédites de Courbet à M. Alfred Bruyas*, publiées par L'Olivier, revue de Nice (N° 8). Elles confirment l'opinion que nous nous faisions de ce grand caractère :

J'ai fait dans ma vie bien des portraits de moi, au fur et à mesure que je changeais de situation d'esprit, j'ai écrit ma vie en un mot. Le troisième avant-dernier était le portrait d'un homme râlant et mourant : l'avant-dernier était le portrait d'un homme dans l'idéal et l'amour absolu à la manière de Gœthe, Georges Sand, etc., enfin est arrivé celui-ci ; il m'en reste un à faire, c'est l'homme assuré dans son principe, c'est l'homme libre. J'oubliais le portrait en photographie de l'histoire Sylvestre qui est conséquent avec le tableau des *Baigneuses* qui représente une phase curieuse dans ma vie, c'est l'ironie, c'est l'homme qui arrive contre vent et marée.

Oui, mon cher ami, j'espère dans ma vie réaliser un miracle unique, j'espère vivre de mon art pendant toute ma vie, sans m'être jamais éloigné d'une ligne de mes principes, sans jamais avoir menti un seul instant à ma conscience ; sans même avoir jamais fait de la peinture large comme la main pour faire plaisir à qui que ce soit ni pour être vendue. J'ai toujours dit à mes amis (qui s'épouvantaient de ma vaillance et qui craignaient pour moi-même) : Ne craignez rien, devrais-je parcourir le monde entier, je suis sûr de trouver des hommes qui me comprendront ; n'en trouverais-je que cinq ou six, ils me feront vivre, ils me trouveront. J'ai raison — j'ai raison, je vous ai rencontré, c'était inévitable, car ce n'est pas nous qui nous sommes rencontrés, ce sont nos solutions.

Voici comme il répond à M. de Nieuverkerke envoyé par le gouvernement pour “ transiger ”.

Je continuai en lui disant que j'étais seul juge de ma peinture que j'étais non seulement un peintre mais encore un homme, que j'avais fait de la peinture non pour faire de l'art pour l'art, mais bien pour conquérir ma liberté intellectuelle et que j'étais arrivé par l'étude de la tradition à m'en affranchir ; que moi seul, de tous les artistes français mes contemporains, avais la puissance de rendre et traduire d'une façon originale et ma personnalité et ma société. Ce à quoi il me répondit : “ M. Courbet, vous êtes bien fier ? — Je m'étonne, lui dis-je, que vous vous en aperceviez seulement. Monsieur, je suis l'homme le plus fier et le plus orgueilleux de France. — Cet homme, qui est le plus inepte que j'aie rencontré peut-être de ma vie, me regardait avec des yeux hébétés. Il était d'autant plus stupéfait, qu'il avait dû promettre à ses maîtres et aux dames de la cour qu'il allait leur faire voir comment on achetait un homme pour 20 ou 30 mille ?

*
* *

D'une remarquable étude de M. Jacques Blanche intitulée *Un bilan artistique de* 1913 et parue dans les numéros du 15 novembre et du 1er décembre de la Revue de Paris :

Une voix qui peut-être éveillerait l'écho au bout du jardin, nous ambitionnons qu'elle s'enfle et résonne jusqu'aux confins du monde ; que toutes les nations nous entendent ; et notre voix se brise dans cet exercice d'histrions. Cette heure de notre histoire est pleine d'embûches. La France donne encore le ton ; de partout on continue d'affluer vers Paris voir ce que nous produisons, ou pour nous demander d'approuver le bagage cosmopolite. Notre sort est de produire et de juger les autres, de consacrer les réputations étrangères, de tout voir et de garder notre marque de fabrique, notre personnalité. La position devient périlleuse.

M. Serge de Diaghilew, un des hommes les plus intelligents que j'aie rencontrés, m'avouait son dépit, comme il croyait s'apercevoir d'une certaine résistance, pour ne pas dire mauvaise volonté, chez

les Parisiens, qui, depuis dix ans bientôt, applaudissent à ses successifs apports d'art russe. Je lui demandai : " Pourquoi ne vous passez-vous pas de nos suffrages, au moins pour quelque temps, vous que l'on désire et appelle partout à la fois et qui vous plaignez d'une tendance réactionnaire en France ?" — " C'est que — me répondit-il — nous ne travaillons que pour *vous*. Vous êtes trente personnes à Paris, les juges seuls capables de me délivrer un passeport. Tant que vous ne me l'avez pas donné, je suis inquiet. Un Gluck, un Chopin, il y a longtemps de cela, sentirent pareillement. Wagner aussi, mais il ne vous pardonna jamais l'aventure de *Tannhæuser*. "

Les propos de M. de Diaghilew, je les rapporte parce qu'ils expriment le sentiment d'un étranger remarquable entre tant d'autres. Mais avons-nous donc l'unité de vue, la cohérence et la valeur qui justifieraient une telle confiance ? La confondante indécence du public vis-à-vis du *Sacre du Printemps*, première œuvre vraiment forte, décisive, de nos Russes, et ayant fait croire à leur décadence, semblerait le démentir, malgré son grand triomphe dans tous les milieux qui comptent.

*
* *

Relevons dans la Critique Indépendante du 15 novembre ces quelques lignes :

De Berlin, cette information :

" *Le Prélude Solennel*, l'œuvre nouvelle de Richard Strauss, qui sera exécutée lors de l'ouverture du Conzerthaus de Vienne, exige un ensemble très important. Ce sera bien la première fois qu'un si grand nombre d'instruments sera nécessaire pour l'exécution d'un concert. Il faut, en effet, pour exécuter le *Prélude Solennel*, 20 premiers et 20 deuxièmes violons, 12 premiers et 12 deuxièmes altos (c'est là un cas très rare), 10 premiers et 10 deuxièmes violoncelles, 12 contrebasses, 5 flûtes, 4 hautbois, 5 clarinettes, 5 bassons, 4 cors, 4 trompettes, 8 timbales, 2 grosses caisses, un orgue et 12 trompettes en dehors de l'orchestre.

" Mais ce qui est surtout intéressant dans l'énumération des divers instruments nécessaires à l'exécution de cette œuvre, c'est

l'emploi de l'aérophon, nouvel instrument à vent, dont nous avons précédemment parlé, et qui permet au musicien de soutenir une note pour ainsi dire indéfiniment ; c'est le premier morceau écrit avec partie pour aérophon. "

Nous en rapprocherons cette déclaration de M. Claude Debussy (*S. I. M.* 1er novembre) :

Epurons notre musique. Appliquons-nous à la décongestionner, cherchons à obtenir une musique plus nue. Gardons-nous de laisser étouffer l'émotion sous l'amoncellement des motifs et des dessins superposés. Comment en rendrions-nous la fleur ou la force, en conservant la préoccupation de tant de détails d'écriture, en maintenant une impossible discipline dans la meute grouillante des petits thèmes qui se bousculent et se chevauchent pour mordre aux jambes le pauvre sentiment qui cherche bientôt son salut dans la fuite. En règle générale, toutes les fois qu'en art on pense à compliquer une forme ou un sentiment, c'est qu'on ne sait pas ce qu'on veut dire...

* * *

Le numéro de novembre de la PHALANGE est tout à fait curieux et riche. Il contient une originale nouvelle de Valery Larbaud : *la Grande Epoque*, des vers de P. Castiaux et de Jean Royère, la louange d'Albert Thibaudet par Jean Florence, celle d'Henri Duvernois par Louis Thomas, enfin d'intelligentes remarques signées Claudien sur le pré-mallarmisme de la seconde églogue de Virgile. Claudien la rapproche non sans justesse de l'*Après-midi d'un Faune*. Ici et là, il trouve la même nécessité " d'inclure en des images nettes, en des contours déterminés et complexes " certaine " violence sensuelle ". Et pour lui " *Formosum pastor* " part avec le même élan contracté que " Ces nymphes, je les veux perpétuer... " De même

Mille meæ siculis errant in montibus agnæ.

n'évoque-t-il pas invinciblement l'image du poète français ?

... Quand sur l'or glauque des lointaines
Verdures, dédiant leur ombre à des fontaines
Ondoie une blancheur animale au repos...

*
* *

Dans la Revue Critique des Idées et des Livres, M. F. P. Alibert publie des pages un peu barrésistes, mais fermes et pures sur Arles. Le latinisme est sa sincérité.

Tout le secret d'Arles, c'est l'indifférence qu'elle met à ne point le celer. Elle ne s'offre ni ne se dissimule. Seulement, comme nous cherchons à tout des raisons spécieuses et cachées, nous ne pouvons croire qu'on prenne aussi peu de peine à se montrer tel qu'on est fait. Nous prêtons à la beauté toutes sortes d'intentions et de nuances, et aussi, pourquoi pas ? une certaine coquetterie. Mais elle n'a qu'à paraître, et nous sentons très vivement qu'il n'y a pas de plus grand mystère que l'évidence toute pure. Cette vérité si simple, mais où l'on n'arrive qu'après tant de détours, il faudrait être dépourvu de toute bonne volonté pour ne point l'entendre, chuchotée sur un ton unique, mais avec une ardeur et une naïveté d'expression inimitables, et transposée de l'abstrait au sensible, par l'évangélique peuple de pierre qui déborde du cloître et du portail de Saint-Trophime.

Dans la même revue, M. André du Fresnois, dont les parti-pris avoués, ne font que rarement tort à une sagacité véritable, a écrit sur le *Phalène* des pages qui vont trop fortement dans notre sens pour que nous n'en citions pas ici quelques lignes :

J'ai l'horreur du paradoxe, et l'esprit de contradiction n'est pas mon fait. Je n'essaierai donc pas de défendre contre l'opinion unanime de la critique la dernière production de M. Henry Bataille, le *Phalène*. Aussi bien n'en ai-je aucune envie. Mais comment se défendre d'un peu de mauvaise humeur, en voyant les pontifes de la critique découvrir aujourd'hui la fausseté et tous les vices du théâtre de cet auteur ? Une épingle suffirait à exterminer ce malheureux papillon, le clouant à son rang dans la collection, rayon des

monstres ; pourquoi l'écraser aujourd'hui d'une pierre énorme ? Vraiment, vous aviez entendu *la Vierge folle* et *les Flambeaux* sans deviner où aboutiraient toutes ces belles choses ? Ah ! ça, pourquoi vous paie-t-on ?

Et plus loin :

Il y a une part de satire dans le *Phalène*. Le malheur, c'est que l'on ne saisit point pour quelles raisons l'auteur déprise certains personnages et chérit les autres, car tous sont des fantoches également divertissants. Un autre malheur, c'est que M. Henry Bataille n'a pas mis assez en valeur ce côté divertissant des personnages qu'il voulait moquer. Sa pièce manque d'esprit autant qu'il est possible. On n'imagine pas combien tout le monde, et d'abord l'auteur, se prend au sérieux là dedans !

* * *

Au Salon d'Automne, M. Léon Werth a fait une conférence sur les *Cahiers d'Aujourd'hui*. Il a cherché à démontrer que c'est du côté de la littérature ouvrière, chez un Pierre Hamp par exemple, que l'on rencontre aujourd'hui le moins d'arrière-pensées de parti, le plus de désintéressement.

Huit jours plus tard M. François Porché a parlé des *Cahiers de la Quinzaine*, c'est-à-dire de Charles Péguy, avec une fermeté, un courage et une amitié émue qui font autant d'honneur à celui qui avait la parole qu'à celui dont il traçait le portrait.

* * *

Memento :

— *La Plume* (1er novembre) : « Enquête sur les romanciers ».

— *La Revue Bleue* (15 novembre) : « Hamlet, d'après la copie d'un acteur » de Sir Herbert Tree.

— *La Revue de Paris* (15 novembre) : Un nouveau roman de J. H. Rosny aîné. — « Maeterlinck et Verhaeren », par M. Henri Davignon.

— *La Vie des Lettres* : « Prière à Saint-Jérôme », par Francis Jammes.

— *Les Marches de l'Est* : " Le vieux sonneur ", par Georges Ducrocq.

— *Les Cahiers de la Quinzaine* (23 novembre) : " Une philosophie pathétique ", par Julien Benda.

— *Les Bandeaux d'or* (octobre) : Poèmes de Luc Durtain, G. Duhamel, P. Castiaux, P. J. Jouve.

— *L'Effort Libre* : " De la déclamation du vers français ", par André Spire.

— *La Renaissance Contemporaine* : " La Mélodie et l'Art musical ", par M. Jean Huré.

— *Poème et Drame* : " Trois poèmes simultanés ", de MM. Barzun, Divoire et Voirol.

— *L'Occident* (novembre) : " l'Héritage de la tragédie classique ", par M. Henry Dérieux.

— *Le Mail* (novembre) : " Le Père " de M. Georges Valois.

— *L'Art et les Artistes* : " Albert Marquet ", par M. Marcel Sembat.

— *Les Cahiers d'Aujourd'hui* : " Le Calvaire " de Ch. L. Philippe. — " Lettres " de Jules Renard.

*
* *

Revues allemandes :

Dans la Zukunft du 1er Novembre, un extrait de l'ouvrage que le peintre Erich Hancke consacre à Liebermann, l'un des premiers impressionnistes allemands, l'un de ceux aussi qui ont le plus profondément subi l'influence française. En quoi Liebermann se distingue-t-il des impressionnistes français ?

" Chez ceux-ci l'art vient d'ailleurs et il va ailleurs. Il consiste non en juxtapositions, mais en relations, ce qui revient à continuer, avec plus de rigueur logique, une tradition ancienne. D'eux à Franz Hals il n'y a pas si loin... Eux aussi demeurent purement objectifs.. et c'est la différence foncière qui les sépare des " Stimmungsmaler ", des peintres d'âme, qu'ils créent des

formes déterminées et “ expriment ”, tandis que ces derniers ne veulent que laisser deviner, pressentir. C'est pourquoi ils ne dépassent point la vision objective, qu'ils se contentent de rendre parfaite. Les uns par l'analyse (Pissarro, Sisley, Monet), les autres, les plus grands, par la synthèse (Manet, Cézanne) atteignent à la forme, au sens le plus large du mot... Mais leurs tableaux n'ont pas de “ Stimmung ”, pas d'âme. Ils n'éveillent point ces sentiments infinis que suggère seule l'absence de forme, qui ne peuvent naître que d'une vision subjective et ne peuvent agir que par affinité... Tout autre Liebermann dont on a pu dire : “ C'est ainsi qu'à notre époque on se représente la poésie de la nature. ”

*
* *

Revues Anglaises :

— *Poetry and Drama* (Londres). N° de Juin : Poésies d'E. Verhaeren, Rabindranath Tagore, Harold Monro. — Etudes sur : “ Emile Verhaeren, ” par Michael T. H. Sadler, — “ Thomas Hardy ” par Edward Thomas, — “ John Donne ” par Rupert Brooke. — Chronique française de F. S. Flint.

— *The English Review* (Londres). N° d'Octobre : suite des articles critiques d'Arnold Bennett. — N° de Novembre : un poème de Maurice Hewlett ; — “ The district Visitor, ” par Richard Middleton. — N° de décembre : un poème de John Masefield, “ The River ” ; — le commencement d'un important ouvrage de H. G. Wells : “ The World set free ”, “ histoire de l'humanité ” ; — “ The yellow ticket ” de Frank Harris ; — l'excellente revue des livres.

— *The New Witness* (Londres). N° du 30 Octobre : articles de G. K. Chesterton et de Thomas Seccombe.

— *The Romanic Review* (New-York). N° de juillet-septembre : “ Richeut ”, poème français du XIIe siècle, avec introduction, notes et glossaire de Irville C. Lecompte.

— *The New Freewoman* (Londres). N° du 1er décembre : Etude sur " Le théâtre du Vieux Colombier ", par F. S. Flint. — Suite de la traduction des " Chevaux de Diomède " de Remy de Gourmont (par C. Sartoris). — Revue des livres : W. C. Williams et Paul Castiaux. — Poème, par Ezra Pound.

— *Poetry* (Chicago). N° d'Octobre : un poème de W. B. Yeats. Une chronique française de M. Ezra Pound, assez confuse. L'Auteur paraît croire qu'Arthur Rimbaud est un contemporain.

***

Revues Italiennes :

— *Cœnobium* (Lugano) : " La crise de Lamennais ", par Gaston Riou.

— *Rassegna Contemporanea* (Rome). N° du 25 novembre : " Il primo amore di Niccolo Tommaseo ", par Ludovico Oberziner.

— *La Voce* (Florence). N° du 4 sept : " Dopo il Carducci ", par Tommaso Parodi. — N° du 11 sept. : " Il Centenario del Boccaccio, " par G. Papini. — N° du 18 Sept. : Poésies de Paul Claudel et de Paul Fort. — N° du 2 Oct. : " Tristan Corbière ", par G. Papini. — N° du 23 Oct. : " La mia strada ", par G. Papini, et le bulletin bibliographique de *La Voce*, toujours bien fait. — N° du 13 novembre : " Intorno all' idealismo attuale ", par Benedetto Croce. — N° du 4 décembre : " Perchè mi odiano ", par G. Prezzolini.

***

Revues Espagnoles :

La Revista de América (Paris). N° de Sept. : supplément consacré à Charles-Louis Philippe, avec illustrations, traductions, etc. — Un poème de J. S. Chocano. — " Los poetas de América ", par Andrés González Blanco. — N° de Déc. : Supplément consacré entièrement à André Gide, avec portraits, bibliographie, étude de Raphaël Schwartz.

Le Gérant : André Ruyters.

Imp. Sainte Catherine, Quai St-Pierre, 12, Bruges (Belgique).

héâtre du Vieux Colombier

21, Rue du Vieux Colombier, PARIS — Tél. Saxe 64.69

MOIS DE JANVIER

Premières Représentations

L'ECHANGE

drame en trois actes

DE PAUL CLAUDEL

Les Frères Karamazov

(Reprise)

drame en cinq actes

DE JACQUES COPEAU ET JEAN CROUÉ

D'APRÈS **Dostoïevsky**

MATINÉES POÉTIQUES

PROGRAMME DU MOIS DE JANVIER

li 10 janvier, à 4 h. ½ (bureau à 4 h.)	MORÉAS, SAMAIN, TAILHADE, H. DE RÉGNIER, VAN LERBERGHE. Lecture de notices par M. Jacques Copeau.
li 17 janvier, à 4 h. ½ (bureau à 4 h.)	Conférence de M. JEAN SCHLUMBERGER. Le Maire de Belges, Marot, Ronsard et la Pleïade. — Une scène d'une Tragédie de JODELLE.
li 24 janvier, à 4 h. ½ (bureau à 4 h.)	Conférence de M. F. VIELÉ-GRIFFIN. E. Verhaeren. — UNE SCÈNE DU CLOÎTRE.
i 31 janvier, à 4 h. ½ (bureau à 4 h.)	D'Aubigné, Mathurin Régnier, Malherbe ; Les Tragiques précornéliens envisagés comme lyriques.

Bulletin Bibliographiqu

de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

LÉON BLOY :	LE MENDIANT INGRAT (Journal de l'aut 1892-1895) 1 vol. in-8°, Deman, Bruxelles 18 Bon exemplaire signé de l'auteur . . Prix 25
PAUL CLAUDEL :	L'AGAMEMNON D'ESCHYLE (Foochow Printing Press. Fou Tchéou 1896.) 1 vol. in-8° . . . . Prix 60
	L'OTAGE, drame 1 vol. in-4° tellière, (N. R. F. Marcel Rivière 19 un des 40 exempl. sur vergé d'Arches Prix 40
ANDRÉ GIDE :	SAÜL, drame en 5 actes 1 vol. in-8° tellière Mercure de France 1 Tirage à 120 exemplaires sur vergé d'Ar Prix 6
	AMYNTAS 1 vol. in-8° tellière Mercure de France 1 Tirage à 350 exemplaires sur vergé d'Ar Prix 5
TRISTAN KLINGSOR :	L'ESCARPOLETTE (Mercure de France 1899) 1 vol. . Prix 1
ST. MALLARMÉ :	LES DIEUX ANTIQUES. (J. Rothschild 1880), 1 vol. in-8° . Prix
JULES ROMAINS :	PREMIER LIVRE DE PRIÈRES Vers et Prose, Paris 1909, un des 83 exempla sur Hollande . . . . Prix 2
	LA VIE UNANIME L'Abbaye, Paris, 1908, un vol. . . Prix 12
SUARÈS :	BOUCLIER DU ZODIAQUE Bibl. de l'occident 1907, un des 133 exempla sur Hollande . . . . Prix 50
	VISITE A PASCAL Cahiers de la Quinzaine 1909, 1 vol. Prix 15

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

35 & 37, RUE MADAME, PARIS VIe

---

*Veuillez m'inscrire pour un abonnement de luxe / ordinaire * de six mois / d'un an * à la Nouvelle Revue Française, à partir du 1er 1914.*

(Signature et Adresse)

Sur papier ordinaire : France, Alsace-Lorraine, Belgique, Luxembourg : un an, 15 francs, six mois, 8 francs.
Etranger : un an, 18 francs, six mois, 10 francs. — Pour les membres du corps enseignant en France : un an, 10 francs.
Sur papier de luxe : France et Etranger : un an, 25 francs.

On peut joindre le montant de l'abonnement en un mandat-poste ou demander le recouvrement à domicile.

** Effacer l'une ou l'autre des indications.*

La Nouvelle Revue Française

PARAIT LE 1er DE CHAQUE MOIS

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

France, Alsace-Lorraine, Belgique et Luxembourg :
Un an, 15 frs. — Six mois, 8 frs.

Étranger :
Un an, 18 frs. — Six mois, 10 frs.

Pour les membres du corps enseignant *en France* : 10 Frs.
Abonnement sur papier de luxe (France et Étranger) : 25 Frs.

Les quittances présentées à domicile seront majorées de 0 fr. 50 pour frais de recouvrement.

Il sera fait, sur leur demande, *aux nouveaux abonnés d'un an du tarif ordinaire*, le service gratuit des matières en cours de publication à la date de leur abonnement.

SOMMAIRE du N° 60